A. THIEULLEN

LES VÉRITABLES INSTRUMENTS USUELS DE L'AGE DE LA PIERRE

PARIS

DÉCEMBRE 1897

(2) ZCF/THI

O.VI e.

19/

22501512486

Séances du 20 janvier et du 3 février 1898.

SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE DE PARIS

LES

VÉRITABLES INSTRUMENTS USUELS

DE L'AGE DE LA PIERRE

LES VÉRITABLES

INSTRUMENTS USUELS

DE L'AGE DE LA PIERRE

PAR

A. THIEULLEN

Membre de la Société d'Anthropologie de Paris.

Je puis à mon tour affirmer, avec plus de raison, que ces pierres par milliards sont taillées, parce qu'il est impossible qu'elles ne le soient pas. Page 29.

PARIS

IMPRIMERIE LAROUSSE

17, RUE MONTPARNASSE, 17

—

1897

Wellcome Library
for the History
and Understanding
of Medicine

(2) ZCF / THI

Depuis longtemps je désirais exposer les trouvailles et remarques que j'ai faites sur l'industrie de la pierre taillée. Chaque jour m'apporte des documents nouveaux ; et plus j'avance, plus la voie où je me suis engagé s'élargit et se prolonge devant moi. Aussi devrais-je tarder encore ; mais le temps est là, qui me presse de dire ce que j'ai vu.

Ni fatigues ressenties, ni déboires inséparables de toute découverte, ne pourront me faire oublier les sensations profondes que j'ai éprouvées devant les vestiges retrouvés de cette civilisation embryonnaire au milieu de laquelle a vécu si longtemps l'homme primitif, perdu dans un lointain passé qui n'a pas d'histoire.

LES

VÉRITABLES INSTRUMENTS USUELS

DE L'AGE DE LA PIERRE

Messieurs,

I

L'anthropologie préhistorique passera vraisemblablement par bien des incertitudes, des erreurs et des contradictions, avant de retrouver l'empreinte des premiers pas de l'homme sur la terre et de pouvoir, avec un peu de vérité, reconstituer la vie de l'Humanité aux temps prodigieusement lointains de la pierre taillée.

Cette science, il est vrai, est encore toute récente, née du jour où Boucher de Perthes, à force d'énergie, de conviction et de tenacité, a pu imposer enfin ses découvertes au monde savant qui n'en voulait pas.

C'est à dater de ce moment qu'ont été recherchés, dans le diluvium, les haches et les couteaux de pierre, témoins irrécusables d'un travail humain qui s'est poursuivi durant une série de siècles sans nombre.

Ces instruments, armes et outils, sont enfouis pêle-mêle dans le sable, avec une quantité infinie d'autres pierres, affectées, pour la plupart, de cassures causées, dit-on, par des entre-choquements dus à des courants supposés torrentueux ; interprétation démentie, du reste, et par l'état souvent parfait de conservation dans lequel se trouvent les haches taillées, et par la présence simultanée de nombreux silex qui, malgré l'extrême fragilité de leur forme naturelle, sont cependant restés complètement intacts dans leur intégrité première. L'homme a donc une fois encore été la dupe d'une apparence.

Après ces premières recherches faites dans le diluvium, l'on a songé à explorer la surface du sol, qui jusqu'alors n'avait rien révélé à nos yeux non prévenus. Là, encore, on a pu constater les traces nombreuses du travail préhistorique de l'homme, et les vestiges que l'on en rencontre, de plus en plus abondants chaque jour dans toutes les parties du monde,

sont la preuve évidente que cette seconde phase de l'âge de la pierre taillée a duré, elle aussi, un temps incalculable.

Ici, comme pour le diluvium, l'attention ne s'est arrêtée qu'aux pierres s'imposant aux yeux par la perfection de leurs formes ; on négligea celles d'un travail plus grossier et moins apparent ; on les considéra comme éclats, déchets de fabrication, jeux de la nature.

Par ces mots : seconde phase de l'âge de la pierre taillée, nous entendons désigner l'époque néolithique, dont les stations se trouvent plus généralement à la surface du sol.

*
* *

Nous savons aujourd'hui que la formation du diluvium est due à des causes lentes et continues, partant d'une durée indéfinie, et non à des accidents violents et passagers.

C'est ainsi que l'on a remarqué que, quoique la ligne de partage des eaux, entre la Loire et la Seine, soit à peine sensible au nord d'Orléans, aucun débris de roches, venant du centre de la France par la vallée de la Loire, n'a passé dans le diluvium de la Seine.

De même pour les rivières de l'Oise et de la Somme, qui coulent parfois à deux ou trois lieues seulement l'une de l'autre ; aucune des anciennes roches, qui forment la vallée de l'Oise, n'a fourni de débris à la vallée de le Somme.

Rappelons brièvement de quelle façon la géologie explique aujourd'hui la formation du bassin parisien.

Les eaux ayant commencé à ruisseler sur les plateaux qui, à Paris, égalaient au minimum la hauteur des Buttes Montmartre et du mont Valérien, tracent des premiers sillons où viennent se réunir les objets de la surface, pierres, ossements, végétaux, etc. Puis le fleuve peu à peu se constitue, approfondit insensiblement son lit, déplace perpétuellement son cours, revient sur des emplacements déjà occupés et abandonnés par lui bien des fois dans le passé, affouille de plus en plus le sol, et continue à enfouir tout ce qu'il rencontre sur son parcours.

Pendant que le fleuve creuse ainsi profondément le terrain, les eaux sauvages, de leur côté, ravinent les pentes, dénudent la surface du sol, faisant pour ainsi dire œuvre de rabotage.

Entre temps, le régime des climats se modifie à diverses reprises ; le volume des eaux varie ; parfois il augmente du fait soit de pluies plus abondantes, soit de la fonte des neiges : ce qui accélère le travail de dénudation.

D'autre part, les affluents apportent leur contingent de matériaux au diluvium de la Seine. C'est ainsi, par exemple, que la rivière de l'Yonne

roule dans ses eaux les parties meubles des roches granitiques du Morvan, et en transporte sur des glaçons les fragments plus lourds et plus compacts; fait que met en évidence les morceaux de granit plus ou moins volumineux que l'on rencontre dans le diluvium de la Seine, à partir de Montereau jusqu'au Havre, tel ce morceau de filon de quartz, du poids de $1^{k},500$ trouvé à Paris, rue de la Comète, près du Champ-de-Mars, à $4^{m},50$ de profondeur dans le sable, et dont les cristaux sont à peine émoussés.

De ce que nous venons d'exposer, il résulte que les pierres taillées, qui se trouvent dans ces terrains d'alluvions, sont loin d'être contemporaines entre elles, quant à leur fabrication. De plus, si, comme c'est ici le cas, nous rencontrons ces pierres taillées, disséminées en grande quantité dans toute la masse du diluvium, nous sommes autorisés à penser que des générations humaines nombreuses ont vécu et se sont succédé à proximité des rives changeantes du fleuve, et cela pendant l'immense laps de temps qui a été nécessaire au creusement de la vallée. Et puisque ces instruments de pierre taillée se retrouvent les mêmes dans les diluviums de la Seine, de la Marne, de l'Oise, du Loing, de l'Eure, de la Somme et de tant d'autres fleuves, nous sommes en droit de nous représenter les hommes aux temps paléolithiques, comme vivant aux abords des cours d'eau, non en groupes isolés et à l'état de tribus nomades, mais en colonies nombreuses et relativement sédentaires.

Grâce aux données que nous fournit aujourd'hui la géologie, sur la formation du diluvium, nous pouvons donc résoudre certains problèmes qui semblaient devoir toujours rester sans solution, comme la rencontre dans une même coupe verticale ou à un niveau sensiblement le même, de silex travaillés à des époques très différentes, et présentant des tailles à arêtes tantôt vives, tantôt émoussées.

Ce sont ces silex, taillés de façon plus ou moins rudimentaire, inobservés jusqu'ici, quoique se rencontrant en quantité pour ainsi dire illimitée, qui vont faire l'objet principal de ma communication.

Ce sont eux qui, au lieu et place d'hypothèses incertaines, vont nous apporter les preuves positives et tangibles de l'antiquité fabuleuse de l'espèce humaine, de sa large expansion, de sa persistance pendant cette longue période paléolithique qui, malgré sa durée, n'est cependant qu'une des phases de la pierre taillée. En effet, comme nous allons le voir, elle semble avoir fait son temps, cette légende qui consiste à représenter l'homme préhistorique comme vivant misérablement dans le creux des rochers, ou en petits groupes isolés et épars.

Aujourd'hui, nos découvertes, chaque jour plus nombreuses, nous permettent d'avancer, sans témérité, que l'homme, aux temps paléolithique et néolithique, a occupé toutes les parties habitables de la terre, à proximité de l'eau, fleuves, lacs, étangs, sources, etc., que la densité de son espèce a

varié avec les conditions climatologiques successives qui favorisaient plus ou moins le développement local de la faune et de la flore de tel ou tel continent, et que partout, si nous les recherchons, nous rencontrerons les vestiges préhistoriques de l'industrie humaine, dans les mêmes conditions où nous les avons déjà rencontrés en France, en Angleterre, en Belgique et ailleurs.

La collection préhistorique, que M. de Baye vient de rapporter de la Sibérie orientale, est une preuve nouvelle et toute récente de l'exactitude de cette affirmation.

L'homme préhistorique vivait, dit-on, de pêche et de chasse ; c'est là encore une hypothèse fort contestable. Tout porte à croire, au contraire, qu'il était souvent, par nécessité et non par goût, plus végétarien que carnivore, mangeant plus fréquemment des racines, des fruits et des plantes que de la chair, ce qui l'obligeait à triturer ses aliments. Aussi l'usure de ses dents, toujours saines, est quelquefois telle, que la couronne n'existe plus et que le canal dentaire apparaît. La sépulture sous roche de Crécy, qui contenait plus de quatre-vingts squelettes hommes, femmes et enfants m'a fourni de nombreux exemples de ce fait.

*
* *

Nous ne sommes plus à l'époque où Boucher de Perthes s'efforçait de découvrir des pierres taillées de formes de plus en plus parfaites, dans la nécessité où il était d'avoir raison du scepticisme tenace des savants les plus autorisés.

C'est qu'alors, il faut le dire, ce caillou enseveli depuis un nombre incalculable de siècles, s'il était reconnu taillé, allait mettre à néant les antiques légendes des peuples sur les origines de l'homme, et faire, à lui seul, œuvre autrement lumineuse que celle accomplie par les philosophes de tous les temps et de tous les pays.

Notre devoir est aujourd'hui de chercher à pénétrer plus avant dans le passé de cette civilisation inconnue, avec l'espoir d'en retrouver un jour tout l'outillage qui, reconstitué, nous aidera à faire la lumière sur le genre d'existence que menaient ces hommes primitifs, qui sont nos lointains ancêtres.

L'expérience acquise nous permet à cette heure, de reconnaître la marque du travail de l'homme, là où naguère nos yeux, moins exercés, ne voyaient que des éclats accidentels sans valeur et partant négligeables. J'ai, pour ma part, recherché minutieusement dans le diluvium et à la surface du sol, c'est-à-dire aux époques paléolithique et néolithique, les différentes pièces de l'outillage préhistorique, et c'est le résultat de mes trouvailles que j'ai l'avantage de soumettre à votre appréciation.

Tout d'abord, constatons la réalité d'un fait capital, qui malgré son évidence, ne paraît pas avoir fixé sur lui toute l'attention qu'il mérite : à savoir que les haches chelléennes et acheuléennes, que nous avons l'habitude de considérer comme les tout premiers instruments que l'homme ait façonnés à ses débuts, témoignent, tout au contraire, par le fini du travail, par l'harmonie de la forme, d'une civilisation déjà très avancée, ou tout au moins très éloignée de son point de départ. Ce n'est certainement pas là le produit d'une industrie élémentaire, il faut bien du temps et les essais successifs de nombreuses générations, avant d'en arriver à ce degré de perfection.

Ces pièces si remarquables, et parfois si fragiles, ne sont évidemment que des œuvres de choix, qui impliquent l'existence d'instruments plus rudimentaires, d'usage plus courant, de fabrication plus à la portée de tous.

Parmi les éclats enlevés sur ces haches s'en trouvaient certainement quelques-uns ayant des formes accidentelles utilisables, et que l'homme devait chercher à reproduire intentionnellement. Il est donc sensé d'admettre qu'à l'époque des haches de Chelles l'outillage était déjà très varié.

L'on ne saurait vraiment comprendre comment a pu s'établir sur les haches de Saint-Acheul et de Chelles cette croyance à un travail primitif, si l'on ne se rappelait que cette interprétation a été donnée à la hâte, sous l'impression première de la découverte nouvelle ; mais ce qui est plus difficile à expliquer c'est que cette doctrine ait pu se maintenir depuis lors.

Il faut bien le reconnaître, nos connaissances en préhistorique sont à cette heure si limitées et si récentes, qu'il est très naturel que nous soyons ignorants encore des différentes tailles pratiquées sur les pierres, de l'emploi des outils fabriqués, et de la nature des matériaux qui étaient utilisés, à une époque tellement éloignée de la nôtre.

Longtemps il nous faudra poursuivre nos investigations sans idées préconçues, avec l'espérance d'en dégager peut-être un jour quelques observations un peu précises sur une civilisation qui est encore presque entièrement fermée pour nous. Que savons-nous en effet sur elle, avec un peu de certitude?

Étaient-elles emmanchées ou à main, ces haches dites en amandes, souvent très finement retaillées sur les bords?

Servaient-elles d'instruments usuels ou, tout au contraire, d'armes d'apparat, de culte ou de superstition?

Devons-nous les considérer comme armes offensives ou défensives, ou comme pacifiques instruments de travail?

Pourquoi tant de patience, d'adresse et de temps dépensés à créer des pièces que le moindre choc aurait le plus souvent fait voler en éclats?

C'est à croire qu'elles ne sont pas plus les instruments usuels paléoli-

thiques que les lécythes athéniennes ne sont les amphores dont se servaient les Grecs du siècle de Périclès, ou que les coupes en onyx et en cristal de roche conservées dans la galerie d'Apollon ne représentent les verres à boire de nos ancêtres du moyen âge.

De tout temps et chez toutes les populations de la terre, la coutume n'a-t-elle pas toujours été de fabriquer certains objets de formes plus ou moins artistiques, spécialement en vue du luxe ou de la superstition ?

Je connais à l'École des mines une de ces haches de Saint-Acheul, qui, apportée récemment par M. Laville, d'une carrière de Villejuif, est un vrai chef-d'œuvre, par l'élégance, la fragilité, la perfection de la forme, le fini du travail. Elle a certainement été fabriquée à la place même où elle a été trouvée, tout transport étant inadmissible. Loin de faire songer à un objet d'utilité pratique, la vue de cette superbe pièce donne l'impression d'un véritable objet d'art.

Quel emploi usuel pourrait-on attribuer à cette autre pièce en grès qui m'a été envoyée des environs de Bergerac, pièce qui n'est pas maniable? D'un ovale aplati, ayant la forme d'une sandale, elle a $0^m,13$ de large, $0^m,30$ de long, $0^m,07$ d'épaisseur, pèse 2 kil. 200 et a été taillée à grands éclats, qui ont produit des cavités comparables à celles de coquilles d'huîtres moyennes.

Nous ne sommes guère mieux renseignés sur les objets néolithiques.

De ces haches polies qui accompagnent presque invariablement les sépultures (sous roches, allées couvertes, dolmens, etc.), quel était le rôle, quelle était la destination ?

Ce que nous savons, c'est que grandes ou petites, elles sont faites en pierres de toute provenance, locales ou exotiques, en roches tendres ou dures, sédimentaires, éruptives, cristallines, soit calcaire, schiste, quartz, silex, cristal de roche, grès, serpentine, diorite, jade, etc. (M. de Baye vient de rapporter de Sibérie une hache polie en corne, provenant d'une tourbière.)

L'homme les façonnait-il comme outils, ou comme pièces vénérées, hiératiques, cultuelles ?

Peut-être réservées au mobilier funéraire, étaient-elles placées près du mort pour l'accompagner outre-tombe, en souvenir de l'aide si puissant dont la pierre avait été pour lui durant son existence.

Quoi qu'il en soit, l'homme des temps néolithiques, avait pour coutume de placer dans les sépultures des haches polies de forme presque invariable, mais fabriquées avec des pierres de toute provenance et de toute nature. Voici, à titre d'exemples, trois observations relevées par moi dans une même région, sur un périmètre très restreint.

Dans la sépulture sous roche de Crécy-en-Brie, j'ai recueilli plusieurs haches polies en silex, en calcaire, et une en serpentine.

A Mareuil-les-Meaux, se trouvaient réunies, dans la même sépulture,

cette magnifique hache polie en simple calcaire du pays et ces deux autres haches plus petites et beaucoup moins belles, en serpentine.

A Esbly autre sépulture avec deux haches polies en silex et une en serpentine, etc.

Nous savons que certaines sépultures de cette époque, ont fourni des haches en jade et autres pierres précieuses, témoignant ainsi de la préoccupation plutôt du beau que de l'utile.

La variété de ces pierres employées à la fabrication des haches polies des sépultures nous donne à penser que si l'homme avait un goût marqué pour les roches étrangères et rares, il était toutefois bien plus préoccupé de la forme à donner à la pierre, que du plus ou moins de résistance ou de fragilité que présentait la matière qu'il employait.

Il est de ces pièces qui sont de vrais bijoux. Toujours de forme plus ou moins bombée et fuyante, très lisses, souvent sans aucune aspérité, ces haches polies semblent n'avoir jamais été façonnées en vue d'un emmanchement tant soit peu solide, et lorsque par hasard nous retrouvons de ces emmanchements, comme dans la sépulture de Crécy, par exemple, nous sommes alors en présence d'un système qui n'aurait pu supporter un choc un peu sérieux, sans dislocation.

Et comme pour ne nous laisser aucun doute sur la destination de ces haches polies, les hommes néolithiques en ont parfois fabriqué en pierre tendre avec trou de suspension.

A l'Exposition de 1889, nous avons pu voir plusieurs belles haches polies, de grande dimension, sans traces d'usage, rompues intentionnellement par le milieu et trouvées dans des dolmens de Bretagne.

Dans une des salles du musée égyptien, au Louvre, est exposée une superbe hache polie en jade; l'extrémité qui simule habituellement le tranchant, est soigneusement arrondie, de sorte qu'il est impossible de prendre cette hache soit pour un outil, soit pour une arme.

Dans la collection provenant des environs de Mons, que M. Marcel de Puydt vient d'exposer à Bruxelles, se trouve une toute mignonne hache polie en serpentine, du poids de 4 grammes. Comme contraste, je vous en signalerai une autre, de $0^{m},25$ de long, pesant plus de 2 kilogrammes, en roche éruptive, recueillie intacte à Paris même. Serait-il vraiment sensé d'attribuer une destination soit d'arme ou d'outil à de pareilles pièces?

Il va sans dire que, retouchées ou non, quelques-unes de ces haches polies, ont pu et ont dû servir occasionnellement à un usage auquel elles n'avaient pas été destinées, ce qui expliquerait les traces d'usage que quelques-unes présentent parfois.

Ne pourrait-on considérer comme une survivance de la destination cultuelle des haches polies, ces intéressantes amulettes de Costa-Rica que je vous présentais il y a deux ans environ. En jade, avec gravure toute

primitive, où l'on reconnaît l'intention naïve de figurer les traits humains, ces pièces polies et percées de trous de suspension, affectent la forme des haches polies néolithiques, et ont été trouvées dans des sépultures.

L'hypothèse que j'émets ici sur la destination des haches polies des sépultures néolithiques, me paraît présenter bien plus de vraisemblance que celle tant soit peu fantaisiste donnée jusqu'alors, et qui consiste à prétendre que le survivant trompait le mort, en plaçant auprès du corps, des simulacres de haches inutilisables, tant à cause de leur petite dimension que de la fragilité de la matière employée, tandis qu'il réservait pour son usage personnel les véritables armes du défunt.

Convenons que notre ignorance n'est pas moindre sur l'emploi de ces magnifiques couteaux de silex, dont quelques-uns atteignent une longueur de $0^{m},30$ et plus, si fragiles qu'on craint de les toucher. Peut-être étaient-ils, eux aussi, exclusivement réservés au mobilier funéraire, comme semblent le témoigner les pièces que je vous présenterai dans un instant.

*
* *

Quoi qu'il en soit de toutes ces incertitudes et contradictions, persuadé que ces pierres si soigneusement travaillées, ne pouvaient être les seuls instruments usuels, j'ai voulu rechercher s'il existait des outils plus simples et plus pratiques de cette civilisation préhistorique.

Mes premières investigations se sont effectuées sur les collines de la vallée du Grand-Morin, où, pendant plusieurs années, je ramassai toute pierre portant trace quelconque de taille intentionnelle.

Je réunis ainsi plusieurs milliers de pierres taillées; puis, je les classai d'après leurs différents facies qui, je dois le dire, sont tout autres que ceux des pierres à tailles classiques.

Les collines du Grand-Morin sont couvertes d'un nombre incalculable de ces pierres taillées, qui reposent sur le sol, le plus souvent aux endroits mêmes où les ont abandonnées les hommes néolithiques qui les taillaient.

Il est donc difficile d'attribuer leurs soi-disant cassures à des chocs provoqués par un transport qu'elles n'ont pas subi, et de faire intervenir l'action de la gelée ou de la charrue, sauf exception, par cette remarque curieuse et inattendue que ces pierres taillées néolithiques, reproduisent identiquement les formes des silex taillés de l'époque paléolithique, comme vous pouvez le constater par la comparaison de ces deux collections que je vous présente parallèlement.

J'ajouterai que, durant plusieurs années de recherches, j'ai ramassé sur ces collines bien des milliers de ces pierres à tailles ignorées, et que, dans le même espace de temps, je n'ai pas récolté plus de cent pièces à tailles classiques.

Une fois en possession de l'outillage néolithique, j'ai songé à porter mes recherches à Paris même, sur cette quantité de silex paléolithiques apportés des ballastières de Villeneuve-Saint-Georges, Draveil, Juvisy, Billancourt, etc.

Là encore, parmi ces cailloux du diluvium, j'ai pu ramasser des milliers de silex taillés, à facies jusque-là inconnus. Après les avoir méthodiquement classés, je constatai, à mon grand étonnement, que ces silex paléolithiques, étaient, en majorité, de formes identiques, comme je le disais plus haut, à celles que j'avais rencontrées chez les pierres néolithiques de la vallée du Grand-Morin. La couleur seule de la patine les différencie, et puisque ces pierres ont été travaillées à des époques très différentes, il devient de toute évidence qu'elles sont, les unes et les autres, le résultat d'une intention qui est restée la même à travers les âges.

Plus tard, ayant eu l'idée d'explorer le sable même des ballastières, quelle ne fut pas ma surprise de me trouver en présence d'une véritable mine inépuisable de pièces minuscules, taillées par les mêmes procédés, affectant exactement toutes les mêmes formes que j'avais précédemment collectionnées dans la vallée du Grand-Morin et dans le diluvium.

Grandes et petites, toutes ces formes rudimentaires et variées qui, à première vue, semblent incohérentes, quand elles gisent pêle-mêle, peuvent cependant, pour la plupart, être classées en cinq ou six types principaux, admettant chacun quelques variantes.

Telles sont : la pointe, parmi les variétés de laquelle on rencontre quelquefois des pièces avec rudiments accusés de pédoncule et d'ailerons, la double pointe en bicorne, le biseau à bec, le croissant concave, etc.

Je ne parle ici que des pierres qui, ayant reçu intentionnellement certaines formes déterminées, peuvent être classées dans des séries bien distinctes, car il n'est pas question de ces pierres taillées qui, comme celles par exemple qu'on pourrait qualifier de massues, marteaux ou casse-têtes, sont de formes aussi variées que leur nombre est illimité, échappant ainsi à toute classification.

Il existe bien d'autres formes de silex taillés, tel que le tranchet par exemple ; mais ne les ayant pas rencontrées en aussi grand nombre d'exemplaires, je m'abstiens de vous les présenter pour le moment.

Je citerai cependant une forme toute particulière, rappelant celle des cylindres chaldéens et des petits barils assyriens; de minces lamelles longitudinales ont été enlevées sur ces nucléi en miniature.

Boucher de Perthes en avait recueilli de semblables dans les alluvions de la Somme, il en donne la description, le dessin, ainsi que l'utilisation qu'il leur suppose dans le deuxième volume des *Antiquités celtiques.*

En voici plusieurs spécimens que j'ai ramassés dans le bassin de Paris,

plus celui-ci, que j'ai rapporté de la carrière du Bois-du-Luisant, près de Chartres, et qui provient du diluvium de l'Eure.

Parmi les autres formes qu'on trouve notamment dans les diluviums de la Seine et du Loing, se rencontrent en quantité innombrable et en toutes dimensions, des silex de forme naturelle plus ou moins conique. Je les avais tout d'abord négligés, pensant qu'ils ne pouvaient m'offrir aucun intérêt pour mes recherches.

Or, tout au contraire, ces silex sont, pour peu qu'on les examine avec la moindre attention, les témoins les plus probants, les plus irrécusables de l'intervention, à la fois, de l'intelligence et de la main de l'homme. En effet, la partie la plus aiguë, par conséquent la plus fragile, est presque toujours restée intacte, tandis que la partie la plus épaisse, la plus résistante, est, le plus souvent, comme tranchée, et parfois d'une façon si nette, que ces silex peuvent être posés debout comme des quilles. La base du cône se trouve ainsi merveilleusement appropriée, pour servir de point d'appui à la main qui enserre l'arme ou l'outil. La fouille de la rue de l'Abbaye, dont il sera question plus loin, m'a fourni plusieurs échantillons de ces morceaux retranchés ainsi de la pièce principale.

Certainement un choc accidentel pourrait, dans bien des cas, donner le même résultat, aussi l'interprétation que nous donnons ne devient-elle évidente que sur la vue d'ensemble des différentes formes naturelles de silex qui ont subi ce mode de percussion.

Parmi les pièces de formes diverses que je vous présente, je signale à votre attention ce beau et curieux spécimen de croissant concave. Je l'ai ramassé place Saint-Germain-des-Prés, sur un tas de ces cailloux qui, apportés des ballastières du bassin de Paris, servent à la fabrication du béton.

Les silex ayant reçu cette forme si bien appropriée au travail des objets cylindriques se trouvent en telle quantité à tous les âges de la pierre, qu'il est présumable que le bois était fort en usage aux époques préhistoriques. Je vous mets sous les yeux plusieurs centaines de ces silex à croissant concave de toute dimension, leur poids varie ici de 1 à 300 grammes ; les uns paléolithiques, proviennent du bassin parisien, de la rue Lecourbe, de la rue d'Assas, de la rue de l'Abbaye, du puits d'un ascenseur rue du Sentier, de diverses ballastières; les autres néolithiques ont été ramassés par moi sur les collines de la vallée du Grand-Morin. La comparaison de ces croissants entre eux est intéressante et instructive ; ainsi leurs concavités diffèrent tellement, qu'il en est qui semblent faites pour des branches grosses comme le poignet, et d'autres pour des baguettes comme des brins de paille.

Je vous rappellerai que déjà, en 1887, je vous avais présenté quelques silex grossièrement taillés, au nombre desquels se trouvaient ce beau percuteur et cette autre pièce avec bulbe classique. Je ne considérais alors ces

silex que comme de simples curiosités du sous-sol parisien, et vous-mêmes n'y avez prêté que peu d'attention. Je les avais ramassés rue Neuve-des-Petits-Champs, à l'orifice d'un puits de 10 mètres de profondeur creusé dans le sable, à l'occasion de la construction d'un égout.

*
* *

En résumé, quelle que soit leur forme et leur volume, toutes ces pierres, qui ont été plus ou moins grossièrement travaillées, sont, malgré tout, faciles à reconnaître et témoignent souvent d'une grande ingéniosité apportée à leur fabrication. Peu distinctes peut-être aux yeux d'un public indifférent, elles s'imposent bien vite à l'œil exercé de l'observateur, qui ne s'y trompe plus une fois qu'il les a vues.

Elles sont d'un haut intérêt, sinon pour les collectionneurs, du moins pour les personnes qui s'appliquent à reconstituer pièce à pièce l'outillage de cette civilisation, qui a été d'une telle importance, qu'elle s'est étendue sur toutes les parties de la terre. Aussi ne devons-nous négliger aucun indice; car le plus insignifiant en apparence peut quelquefois devenir en réalité le plus fécond, par ses conséquences inattendues.

C'est ainsi que dans le diluvium, au milieu de cette quantité pour ainsi dire illimitée de cailloux qu'on pourrait, à première vue, croire presque tous plus ou moins brisés, se rencontrent assez nombreux et très distincts, indemnes de chocs accidentels ou artificiels, des silex restés intacts, comme au sortir de leur gangue de craie. Plusieurs d'entre eux sont d'une fragilité telle qu'ils n'auraient pu supporter le moindre transport un peu brusque sans s'être brisés aussitôt. Ils sont donc la preuve indéniable de la tranquillité avec laquelle ils ont été déposés dans le diluvium, et par ce fait qu'ils ont conservé l'intégrité de leur facies originel, on est amené à supposer que ces silex ont été respectés intentionnellement à cause de leur configuration naturelle qui se prêtait, sans modification aucune, aux usages de l'homme; hypothèse qui semble en effet confirmée par les diverses formes de ces silex, qui sont utilisables sans retouches.

La connaissance plus complète et plus exacte de l'outillage préhistorique, nous permettra peut-être de reconnaître un jour ce qui passe aujourd'hui inaperçu à nos yeux, surtout si certaines formes primordiales ont persisté, comme il est à croire, du début à la fin de l'âge de pierre.

Je citerai deux occasions où les trouvailles que j'ai faites n'auraient pu avoir lieu, si je n'avais été préalablement familiarisé avec ces tailles inobservées jusqu'ici.

Je vous avais, en 1887, présenté de nombreuses plaquettes taillées ainsi que des centaines de percuteurs, que j'avais découverts aux portes mêmes de Paris, sur les dunes de sable de Fontenay-aux-Roses et de

Châtillon. Ces tailles, que vous aperceviez pour la première fois, étaient donc inconnues de vous, vous ne les avez pas jugées intentionnelles. Quant à moi, je ne conservais aucun doute à leur égard, l'expérience que j'avais acquise à leur endroit, me permettait d'affirmer l'authenticité du travail donné; et voici en quels termes je vous en parlais alors, il y a déjà dix ans :

« Malgré l'évidence de la taille, il est certain que la nouveauté des pièces que je vous présente trouble tout d'abord les idées qu'on peut appeler classiques; mais il faut songer que nos connaissances actuelles sur les instruments de la civilisation préhistorique sont encore à l'état rudimentaire. La recherche de la perfection dans la forme nous a fait négliger cette quantité énorme de pierres, considérées jusqu'ici comme déchets ou éclats, et qui, cependant, dans leurs formes grossières, sont les vrais instruments, les outils solides de cette civilisation. Nous avons pris le plus souvent des objets d'art pour des objets usuels, etc. »

J'ai donc, dans la conviction où je persistais, continué mes recherches sur le même terrain, certain d'y rencontrer un jour, portant le bulbe classique, quelques pièces taillées qui viendraient ainsi, aux yeux de tous, certifier le bien fondé de mon appréciation sur les tailles intentionnelles que j'attribuais à ces plaquettes siliceuses. Ces pièces, j'ai fini par les rencontrer; en voici plusieurs.

Mais il y a mieux. Dans le sable immédiatement sous-jacent, j'ai recueilli à 6 et 7 mètres de profondeur, avec ces deux instruments classiques, ces deux beaux couteaux, d'une fragilité extrême, de $0^{m},15$ de longueur, plus cette hache polie en fibrolithe, etc., tous instruments en parfait état de conservation, n'ayant jamais été utilisés, et sans traces ferrugineuses comme en portent généralement, et surtout dans ce terrain, les pierres qui ont séjourné à la surface du sol. Il faut donc croire, comme je le disais plus haut, que hache polie et couteaux ont servi exclusivement au mobilier funéraire, enfouis dans le sable avec des corps humains complètement dissous depuis lors.

Vous ne verrez pas sans émotion, j'en suis sûr, cette pièce taillée, vraisemblablement unique au monde, que mon ouvrier qualifiait d'un mot bien descriptif, une flamme. Il a fallu pour la produire la coopération et du hasard et de la main exercée de l'homme; un seul de ces facteurs eût été impuissant à la créer. S'il ne s'était pas, en effet, rencontré un défaut dans la pâte du silex, le coup qui a détaché le couteau du nucléus ne lui aurait pas donné cette terminaison en lame de canif, lame qui, ici, est ondulée.

Cette pièce, que je n'ai en ma possession que depuis quelques jours, a été trouvée avec cette belle scie en pierre, à 7 mètres de profondeur dans les dunes de sable à Châtillon, ce qui explique qu'elle ait pu, contre toute attente, arriver jusqu'à nous dans son intégrité. Mieux que tous les raison-

nements, cette pièce prouve donc d'une façon éclatante le bien fondé de ce que j'avançais, c'est que certaines pierres taillées avaient dû être façonnées exclusivement comme objets cultuels.

De plus, il est permis de conclure, sans chance de se tromper, que les mêmes hommes qui fabriquaient de si belles pièces, en taillaient, dans le même temps, de plus rudimentaires, d'usage plus courant, comme sont ces plaquettes siliceuses que je vous soumettais en si grand nombre en 1887.

Je vous en présente de nouveau aujourd'hui quelques-unes, afin de vous les remettre en mémoire.

Le second fait s'est passé le 26 juillet dernier, à la carrière du Bois-du-Luisant, près de Chartres, où M. Adrien de Mortillet avait eu l'obligeance de nous conduire.

Pendant la demi-heure consacrée à chercher des silex taillés, aucun des trente excursionnistes présents n'en a trouvé un seul. Grâce à la connaissance que j'avais de ces tailles inconnues dont je vous entretiens, j'ai pu en récolter une douzaine, tel ce croissant concave d'un travail si manifeste quoique rudimentaire, et ce petit nucléus que je vous signalais tout à l'heure. Et comme cette même carrière avait fourni antérieurement des haches chelléennes, je suis autorisé à supposer que le diluvium de l'Eure contient, en pierres taillées, un outillage très semblable à ceux qui se trouvent dans les diluviums de la Seine, de la Marne, de la Somme et du Loing.

Dans bien d'autres circonstances, la connaissance de ces tailles ignorées, m'a permis de tirer des inductions intéressantes.

C'est ainsi que j'ai pu conclure que le diluvium de la Sarthe devait, lui aussi, contenir un outillage similaire à celui du diluvium de la Seine, et cela sur la vue de ce seul caillou qui m'avait été apporté d'Alençon, en raison de sa forme bizarre. Or, cette pierre, qui a été taillée, est le type accentué, on pourrait dire exagéré, de ces silex restés intacts dans leur extrémité la plus fragile, et nettement tranchés dans la partie la plus renflée, la plus résistante.

*
* *

Tous ces silex, de tailles à la fois simples et ingénieuses, sont utilisés par nous chaque jour; nous les foulons aux pieds dans nos jardins; ils constituent, pour une grande part, le sous-sol de notre civilisation actuelle. Ils sont les vestiges sans nombre et méconnus de ce passé sans histoire qui a laissé plus de témoins de son existence sur la terre, que n'en laisseront jamais, après elles, toutes les civilisations historiques que nous connaissons, et dont les matériaux sont si éphémères.

Mais, puisque ces pierres travaillées par l'homme se rencontrent en

si grande abondance dans les ballastières du bassin de Paris, elles doivent nécessairement être présentes, aussi, dans le sous-sol de la ville même.

Pour m'en assurer, j'ai exploré le diluvium extrait à l'occasion de constructions d'immeubles ou d'égouts, rue Lecourbe, rue Cassette, rue d'Assas sur l'emplacement même où Foucault fit sa première expérience du pendule, rue Rollin, aux Arènes, etc. Partout et toujours je rencontrai les mêmes tailles, la même profusion.

Rue de l'Abbaye, notamment, mes trouvailles ont été particulièrement fructueuses, c'est par centaines que j'ai ramassé des silex taillés, dans une tranchée de 100 mètres de long sur 2 mètres de large, et 2 mètres seulement de profondeur en plein sable. Toutes les formes que j'avais collectionnés antérieurement sur d'autres emplacements de la ville, je les ai retrouvées là.

Cependant, malgré les résultats si probants que m'avaient procurés ces diverses fouilles, je ne considérais mes recherches que comme faites d'une façon empirique, et peu méthodique. Je songeais à explorer un diluvium bien en place, sur une surface déterminée et dans toute son épaisseur, lorsque des circonstances particulières sont venues me permettre de réaliser, en partie du moins, le projet que j'avais formé.

Au numéro 24 de la rue du Sentier, à 100 mètres du boulevard Montmartre, nous faisions construire un ascenseur qui nécessitait le forage d'un puits de 18 mètres de profondeur sur 1 mètre de diamètre au plus.

Dès le premier coup de pioche dans un sous-sol, profond déjà de 4 mètres, on était en plein diluvium ; l'emplacement ayant été autrefois occupé par des jardins. Si mes observations antérieures étaient exactes, je devais rencontrer là, dans ce puits, de nombreux témoins du travail préhistorique.

Mes prévisions ont été amplement dépassées. Arrivé à $9^m,60$, on s'est trouvé en présence des eaux d'infiltration de la Seine, ou peut-être de la Grange-Batelière, le travail s'est alors continué au moyen de tubes de $0^m,42$ de diamètre, qui s'enfonçaient insensiblement à mesure que les cailloux et les sables sous-jacents étaient extraits par aspiration. A $14^m,60$, la base des alluvions était atteinte, au-dessous on traversa $0^m,30$ de sable gris, $0^m,80$ de sable vert, puis la pierre.

Gêné par les exigences du travail, dans un sous-sol mal éclairé, ne discernant qu'avec difficulté les silex enrobés dans une véritable gangue de sable humide, je ne pus qu'explorer imparfaitement les matériaux extraits. Et cependant j'ai recueilli plus de 1 000 silex, chez lesquels j'ai reconnu les mêmes tailles particulières et variées que j'avais précédemment rencontrées dans mes autres fouilles.

Je vous en mets sous les yeux environ 150 spécimens, parmi lesquels une quarantaine ont reçu la forme que j'appelle à croissant concave. Je

signale à votre attention, entre autres pièces, cet antique percuteur qui porte de nombreuses traces de percussion, et cette pointe avec trois tailles se réunissant au sommet. L'intérêt particulier de ces deux pièces, réside principalement en ce qu'elles ont été extraites par moi, du dernier seau ramené de la base même du diluvium, c'est-à-dire de 14^{m},60 de profondeur.

Avec ces centaines de silex taillés, je récoltai dans ce même puits de 1 mètre de diamètre, toute une collection de roches diverses : granit, porphyre, calcaire grossier, grès de Fontainebleau, calcaires de Saint-Ouen, de Champigny, de Brie, etc.

*
* *

En définitive, les pierres taillées de toute forme, et de toute dimension, sont en telle quantité dans le diluvium du bassin de Paris, que jamais je ne me suis arrêté devant un tas de sable ou de cailloux, sans en trouver peu ou beaucoup.

Un de ces tas de sable, destiné à être projeté sur la voie publique, m'en a fourni plus de 200, un autre plus de 600, et mes recherches ne s'exerçaient qu'à la partie superficielle. Aussi puis-je dire que la collection que j'ai, est illimitée.

L'étude suivie et minutieuse de ces pierres, la recherche journalière que j'en fais, m'ont donné une expérience telle à leur endroit, qu'il m'arrive souvent, à première vue, avant de les avoir ramassées et prises en main, de savoir d'avance le genre de taille qu'elles portent.

Si l'homme préhistorique a voulu que l'intention qu'il apportait au travail de ces silex taillés mais non retouchés, ne pût jamais être révoquée en doute, il ne pouvait faire autrement et mieux qu'il n'a fait.

Toutes les personnes qui s'occupent de la pierre taillée, savent que les pierres de toute nature, sans exception, ont été travaillées par l'homme, pour son usage, ainsi le calcaire, malgré les inconvénients qu'il présente, a été fort utilisé. On en rencontre dans le diluvium de nombreux spécimens; mais si le calcaire a conservé les formes diverses que l'homme lui a données, il a perdu les arêtes vives de la taille, par l'usure qu'exercent facilement sur lui les courants d'eau.

J'avais l'espoir de rencontrer un jour dans le diluvium, une roche autre que le calcaire, la meulière ou le grès, et ayant pu, grâce à sa composition, conserver intactes les tailles qu'elle aurait reçues. Cette roche (le granit), je l'ai rencontrée plusieurs fois; mais jamais avec la netteté de taille de ce petit échantillon, dont la vue seule suffirait à témoigner de la certitude du travail intentionnel, chez toutes les pierres que je vous présente. Il est facile de constater, en effet, que cette roche a été taillée par le même procédé qui a été appliqué aux autres pierres travaillées. N'est-ce pas

l'occasion de se rappeler qu'aucun indice ne doit être négligé, le plus banal en apparence, pouvant devenir à un moment donné, le plus probant, le plus démonstratif?

D'autre part, j'ai rencontré assez souvent sur les collines du Grand-Morin certaines pierres siliceuses très résistantes, dont la croûte grisâtre est grenue, tandis que la masse intérieure est, au contraire, très compacte; de telle sorte que les tailles intentionnelles qu'elles ont recues, se trouvant recouvertes d'une patine d'un blanc éclatant, forment, par leur couleur bien tranchée, un contraste saisissant avec les parties conservées de la croûte naturelle. Vous pouvez en juger par ces échantillons.

Il est une grande quantité de pierres manifestement taillées qui, par leurs formes indéterminées, semblent ne pouvoir se prêter à aucun usage.

On peut supposer, ce qui du reste est dans la nature des choses, qu'hommes, femmes et enfants, devaient occuper leurs loisirs à tailler la pierre, comme exercice et passe-temps.

Ce n'est là toutefois, de ma part, qu'une hypothèse gratuite, ces silex taillés sans formes définies, pouvant avoir eu telles destinations que nous ne soupçonnons pas. Les Australiens ne garnissent-ils pas l'extrémité d'un instrument de bois avec des petits cailloux qu'ils fixent avec de la gomme ?

Nous ne saurions apporter trop de prudence à la détermination de l'emploi que nous attribuons à tel ou tel instrument de pierre taillée.

C'est ainsi que les prétendues haches des amas de coquilles en Danemark, sont réputées haches véritables par certains savants, et simples engins de pêche par de non moins savants.

Serions-nous capables de soupçonner l'emploi du boomerang si les Australiens ne nous avaient appris l'usage qu'ils en font?

Montrons-nous simplement observateurs scrupuleux, aussi éloignés d'un scepticisme qui se complaît à nier quand même, que d'une crédulité naïve qui affirme sans preuves suffisantes. Une interprétation hâtive, serait-elle donnée de bonne foi et avec conviction, peut, si elle est erronée, nous détourner, sinon pour toujours, du moins pour longtemps, de la voie qui mène à la vérité.

Que d'énigmes pour le moment insolubles, dans l'état où se trouvent actuellement nos connaissances préhistoriques!

A titre d'exemple, à quelle intention, à quel besoin, à quelles idées pouvaient correspondre ces petits silex taillés, de formes nettement déterminées, minutieusement façonnés, qui semblent n'avoir jamais été fabriqués en vue d'être utilisés ni à la main, ni emmanchés, reproductions fidèles en miniature et à l'infini de toutes les formes de silex taillés de dimension pratique?

Nous pourrions, il est vrai, nous poser la même question devant ces nombreux scarabées et ces minuscules statuettes égyptiennes, si nous ne

possédions aucun renseignement à leur égard. Mais nous savons que ce sont là des pièces votives mises avec le mort pour lui rendre propices les divinités qu'elles figurent en réduction; mode de représentation adopté du reste par les superstitions passées et présentes de tous les peuples.

Aussi peut-on dire que si, depuis la naissance des arts, peinture, sculpture, gravure, et probablement bien antérieurement, la figure de l'amulette a souvent changé, le mode primitivement adopté pour représenter l'objet vénéré est, du moins, toujours resté le même.

Que d'autres problèmes sont encore à résoudre!

Où sont les vestiges d'une civilisation qui n'avait à sa disposition que la pierre, l'os et le bois?

S'il est vrai que cette civilisation se soit prolongée durant un grand nombre de siècles, ce n'est pas par millions que nous devons en retrouver les armes et les outils de pierre; mais par milliers de milliards, nombre bien plus en rapport avec la série prodigieuse des générations qui se sont succédé. La découverte de ces milliards d'instruments, grossièrement fabriqués en vue des usages journaliers, nous apporterait, il faut en convenir, la preuve indubitable de l'antiquité fabuleuse de l'Humanité; et c'est alors seulement que nous aurions vraiment connaissance de ce qu'étaient l'art et l'industrie à l'âge de la pierre; car pour le moment nous ne connaissons seulement que les quelques milliers, ou au plus les quelques millions de pierres que l'homme a façonnées avec art pendant cette époque préhistorique.

*
* *

Nous savons que des formes particulières et typiques de silex travaillés ont caractérisé certaines époques de l'industrie de la pierre taillée; mais ces formes nouvelles s'ajoutaient simplement à l'outillage, elles ne remplaçaient ni ne supprimaient les formes antérieures dont la fabrication et l'usage se perpétuaient malgré tout.

Ainsi s'explique la persistance des mêmes formes d'instruments à travers les âges de la pierre, et c'est ce que met en évidence les deux collections, l'une paléolithique, l'autre néolithique, que je vous soumets. Cette similitude parfaite dans le facies de pierres travaillées, à des intervalles si éloignés, est une preuve manifeste de la réalité du travail intentionnel qu'elles ont reçu, et nous démontre en même temps que le facies d'une pierre taillée ne nous permet pas toujours de reconnaître à quelle époque cette pierre a été travaillée.

S'il était besoin de chercher encore une autre confirmation de ce travail intentionnel, nous la trouverions, sans contestation possible, dans ces petites pierres qui, comme nous l'avons vu, reproduisent en réduction les

séries complètes de toutes les formes qui se trouvent dans les deux collections paléolithique et néolithique que vous avez sous les yeux.

Il est de ces petites pierres taillées tellement minuscules, qu'il m'a été possible d'en renfermer une vingtaine dans ce tube de verre, qui n'est pas de l'importance de mon petit doigt. Toutes les formes y sont représentées, depuis le couteau et la pointe jusqu'au croissant concave. J'ai ramassé ces petits silex, partie dans le diluvium de la Marne, à Isles-les-Villenoy, partie dans le diluvium de la Seine.

Comme exemple de persistance de la taille, Lubbock nous apprend que, parmi leurs instruments de pierre, les Esquimaux se servent de racloirs modernes qui sont de forme identique à celle des racloirs préhistoriques. Il nous donne sur cette population des renseignements d'un grand intérêt, tant au point de vue ethnographique qu'anthropologique.

« Les Esquimaux sont, dit-il, un peuple tranquille et paisible, le pêcheur ou le chasseur heureux est toujours prêt chez eux à partager avec ses voisins, moins favorisés du sort.

« Ils semblent n'avoir ni religion ni culte, leurs sépultures rappellent les anciens tombeaux de l'Europe septentrionale et occidentale.

« Les Esquimaux que Ross a observés dans la baie de Baffin ne pouvaient comprendre ce qu'on entendait par guerre, et ils n'avaient aucune arme de combat. »

Il est une preuve bien frappante de la continuité extraordinaire de la forme, et c'est la hache de Chelles qui nous la fournit. Cette forme considérée, à tort il est vrai, comme la première manifestation du travail de l'homme, s'est perpétuée à tous les âges de la pierre.

Voici une hache en grès qui vient de Chelles, une autre en silex de la craie de Saint-Acheul, d'autres haches néolithiques provenant de Châtillon-sous-Bagneux et de Crécy-en-Brie. Toutes ces pièces, qu'elles soient paléolithiques ou néolithiques, ont le même facies, ont subi le même système de taille, à tel point qu'on pourrait les croire fabriquées par le même ouvrier.

*
* *

Messieurs, après les preuves réitérées que je viens de vous donner, au sujet de la taille intentionnelle de ces pierres que je vous présente, je pourrais me dispenser de relever les objections qui m'ont été faites; mais je ne crois pas inutile de les rapporter, ne serait-ce qu'à titre de documents.

On m'a dit d'abord que la négation évidente de l'intention apportée à la taille de ces silex, résidait nettement dans leur nombre prodigieux et, par conséquent, incroyable. Ce nombre eût-il été plus grand encore, mon devoir de chercheur consciencieux eût été, simplement, de constater le

fait, sans me préoccuper des conséquences que cette découverte pouvait entraîner.

Ces silex sont-ils taillés par la main de l'homme? existent-ils en quantité aussi invraisemblable? Toute la question est là, les idées préconçues n'ont rien à y voir.

Qu'il soit reconnu vrai ou faux, le fait n'a-t-il aucun intérêt par lui-même, ou mérite-t-il, au contraire, d'arrêter notre sérieuse attention? Il ne s'agit pas ici d'un détail particulier, comme d'une classification plus ou moins arbitraire et contestable, mais d'un fait général pouvant influer sur tout l'ensemble de nos connaissances préhistoriques.

Si ces silex de formes particulières ne se rencontraient qu'à l'état isolé, on serait en droit de douter du travail intentionnel, car ils ne s'imposent pas de la même façon que les pièces artistement taillées et retaillées, avec bulbe, plan de frappe, etc.; mais la quantité infinie de chacune de ces formes bien caractérisées, et parmi lesquelles se trouvent des pièces que personne ne peut contester, semble devoir emporter la conviction la plus rebelle.

On a prétendu que ces tailles que je considérais comme intentionnelles, n'étaient que le résultat de chocs accidentels ou de fissures dans la pierre.

J'avoue que je me serais regardé comme bien naïf si j'avais renoncé à mes recherches, par ce motif seul, qu'il était possible parfois de produire, par simple choc sur des cailloux fissurés, telles formes accidentelles, ayant quelque analogie avec des formes artificielles.

Certainement le hasard reproduit parfois telle forme qu'on pourrait croire intentionnelle, surtout lorsque la taille donnée au silex est rudimentaire et peu compliquée. Non seulement des cailloux fissurés, mais des fragments de toutes sortes : poterie, tuile, bois, papier, écorce d'arbres, feuilles mortes, peau d'orange, etc., m'ont quelquefois fourni des spécimens curieux à cet égard; s'ensuit-il de là qu'il serait raisonnable de rejeter sans plus ample informé, et confondus ensemble, le faux avec le vrai, l'apparence avec la réalité, l'accident avec l'intention, quand des observations méthodiques et suivies nous permettent d'en établir nettement la distinction.

Il ne s'agit pas de discuter la validité de telles ou telles pièces qui, prises isolément, peuvent être plus ou moins contestables; mais de se faire une conviction raisonnée, d'après un ensemble de documents rassemblés par milliers, et qui, se prêtant un mutuel appui, font la lumière.

Qui ne sait que le hasard intervient partout; on citerait mille occasions où son œuvre simule un acte réfléchi; et par cette raison qu'il peut quelquefois à lui seul faire mieux que toutes les combinaisons réunies de notre cerveau, abandonnons-nous pour cela au hasard la

direction de nos actes, et renonçons-nous, pour l'avenir, à faire usage de nos facultés?

On m'a dit aussi que j'arrivais trop tard, que la question que je remets en discussion est depuis longtemps jugée, résolue définitivement, qu'il n'y a plus à y revenir.

Y a-t-il donc des questions jugées sans appel, irrévocablement closes ?

Certainement non, puisque chaque jour, et dans toutes les sciences, nous voyons des découvertes nouvelles infirmer et détruire, parfois, des théories ou des croyances admises depuis longtemps comme définitives.

Durant quinze cents ans, les hiéroglyphes égyptiens ont passé pour signes magiques et cabalistiques; aujourd'hui tout le monde sait qu'ils représentent tout simplement les caractères alphabétiques et syllabiques de l'écriture égyptienne oubliée pendant quinze cents ans.

S'il était une chose cependant qui eût dû demeurer inoubliable dans la mémoire reconnaissante des hommes, c'était certes cet alphabet égyptien, précurseur et générateur des alphabets de tous les peuples, véritable source sacrée, qui a donné naissance à tous les progrès de l'Humanité; invention sans égale, qui a permis à la pensée humaine de survivre dans son intégrité première, et de se propager à l'infini.

Il est enfin un autre motif d'incrédutité qui m'a été donné par un collectionneur. Je ne le rapporte ici que comme curiosité, car il échappe à toute discussion.

Inutile, m'a-t-il dit, de perdre son temps à regarder les silex que vous collectionnez; ils ne sont certainement pas taillés, parce qu'il est impossible qu'il le soient.

A ceux qui, à l'exemple de ce collectionneur, seraient tentés de nier sans examen, je leur dirai que ces silex taillés que je présente, sont partout ; mais il est un bon moyen de ne pas les voir, c'est de ne pas les regarder; pour les trouver, il n'est pas d'autre système que de les chercher.

Je sais que l'évidence d'une vérité ne suffit pas à sa reconnaissance immédiate, surtout lorsque cette vérité est destinée à prendre le lieu et place d'une erreur longtemps accréditée. Je m'attends donc à des objections; mais reposant sur des arguments réfléchis et non improvisés, car ce n'est pas ici affaire de sentiment, mais de raisonnement.

Je me rappelle qu'il y a quelque dix ans, notre regretté collègue, M. Piketty, collectionneur émérite autant qu'aimable, auquel je montrais quelques-uns de mes silex, me disait : « Je vous en vendrai de pareils à raison de huit francs le mètre cube. » Il ne se doutait pas que, bientôt, sa phrase humoristique deviendrait l'expression exacte d'une vérité démontrée.

*
* *

Voici, d'une façon générale, les déductions que j'ai cru pouvoir tirer de mes observations sur les pierres taillées :

Les pierres de toute nature ont été, par l'homme, appropriées à ses besoins : silex, calcaire, grès, granit, etc.

Si la pierre, par sa conformation naturelle, n'exige aucune retouche, elle est utilisée telle quelle.

La pierre reçoit, dans la plupart des cas, le minimum de tailles indispensables à son appropriation.

La configuration originelle de la pierre détermine la nature de l'instrument à créer.

Toute pierre plate a été recherchée par l'homme, le moindre travail pouvant la mettre en état d'être utilisée.

Les pierres naturelles à facies grossier et peu attrayant sont presque toujours les plus intéressantes, les plus démonstratives, celles chez lesquelles le travail est le plus manifeste, le plus simple, le plus ingénieux.

Tous les accidents naturels, aspérités, dépressions, protubérances, etc., ont été mis à profit avec beaucoup d'ingéniosité, généralement en vue de rendre l'arme ou l'outil plus stable dans la main.

Toute pierre présentant une concavité naturelle a toujours été travaillée et utilisée par l'homme, tant à l'époque paléolithique que néolithique; de plus, comme cette forme à croissant concave a été reproduite intentionnellement en nombre incalculable, il est à présumer qu'elle était de toute première nécessité.

Certains silex taillés, ont été retaillés postérieurement.

Le plus grand nombre des pierres taillées, quelle que soit leur forme ou leur dimension, ont subi un mode presque unique de travail, un même procédé de fabrication, véritable marque de fabrique, ne laissant place à aucune équivoque sur l'intention, et consistant en plusieurs tailles sur l'une des faces, et en une seule sur l'autre; fréquemment la croûte naturelle de la pierre sert pour cette dernière face, qui est généralement plane.

Quand on examine avec un peu d'attention les pierres taillées, même les plus petites, on y retrouve souvent, grâce aux cercles concentriques, le point de frappe de la plupart des tailles.

Assez souvent, les pierres taillées, petites ou grandes, portent, à leur base, une taille sur laquelle elles peuvent être posées.

Nombreuses sont les formes qui, données aux silex, ont persisté pendant toute la durée de l'âge de pierre.

Dans la plupart des cas, les silex du diluvium ont été taillés, privés de leur eau de carrière, ce qui explique l'absence du bulbe, dont la présence est l'exception.

Le silex ayant séjourné dans un terrain marneux devient deshydraté et cacholongué dans toute sa masse ; il prend l'aspect crayeux et devient friable.

La patine est quelquefois absente chez certains silex, notamment chez ceux de couleur blonde ou noire.

Il arrive, mais rarement, que la patine, peu apparente sur le silex en place dans le diluvium, ne devient visible que quelque temps après l'extraction du silex.

La couleur de la patine varie avec la nature du silex, mais aussi avec le milieu en contact et avec le temps.

Parfois la patine s'écaille, et disparaît complètement, le silex redevient fruste.

Les hommes de l'époque paléolithique et même néolithique ont adopté, pour le travail de la pierre, deux sortes de tailles bien distinctes ; l'une consistant en de simples éclats sans retouches, et appliquée aux silex qu'ils fabriquaient par milliards pour leurs besoins usuels, l'autre plus compliquée avec retouches nombreuses, et spécialement réservée à certaines pièces qu'ils façonnaient en nombre relativement limité. Ces deux modes de travail constituent donc ce qu'on peut appeler l'industrie et l'art de l'âge de pierre.

*
* *

Je crois, Messieurs, avoir accumulé des preuves si évidentes et si nombreuses, qu'il n'est plus possible de douter un instant des tailles intentionnelles qu'ont subies les pierres, petites et grandes, que je vous ai fait passer sous les yeux.

Leur nombre semble devoir être incalculable, et cependant je crois pouvoir en donner une approximation très voisine de la réalité.

Les éléments du calcul me sont fournis par le puits de l'ascenseur de la rue du Sentier.

Vous vous rappelez que ce puits de 1 mètre de diamètre, avait été creusé dans un diluvium de $14^{m},60$ d'épaisseur, et que je n'ai pu en fouiller les 5 derniers mètres qui étaient baignés par les eaux d'infiltration.

Or, j'estime n'avoir examiné que le tiers à peine des matériaux contenus dans ce puits, et ma récolte n'a pas été inférieure à mille pierres travaillées.

Tenant compte de ce que la puissance du dépôt d'alluvions peut souvent être inférieure à ces $14^{m},60$, et voulant laisser mon estimation au-dessous de la réalité, je suppose ce chiffre de mille pierres travaillées comme étant le nombre contenu dans toute l'épaisseur de chaque mètre carré de diluvium et je dis :

Si un mètre carré de diluvium contient mille silex taillés, mille mètres carrés en contiennent mille fois plus, soit un million, et un kilomètre carré, mille fois un million, soit un milliard.

Autant de kilomètres carrés de terrains d'alluvions se trouvent occupés par l'emplacement de Paris, autant de milliards de silex taillés sont présents dans le sous-sol de cette ville.

L'imagination a de la peine à supputer le nombre invraisemblable de pierres travaillées qui sont enfouis dans les alluvions de la Seine, depuis sa source jusqu'à son embouchure; et quand on songe que les alluvions des autres fleuves doivent contenir, dans une proportion à peu près semblable, les vestiges de l'industrie de la pierre taillée, comme en témoignent la Marne, la Somme, le Loing, pour ne citer que ces trois cours d'eau avec la Seine, on est tenté de se croire le jouet d'une illusion; mais il faut bien finir par se rendre à la réalité d'un fait inéluctable, mathématique.

Et puis, a-t-on calculé ce qu'un homme peut tailler de cailloux pendant une existence de durée moyenne, quand il a la matière sous la main?

Si l'on veut y réfléchir un instant, les milliards divisés par des milliers d'hommes et de générations deviennent un chiffre bien modeste, insignifiant même.

Comme indication, disons qu'un homme préhistorique, qui aurait taillé une seule pierre par jour pendant trente ans, en aurait fabriqué environ onze mille; qu'un million d'hommes, travaillant dans les mêmes conditions, en auraient fabriqué onze milliards dans le même temps.

Ainsi donc, autant de millions d'hommes ayant travaillé autant de fois trente ans, autant de fois onze milliards.

Y a-t-il exagération à supposer chaque homme taillant une pierre par jour? Disons une seule pierre par mois, soit douze par an, et nous aurons encore bien assez de milliards de pierres ouvrées à retrouver, puisque, à ce compte, un seul million d'hommes en auraient encore taillé douze milliards en mille ans. Or, ce n'est pas un million d'hommes; mais dix fois, cent fois plus, qui étaient répandus à la surface de la terre, aux temps préhistoriques; et ils ont vécu à cette époque, non pas mille ans, mais dix fois, cent fois davantage, et peut-être plus encore.

Ce simple calcul est à lui seul tellement concluant, qu'il rend, pour ainsi dire, superflues les preuves matérielles que j'ai apportées de la taille intentionnelle des pierres que je vous présente.

Appliquant le mode d'argumentation de ce collectionneur qui me disait : « Vos pierres ne sont pas taillées parce que c'est impossible », je puis à mon tour affirmer, avec plus de raison, qu'elles sont taillées, parce qu'il est impossible qu'elles ne le soient pas.

C'était donc exprimer à la légère une idée fausse, de prétendre que le nombre des silex taillés que je trouve, est beaucoup trop grand pour être l'expression de la réalité.

Il eût été plus vrai et plus sensé de me reprocher, au contraire, de n'en pas trouver assez.

La mer nous en dérobe probablement, en effet, une partie, tels ces silex taillés que l'on peut ramasser à marée basse au Havre, et que M. Romain a collectionnés.

S'il est des personnes qui croient que la quantité de pierres reconnues actuellement taillées par l'École, correspond au nombre qu'ont dû laisser après eux les hommes préhistoriques, qu'elles veuillent bien, par la pensée, calculer ce qui a dû être fabriqué, pour le seul culte catholique, de croix, médailles, chapelets, scapulaires, images, depuis l'ère chrétienne, se souvenant que plus des trois quarts du genre humain n'utilisent pas ces amulettes, dont la fabrication ne remonte pas à deux mille ans.

Ainsi donc, le calcul si peu compliqué que je viens de faire aura, je l'espère, le pouvoir de lever tous vos scrupules, toutes vos inquiétudes, tous vos doutes, s'il vous en restait encore.

Le nombre, si infini soit-il, n'a plus rien qui puisse effrayer notre imagination, et notre prudence passée ne serait plus aujourd'hui qu'aveuglement.

Nous pourrons donc, à l'avenir, reconnaître franchement, sans arrière-pensée, les pierres taillées, grandes et petites, partout où elles se trouvent, et avec le facies qu'elles ont. Nos aperçus sur l'existence humaine aux temps préhistoriques en deviendront plus clairs, et ce ne sont pas quelques controverses sur l'authenticité de telle ou telle pièce qui auront le pouvoir d'obscurcir ou de faire renier cette vérité maintenant démontrée.

*
* *

Je ne suis pas, vous devez le savoir, Messieurs, le premier qui ait vu ces pierres taillées et qui en ait supputé le nombre. Boucher de Perthes, qui les a dessinées dans les *Antiquités celtiques*, ouvrage que je regrette bien de n'avoir pas connu avant mes recherches, écrivait le 25 mai 1849 au Dr Revin :

« Les haches ne sont pas les seuls outils de pierre, il y en a bien d'autres auxquels leur forme brute empêche de faire attention. Ils sont cependant non moins bien combinés que les haches. J'ai recueilli, dans les terrains vierges, à L'Hôpital, à Saint-Gilles, à Moulin-Quignon, à 9 et 10 mètres de profondeur, des silex qu'on croirait taillés de la veille. Le culte de la pierre, qui a duré si longtemps et dans tous les pays, et dont il reste encore de si curieux monuments, prouve assez l'importance dont elle était et devait nécessairement être. »

Dans les *Antiquités celtiques*, Boucher de Perthes écrivait encore :

« Le diluvium ne nous a pas dit son dernier mot; jusqu'ici, nous n'avons fait que l'entrevoir. Que de milliards de ces instruments de pierre n'ont-ils pas été fabriqués? Au début de mes recherches, ma prévision s'était portée sur les haches seules; mes découvertes ne se sont multipliées

que du moment où j'ai acquis la preuve que les haches n'étaient pas les seules pierres ouvrées que contînt le diluvium. Simple pour le carrier, la distinction de la taille à la cassure, quand j'ai voulu la faire comprendre à l'homme de science, a presque toujours été reçue avec un sourire d'incrédulité, et c'est un des plus grands obstacles que j'ai eu à vaincre. Mais ce n'est pas par une étude purement théorique qu'on arrive à cette connaissance, c'est à la vue des pièces mêmes. Cette étude faite, on ne s'y trompe plus, *mais encore faut-il la faire.* »

Pour quelle raison ces pierres innombrables qu'avait reconnues taillées, celui dont personne n'a égalé, depuis, la compétence et la clairvoyance pour la distinction à faire entre les tailles intentionnelles et les brisures accidentelles, sont-elles donc restées dans l'oubli, replongées, pour ainsi dire, dans la nuit dont il les avait tirées?

C'est que Boucher de Perthes avait donné à ces pierres une signification que nous ne leur reconnaissons pas. Il s'était placé à un point de vue différent du nôtre.

Selon lui, les hommes paléolithiques et néolithiques avaient dû, pendant la période si longue de leur existence, être incités à matérialiser leurs idées, à reproduire ce qu'ils voyaient autour d'eux ; aussi Boucher de Perthes croyait-il reconnaître dans certaines tailles l'intention de représenter feuilles, fruits, poissons, oiseaux, quadrupèdes, etc., voire même des signes idéographiques : monnaie, numération, langage, etc.

Pour nous, les hommes préhistoriques n'avaient d'autres soucis, d'autres préoccupations que de se nourrir, de se protéger, vivant dans cet état primitif d'infériorité dans lequel se trouvent certaines peuplades sauvages que nous rencontrons encore aujourd'hui.

Quoi-qu'il en soit, symboliques ou non, ces pierres n'en sont pas moins, avant tout, intentionnellement taillées, et s'il nous était permis de ne pas partager les idées émises à leur égard par Boucher de Perthes, nous n'avions certes pas le droit de rejeter dans l'ombre et de passer sous silence, comme non avenues, sans même les examiner, ces pierres d'un travail peut-être élémentaire, mais d'un intérêt autrement puissant pour la reconstitution de l'outillage industriel préhistorique que ces belles pièces de formes bien définies, si chères aux collectionneurs, et sur lesquelles nous ne cessons de concentrer la plus grande part de nos recherches.

Il est grand temps de réparer à la fois une injustice et une erreur, qui ont été si préjudiciables à l'avancement de la science préhistorique.

*
* *

Je crois, Messieurs, dans l'intérêt de la question qui nous occupe, devoir vous donner la traduction de quelques passages d'une brochure

publiée en février 1892 par Joseph Prestwich, le géologue éminent qui a tant fait pour le triomphe de la découverte de Boucher de Perthes, et dont la mort récente a été un deuil, non seulement pour l'Angleterre, mais pour le monde savant de tous les pays.

Cette brochure a pour titre : *Sur les caractères primitifs des instruments de pierre du plateau de craie du Kent, et sur la question de leur âge glaciaire ou préglaciaire.*

Loin de rejeter à priori les silex à tailles rudimentaires non classiques, l'illustre professeur les étudie avec soin, et passant en revue les pièces récoltées par MM. Harrisson et A. Crawshay, il écrit :

« Contrairement aux instruments des vallées, ceux des plateaux du Kent sont d'une façon générale des fragments de cailloux roulés. Ils sont à peine ébauchés et le travail en est parfois si minime, qu'on a de la peine à le distinguer. C'est là l'indice d'un art tout à fait dans l'enfance, et probablement les tout premiers efforts de l'homme pour se fabriquer des outils et des armes avec des matières autres que le bois et les os.

« *Il est manifeste qu'ils sont taillés, puisqu'on peut les classer selon certains types qui sont très grossiers, mais qui répondent aux besoins d'un peuple très primitif.*

« La différence entre les instruments des plateaux et ceux des vallées est aussi grande, sinon plus grande, qu'entre les instruments paléolithiques et ceux néolithiques. . . . . .

« Le travail des outils du plateau est si faible qu'il ne peut être reconnu que difficilement. Il est vrai que le travail des sauvages actuels, tel que nous le voyons par les instruments de pierre des Australiens autochtones, n'est n'est ni plus important, ni plus distinct que ces tout premiers spécimens les plus anciens. . . . . .

« Quelques personnes sont disposées à voir dans ce travail si faible et si grossier, le simple résultat d'éclats causés par les chocs produits pendant le transport du diluvium. Cette manière de voir a prévalu un temps; mais aujourd'hui la plus simple pratique montre aux yeux exercés la différence qui existe entre ces spécimens presque informes du travail de l'homme, et les cailloux du diluvium. Ils sont du plus haut intérêt, nous permettant de jeter un léger coup d'œil sur la civilisation de ces hommes qui les utilisaient.

« Il serait intéressant de faire une soigneuse comparaison entre ces instruments et les outils de divers sauvages modernes, pour vérifier l'analogie qui peut exister entre eux, ou pour voir si, au contraire, on n'y constaterait pas un état de choses très différent.

« Il est bien évident que la plupart de ces instruments si grossiers ne semblent se prêter à aucune de nos classifications. En effet, s'il en est quelques-uns plus distincts, pouvant rappeler les types de Saint-Acheul,

presque tous les autres sont plus rudimentaires et ont un cachet particulier qui leur est propre.

« On peut les diviser en trois groupes : les uns dont la forme est celle du silex naturel, très peu modifié par le travail de l'homme. . . . .

« Le premier groupe comprend de minces et plats morceaux de silex avec leurs côtés taillés, sans formes bien définies, etc. . . . . »

J'arrête là, Messieurs, ces intéressantes citations qui, comme vous devez le constater, semblent s'appliquer directement et d'une façon saisissante aux silex mêmes qui font l'objet de ma communication, silex qui ne pouvaient vous être présentés sous un plus haut et plus compétent patronage.

La brochure anglaise, qui est la reproduction d'un travail lu par M. Prestwich à l'Institut anthropologique de Londres, est accompagnée de trois planches, donnant le dessin de ces silex grossiers, parmi lesquels figurent trois spécimens de croissant concave. Lorsqu'un homme de la valeur et de la prudence scientifiques de Joseph Prestwich décrit minutieusement, comme vous venez de l'entendre, des silex à tailles rudimentaires, chez lesquels il n'est question ni du plan de frappe, ni du bulbe, que reste-t-il de cette théorie absolue qui prétend n'admettre comme silex taillés que ceux qui sont en possession de ces signes classiques?

Je sais, il est vrai, que les théories établies sont quelquefois longues à disparaître devant les vérités destinées à les remplacer un jour, et que le savant, comme le prêtre, n'aime pas qu'on touche à son *credo*.

Aussi, dans le cas peu probable où seul je resterais à croire à mes découvertes, je ne me découragerais pas, je prendrais patience, en songeant qu'en Angleterre du moins, comme vous avez pu le constater tout à l'heure, un maître illustre et de clairvoyants observateurs ont, depuis longtemps, préparé un courant favorable à l'adoption de mes observations qui, à leur retour de l'étranger, seront alors, sans nul doute, reconnues exactes par notre École ; car un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra toujours en venir là.

Ne rejetons aucun fait *a priori*, par cela seul qu'il ne s'harmonise pas avec notre manière habituelle de voir et de penser. Un examen minutieux et impartial nous amène quelquefois à remarquer ce qui tout d'abord avait échappé à notre vue. Une observation mieux conduite, plus précise, peut, en certains cas, renverser de fond en comble des théories plusieurs fois séculaires. La notion actuelle du creusement des vallées en est un exemple remarquable ; en voici un autre exemple plus récent, que je veux citer.

Il était admis comme démontré, dans le monde savant, qu'à partir de 600 mètres, la solitude absolue ou le désert régnait dans les profondeurs des mers ; on en donnait les motifs scientifiques qu'on tenait pour indiscutables. L'oxygène manquait, la lumière était absente, et la pression formidable ; plantes et animaux ne pouvaient donc vivre et prospérer, affirmait-on.

Or, toutes ces affirmations étaient fausses : l'oxygène ne manque pas, la lumière n'est pas absente, la pression n'a pas de rôle important ; la vie est intense, les plantes et les animaux pullulent non seulement à 600 mètres, mais jusque dans les abîmes de 7 et 8000 mètres; un morceau de câble sous-marin immergé à 2500 mètres nous en a apporté la première constatation, et depuis lors, les sondages du *Talisman*, du *Travailleur* et du *Challander* ont amené au jour, de profondeurs de 7 et 8000 mètres, certaines espèces vivantes que nous ne connaissions jusqu'alors qu'à l'état de fossiles tertiaires ; ce qui tend à prouver que tertiaire et quaternaire ne sont en réalité que les phases diverses et successives d'une seule et même époque, dont le cours se poursuit encore à l'heure actuelle.

Ces faits nous démontrent qu'il ne suffit pas, pour démentir ou combattre une idée nouvelle, de lui opposer des raisons courantes qui, malgré leur apparence de vérité, peuvent n'être parfois que spécieuses.

Il est à remarquer qu'une vérité toute simple est souvent bien lente à se faire accepter, mais une fois admise, son évidence saute alors tellement aux yeux, que l'on a peine à croire qu'elle ait pu jamais être contestée.

Trop souvent, dit M. Alexandre Bertrand, *quand notre attention n'est pas éveillée, nous avons des yeux pour ne pas voir. C'est que nous sommes ainsi faits, que les plus habiles, les plus observateurs, quand ils sortent de leur sphère, sont aussi aveugles que les plus ignorants.*

Nous pouvons ajouter que les hommes, en général, sont peu enclins à l'observation ; ils peuvent vivre des milliers de siècles, au milieu de phénomènes qu'ils ont chaque jour sous les yeux, et ne pas les voir.

Ce n'est qu'au début du siècle que les chutes d'aérolithes ont été reconnues réelles ; jusque-là les savants officiels les considéraient comme du domaine de l'imagination.

Pascal lui-même n'a-t-il pas vécu en Auvergne, sans remarquer que le sol n'était qu'un composé de laves, de scories et de cendres de volcans éteints? Et lorsqu'au siècle dernier Guettard a voulu porter le fait à la connaissance du public, n'a-t-il pas été tout d'abord la risée de ceux qui, comme toujours, nient avant de s'être donné la peine d'observer ?

Jamais, que je sache, le laboureur qui mène sa charrue à travers les pierres taillées qui jonchent les pentes des collines du Grand-Morin n'a songé à se demander pourquoi et comment ces pierres se présentent là innombrables, quand 100 mètres plus loin elles sont presque totalement absentes des champs voisins.

Certes nous ne pouvons trouver le fait étrange, nous qui, sans les reconnaître, foulons chaque jour à nos pieds les pierres taillées qui, en nombre infini, sablent nos jardins et nos promenades ; nous qui, de temps immémorial, les utilisons inconsciemment pour nos travaux et ne les voyons pas.

Mais il y a plus ; certaines observations que l'homme tient pour très exactes, et que comme telles il se transmet de générations en générations, sont, dans bien des cas, radicalement fausses.

Faut-il citer les changements de temps, devant soi-disant coïncider avec les phases de la lune ; les hivers qui sont prédits devoir être rigoureux, en raison de l'émigration hâtive de tels ou tels oiseaux voyageurs ; et cette influence récemment attribuée au plus ou moins grand nombre des taches du soleil, sur le beau ou mauvais temps de l'année ?

Personne n'ignore cependant que de province à province, et à plus forte raison d'un pays à un autre, les conditions climatologiques peuvent différer du tout au tout pour une même journée, et quelquefois pour la durée entière d'une même saison. C'est ainsi que l'été de 1896, très laid en France, a été exceptionnellement beau en Russie.

Est-ce que hautes et basses pressions ne se manifestent pas tous les jours simultanément dans des régions souvent très voisines ?

En résumé, l'homme est si mauvais observateur de sa nature, que s'il ne s'était rencontré, chez certaines races privilégiées, quelques rares individualités d'organisation cérébrale tout exceptionnelle pour servir d'entraîneurs à la masse, il est probable que l'espèce humaine en serait encore aujourd'hui à l'état d'apathie et d'inconscience où en sont restées certaines peuplades sauvages que nous connaissons ; comme celles notamment que le capitaine Binger découvrait récemment en Afrique.

Supprimez Copernic, étouffez la voix de Galilée, et la terre, toujours supposée au centre de l'univers, continuerait à voir le soleil et les astres circuler autour d'elle. Boucher de Perthes, né deux ou trois siècles plus tôt, aurait été brûlé comme hérétique ou sorcier, et notre ancêtre préhistorique, toujours invisible, resterait peut-être à jamais inconnu pour nous.

Reconnaissons aussi que l'homme est à la fois égoïste et routinier d'instinct. L'univers est souvent limité pour lui aux lieux qu'il habite, à sa famille, à son champ, à sa cabane ou à son palais. Toute nouveauté qui tend à modifier ses habitudes de vivre et de penser, il la repousse, de prime abord, sans examen.

Combien s'écouleront d'années encore, avant que nos voisins immédiats, les Anglais, se décident à adopter notre système décimal, déjà vieux d'un siècle ?

Les idées transmises, que l'homme accepte le plus souvent sans les contrôler, sont d'autant plus enracinées dans son cerveau qu'elles sont plus antiques et plus obscures. L'invraisemblable l'attire, le captive et le retient, il aime à rêver d'un pouvoir occulte dont il voit l'intervention partout.

Je ne crois pas hors de propos, au milieu d'une société qui étudie l'homme sous tous ses aspects, de rappeler ici les trois ou quatre princi-

pales évolutions cérébrales qui se sont succédé chez l'homme, depuis son apparition sur la terre, évolutions qui se sont juxtaposées aux précédentes, sans jamais, toutefois, les effacer ni les remplacer complètement.

L'Humanité semble en effet avoir conservé en elle, avec un soin jaloux, l'empreinte de chacune des évolutions qu'elle a subies ; aussi voit-on de nos jours le fétichisme, le polythéisme et le monothéisme coexister et se partager les populations qui couvrent le globe.

Telles superstitions qui persistent encore dans certains cultes, sous formes d'images, de processions pour faire cesser ou tomber la pluie, de pèlerinages, etc., ne sont-elles pas autant de réminiscences des états antérieurs par lesquels est passé le cerveau humain?

L'Humanité ne progresse pas en bloc, mais par fractions. Pendant que certaines peuplades sont demeurées à peu près stationnaires au point de départ, d'autres peuples ont marché et se sont arrêtés en chemin, d'autres enfin continuent toujours leur marche en avant, sans savoir toutefois jusqu'où ils pourront aller.

*
* *

Dès son apparition sur la terre, et vraisemblablement aussi longtemps qu'a duré la période paléolithique, l'homme vit à la façon des autres êtres, qui n'ont connaissance et souci que des lieux où ils se meuvent, que des espaces où ils trouvent leur nourriture.

Plus tard, vers la fin de l'époque néolithique, et plus particulièrement à l'époque du bronze, l'homme se déplace, fait des échanges, il commence à se douter que la terre n'est pas limitée aux seuls emplacements sur lesquels il vit, il pense à cultiver le sol, et cela probablement pour la première fois.

L'âge de fer arrive enfin, et avec cette nouvelle civilisation plus puissamment outillée, les facultés intellectuelles de l'homme se développent avec plus de rapidité.

Jusque-là fétichiste, l'homme devient polythéiste. De ces êtres humains qui lui ont appris à produire le feu, à forger le fer, à cultiver la terre, à élever des troupeaux, etc., etc., il fait ses Dieux. Toutes les passions, tous les vices, toutes les vertus, ont leur représentant dans son Olympe.

Dans l'ignorance absolue où il est des causes qui président aux phénomènes naturels, il invente des explications à la hauteur de son entendement.

Un volcan en éruption, c'est Vulcain qui forge en compagnie de ses cyclopes. Le tonnerre qui gronde, c'est Jupiter en courroux qui lance ses foudres, etc., etc. La terre, sur l'étendue de laquelle il n'a que des notions erronées, flotte sur les eaux. Le ciel repose sur les épaules d'Atlas. Les

planètes, le soleil et les étoiles, enfermées dans des sphères de cristal, circulent autour de la terre, qui est le centre des mondes, etc., etc.

Et de toutes ces erreurs accumulées, l'homme fabrique des fables et des légendes qui, transmises de générations en générations, vont entrer pour une part dans les conceptions ultérieures que son cerveau enfantera sur la création de l'univers.

Occupant une place qu'il juge de plus en plus prépondérante sur la terre, l'homme se proclame le roi de l'univers.

Tout a été créé pour lui : le soleil a pour fonction de le réchauffer et d'éclairer ses journées, la lune et les étoiles ont pour mission d'illuminer ses nuits.

De bonne foi, il se croit le contemporain de cet univers, car jamais il ne lui viendrait à la pensée qu'il ait pu en être absent à un moment quelconque. Aussi donne-t-il à sa propre origine et à celle des mondes qui n'ont pas eu de commencement une date commune et unique de quelques milliers d'années.

Il déclare surnaturel tout ce qu'il ne peut comprendre, car ne voulant pas se résigner à reconnaître les bornes de son intelligence, il veut quand même tout expliquer.

Aveugle-né qui disserte du ciel, l'homme, qui ignore de la terre quelle en est l'étendue, qui n'en connaît que le coin qu'il habite, ose décrire l'origine des choses, tracer l'historique de la Création ; c'est le moment où commence à poindre dans son cerveau l'idée monothéiste qui, du reste, procédera d'un culte religieux antérieur, auquel la religion nouvelle empruntera une partie de ses dogmes et de ses cérémonies.

Mille causes et considérations de toute nature incitent l'homme à se créer un idéal :

Adversité, souffrance physique et morale. Terreur de la mort et du néant. Nécessité de refréner les instincts pervers, en vue de la conservation de l'espèce (l'instinct étant souvent en opposition avec la raison).

Désir impérieux, chez certaines imaginations, de trouver un dérivatif aux tristesses et aux maux inhérents à l'existence humaine ; que ces maux soient œuvres ou de la nature ou de l'homme.

Réconforter les affligés, les déshérités et les faibles par l'espérance.

Atténuer l'égoïsme des heureux, des privilégiés et des forts par la crainte.

Encourager le bien. Susciter le remords.

Discipliner la fougue malfaisante et sans frein de la jeunesse, etc., etc.

L'homme, en un mot, rêve d'un monde meilleur que celui qu'il habite.

Cet idéal, variable selon les temps, selon les lieux, mais toujours destiné à le consoler des misères de l'existence, à réparer pour lui les injus-

tices du sort, il en fait une doctrine qu'il place à la base des institutions sociales qu'il se donne. Il l'incarne dans la personne d'un Maître tout-puissant, créateur de l'univers, dispensateur des récompenses et des châtiments d'outre-tombe; Dieu vengeur, Dieu des armées, Dieu jaloux; car toujours, comme dans le passé, l'homme crée son idéal à sa propre image, et lui attribue ses préjugés, ses préférences et ses haines.

Cet Être suprême a le pouvoir, qu'il partage du reste avec ses élus, de faire des miracles, à l'encontre des lois naturelles immuables.

A sa volonté, il rend aux estropiés les membres qu'ils ont perdus; redonne la vie aux cadavres des morts; supprime à son gré les lois de la pesanteur et de l'attraction ; arrête le cours des astres, quand bon lui semble, etc., etc.

L'histoire nous dira si cette conception humaine, conçue dans un but d'intérêt général, n'a pas souvent été détournée au profit particulier de certaines coteries ambitieuses et de quelques personnalités despotiques.

Quoi qu'il en soit, toujours dans l'ignorance des lois qui régissent les phénomènes naturels, l'homme continue à donner à la plupart d'entre eux, des causes en dehors de la nature, et ce système de raisonnement il l'applique jusqu'à une époque très voisine de celle où nous vivons aujourd'hui.

C'est ainsi qu'il y a trois siècles à peine Ambroise Paré donnait, de l'apparition d'une comète dont il était témoin, une relation qui tient de la magie, de l'astrologie, et semble être l'élucubration d'un cerveau en délire.

Un siècle plus tard, Bayle écrivait un ouvrage destiné à combattre les terreurs qu'inspirait la comète de 1681.

Peu à peu cependant le cerveau humain s'éclaircit avec le temps écoulé. L'homme finit par se rendre compte que des lois naturelles gouvernent seules les phénomènes qui de toutes parts l'enserrent. S'il est impuissant à découvrir ces lois, il comprend que la cause en est à l'insuffisance de son cerveau, et non pas à ce que ces phénomènes échappent aux règles immuables de la nature.

Il vivait depuis des milliers de siècles sur sa petite planète sans en soupçonner l'étendue ; d'hier seulement il en connaît les mers et les continents.

La terre et le ciel, qu'il étudie enfin sans préjugés, lui apprennent alors qu'il n'a pas toujours été présent dans cet univers, où il est au contraire tard venu.

Il s'aperçoit qu'il n'est pas le contemporain de la terre qu'il habite; que les couches plus ou moins superposées de cette terre ne sont pas de même âge entre elles; que les diverses espèces animales ou végétales ne sont pas de même antiquité.

La terre n'est pas contemporaine des autres planètes, ses compagnes, les unes plus jeunes, les autres plus vieilles.

Les planètes, non contemporaines entre elles, ne le sont pas du soleil autour duquel elles gravitent.

Le soleil, qui, dans un point de l'espace, éclaire et réchauffe un cortège de satellites dont la terre fait partie, n'est pas le contemporain des étoiles, ces autres soleils innombrables qui naissent, brillent, s'éteignent tour à tour, pour reparaître peut-être un jour dans les ténèbres infinies de cette nuit éternelle et glacée que sillonnent des points lumineux sans nombre, et que nous appelons le ciel étoilé.

Genèse nouvelle qui vient s'ajouter, sans les remplacer ni les détruire, aux genèses plus anciennes de l'humanité.

C'est donc par milliers et millions de siècles, qu'il nous faut mesurer les intervalles de temps qui séparent les diverses formations des mondes; et peut-être même est-ce insuffisant?

Notre cerveau, habitué à une chronologie qui ne dépassait jamais une centaine de siècles, hésite et se trouble devant ces nombres qui lui paraissent fantastiques; et cependant la raison est là qui lui dit que, pour le temps, sans commencement ni fin, un jour, un siècle, mille millions de siècles sont tout un.

L'exagération des nombres n'a donc plus rien qui puisse nous surprendre, puisque nous savons que toutes les durées, si infinies soient-elles, sont contenues dans l'éternité des temps.

Déjà Buffon, avec sa merveilleuse intuition, dans sa *Théorie de la Terre et les Epoques*, faisait remonter la seule création des animaux et des plantes à des millions de siècles.

*
* *

Plus le cercle de ses investigations s'élargit, plus l'homme prend conscience des limites de ses sens et de son intelligence. Aussi renonce-t-il à vouloir définir, quand même, ce qu'il sent être en dehors de sa compréhension.

Il ne cherche plus à expliquer l'inexplicable, à matérialiser l'immatériel. De ses raisonnements, il bannit désormais toute idée mystique et métaphysique. Convaincu de son impuissance, il borne son ambition à s'efforcer de déchiffrer, de temps à autre, quelques lignes de ce livre mystérieux de la nature dans lequel tout est inscrit.

Car l'homme, privé d'instinct, ignorait tout à son arrivée sur la terre, aussi sa destinée est-elle, pour ainsi dire, de travailler sans relâche à reculer toujours de plus en plus les limites de cet inconnu au milieu duquel il est né.

Insensiblement il arrive à discipliner les forces naturelles; il les asservit à ses besoins, il en fait ses auxiliaires sans pouvoir le plus souvent

discerner et définir les sources d'où elles émanent, sources qui semblent se dérober sans cesse à son insatiable curiosité.

De là une ère nouvelle s'ouvre devant lui, et des perspectives inconnues jusqu'alors à ses yeux, se dessinent à l'horizon.

Mesurant le chemin parcouru depuis ses origines, il rêve, pour son espèce, d'une sélection de plus en plus parfaite. Il entrevoit dans un lointain bien éloigné, il est vrai, des choses qu'il n'aurait jamais pu soupçonner autrefois :

Les injustices du sort aveugle, en partie redressées par l'équité humaine.

L'égoïsme diminuant au point de se transformer en solidarité.

La droiture remplaçant la duplicité jusqu'alors en usage dans les relations de peuple à peuple.

Les nations libres et maîtresses de leurs destinées, à l'abri du bon plaisir et de la force brutale.

La haine innée, bestiale, sans causes, entre races et peuples, faisant place à une entente plus cordiale, basée sur les droits et les intérêts de chacun.

Un monde idéal, où seraient inconnus la paresse, la débauche, le vol, le meurtre, et par conséquent la guerre; chacun ayant le respect de soi-même et des autres.

A l'encontre de cette loi inexorable, en vertu de laquelle dans tous les règnes de la nature un sujet plus faible ou moins bien doué est abandonné sans protection, et doit disparaître fatalement pour céder la place au plus fort, au mieux organisé; l'homme, loin de délaisser ou de sacrifier, comme jadis, les infirmes, les déshérités et les vieillards, se fait un devoir de les assister.

C'est ainsi qu'il cherche à corriger la nature qui est sans pitié, et cette faculté exclusive à son espèce le différencie de tous les êtres, et fait à la personnalité de l'homme une place à part dans la création.

Plus de nations maudites, plus d'infidèles, plus de parias, mais une Humanité, malgré des arrêts et des reculs momentanés, perpétuellement en marche, le regard tourné vers un idéal placé toujours plus loin, toujours plus haut.

Parfois, cependant, dans son impatience à vouloir son rêve réalisé sans retard, l'homme, oubliant que le temps est, avant tout, le facteur indispensable de tout progrès, de toute sélection, se prend à douter, en présence des faits journaliers dont il est le témoin.

Son espèce se perpétuera-t-elle assez longtemps sur la terre, pour assister à un avenir qui, comparé aux temps présents et passés, semble ne devoir jamais être qu'une utopie irréalisable?

En quoi ses efforts ont-ils jusqu'ici amélioré son sort précaire?

La misère, le vice, la maladie, la superstition pèsent toujours sur sa destinée obscure.

La fraternité est un leurre, et pour quelques pouces de terrain contesté, les voisins d'une même race, les membres d'une même famille, s'en veulent à mort.

Une crise nouvelle, et inconnue jusqu'ici, se propage dans l'humanité ; quelle en sera la terminaison? L'anarchie est dans les cerveaux, dogmes politiques et religieux sont interprétés tout différemment par les citoyens d'une même patrie, par les membres d'une même famille. Ce qui est vrai et vénérable pour les uns, est faux et ridicule pour les autres ; aussi voit-on la moitié d'une même nation élevée à croire ce que l'autre moitié apprend à nier.

L'inégalité est partout, dans la nature comme dans l'humanité.

Taille, visage, conformation, vigueur, santé, intelligence, destin, tout diffère d'un être humain à l'autre.

Égoïsme et jouissance règnent en maîtres, et les peuples continuent leurs luttes ouvertes ou sourdes, pour une prééminence éphémère.

C'est ainsi que l'esprit de l'homme oscille sans cesse, allant de l'illusion à la désillusion, de l'espoir à la désespérance.

Pourquoi donc l'homme s'abandonnerait-il lâchement à la fatalité, pourquoi serait-il condamné à piétiner sur place, pourquoi renoncerait-il à la perspective d'un avenir moins sombre, quand il sait que rien n'est stable dans la nature, quand il voit tout changer et se modifier autour de lui ?...

Et cependant, avec le temps infini et après des transformations sans nombre, une parcelle de feu détachée d'une étoile est devenue le globe sur lequel, pour l'instant du moins, l'homme naît, vit, pense, souffre et disparaît...

Rappelons les conditions dans lesquelles l'homme se trouve sur la terre.

La nature qui a pris soin d'imposer à chaque espèce dans l'intérêt de sa conservation, des limites infranchissables, a laissé l'homme absolument libre, abandonné à ses instincts, qui sont déréglés.

Ses appétits ne sont pas périodiques et transitoires, mais permanents et continus ; de plus il possède la faculté de les développer et de les surexciter à sa fantaisie.

Le mode d'existence, qui est uniforme chez tous les individus d'une même espèce, est varié à l'infini chez l'homme.

Ses idées, ses actes, ses coutumes, son alimentation, ses vêtements, sa manière de vivre, varient avec le point du globe qu'il occupe.

Arbitre pour ainsi dire de sa destinée, il prolonge à sa volonté la durée du jour, abrège la longueur des nuits, diversifie et complique sa nourriture, invente des boissons fermentées, etc.

L'expérience, qu'il ne peut acquérir qu'à ses dépens, semble lui avoir déjà coûté une partie de certains attributs et de certaines fonctions ;

comme la chevelure, la dentition, l'ouïe, la vue, la digestion, la vigueur, l'agilité, etc. Peut-être même est-il à la veille de perdre sa santé, sa bonne humeur, son intelligence, ses qualités physiques et morales, dans l'usage qu'il fait de l'alcool, de la morphine et autres produits de son invention.

De là, nécessité absolue pour l'homme, d'aliéner volontairement une part de cette liberté déréglée et sans bornes, qui est un danger permanent pour la conservation de son espèce, et d'établir à son usage des règles tutélaires, puisque la nature ne lui en a pas donné.

A lui seul incombe le soin de réglementer ses appétits et ses instincts, s'il veut vivre soit en famille, soit en société, sa raison étant impuissante à diriger ses actes. Il n'a du reste pas le choix, car s'il lui prenait fantaisie quelque jour de briser ces barrières conventionnelles, de renoncer à toute contrainte, ce n'est pas à son état primitif qu'il retournerait, mais il descendrait bien vite au-dessous de la brute qui, elle, a du moins l'avantage d'être dotée par la nature d'instincts protecteurs.

II

Mais je reviens, Messieurs, à la question spéciale qui fait l'objet de ma communication.

Il est de toute évidence, que sans la découverte capitale de Boucher de Perthes, nous serions encore à cette heure dans l'impossibilité absolue de risquer la moindre hypothèse plausible, sur l'antiquité plus ou moins reculée de l'Humanité.

Nous venons d'observer que les haches chelléennes ou acheuléennes, loin de représenter les premières manifestations du travail humain, étaient au contraire le résultat laborieux d'une longue pratique antérieure, témoignant par la perfection de la forme, chez certaines d'entre elles, d'une civilisation déjà bien éloignée de son point d'origine. Or cette simple remarque suffit à elle seule pour nous amener à cette conclusion, qui en découle logiquement, que l'homme vivait bien avant l'époque dite du creusement des vallées.

Beaucoup d'autres observations, du reste, viennent à l'appui de cette constatation et la confirment.

Si ces haches étaient exclusives aux seules localités de Chelles et de Saint-Acheul, ce serait le cas de les dire tombées du ciel, puisque leur présence inexplicable serait un véritable anachronisme dans un milieu que nous avons jusqu'alors considéré comme le plus primitif, quant à l'industrie

de la pierre taillée. Mais il en est tout autrement, ces haches se rencontrent répandues partout ailleurs à la base des diluviums, soit en France, en Angleterre, en Italie, en Europe, en Afrique, en Amérique, en Asie, dans l'Inde et autres lieux.

Quand on songe que chaque pays, chaque province, chaque peuplade même, réfractaire à l'importation étrangère, possède ses us et coutumes, son dialecte, son costume, son industrie, qui lui sont propres; l'imagination demeure confondue devant l'infini du temps qui a été nécessaire à la propagation universelle de cette forme particulière de pierre taillée, la hache de Chelles. Pour tenter d'expliquer qu'un fait aussi anormal ait pu se réaliser et s'imposer de proche en proche sur toute la terre, force nous est d'avoir recours à cette hypothèse; qu'à cette pierre taillée, de forme et de fabrication spéciales, était attachée une idée de culte et de superstition.

A quel moment, alors, faire remonter les premiers essais de l'industrie de la pierre taillée?

Si nous ne sommes pas encore en mesure de préciser, nous pouvons du moins affirmer que ce moment était évidemment de beaucoup antérieur à celui où les hommes façonnaient artistement ces objets de pierre, que nous dénommons haches de Chelles ou de Saint-Acheul.

*
* *

Nous vivons actuellement au cours de cette longue époque tertiaire, que les géologues, pour la commodité de leurs études, ont divisée en diverses périodes, dites éocène, miocène, oligocène, pliocène, pléistocène, diluvienne ou quaternaire, contemporaine ou actuelle.

Pendant cette époque d'une durée jusqu'ici prodigieuse et dont nous ne saurions prévoir le terme, de nombreux phénomènes géologiques se sont succédé dans le passé, comme vraisemblablement beaucoup d'autres s'y succéderont dans l'avenir.

Telles ont été, tout au moins pour l'Europe occidentale, après une longue suite de siècles de tranquillité avec chaleur tempérée et constante, des alternances plus ou moins répétées et localisées; d'immersion et d'émersion du sol; de chaleur et de refroidissement; d'exhaussement et d'abaissement des montagnes; d'extension et de retrait des glaciers; de sécheresse et de pluies; d'activité et de repos des volcans; de creusement des vallées, etc., etc., phénomènes naturels dont plusieurs continuent à s'accomplir journellement sous nos yeux.

« La faune et la flore tertiaire, nous disent les géologues, ont dépouillé les formes archaïques. Elles ressemblent tellement à la faune et à la flore actuelles, que l'on a pu dire avec raison que nous vivions à l'époque tertiaire. Les alternances nombreuses d'assises d'eau douce et d'eau marine dé-

montrent les mouvements d'oscillations du sol. L'importance des mammifères devient prépondérante.

« La faune du miocène voit apparaître de nombreux types d'animaux, parmi lesquels la girafe, le chameau, l'hippopotame, le rhinocéros, le mastodonte, l'éléphant, le bœuf, le cheval, le cerf, l'antilope, le lion, l'ours, la hyène, la brebis, le sanglier, le cochon, le lièvre, le castor, la belette, le rat, le porc-épic, la musaraigne, la taupe, le hérisson, presque tous animaux dont nous retrouvons en partie les ossements aux temps quaternaires, dans les débris des repas des Troglodytes.

« D'immenses troupeaux d'herbivores parcourent les savanes; les rhinocéros et les sangliers paissent dans les mêmes régions; les oiseaux de toute espèce sillonnaient les airs; les lacs et les marécages nourrissaient des poissons analogues à ceux de nos rivières; sur le rivage des mers se traînaient des phoques et des lamentins; les océans étaient peuplés de dauphins et de baleines.

« La flore, riche en arbres à fruits, se composait de plantes semblables à celles des pays chauds et tempérés : fougères, bambous, palmiers, cocotiers, grenadiers, bananiers, figuiers, orangers, noyers, lauriers, érables, etc., etc., milieu bien approprié à l'épanouissement de l'espèce humaine, et certainement plus favorable que celui où nous vivons aujourd'hui.

« Pourquoi l'homme aurait-il été le seul convive absent de ce banquet, où tous les êtres se trouvaient conviés?

« Des dragages récents ont amené au jour des espèces tertiaires qui prospèrent encore aujourd'hui dans les profondeurs des mers, et la flore actuelle de Madère a beaucoup d'analogie avec la flore tertiaire éteinte de l'Europe. » (Documents empruntés pour la plupart au livre de Contejean, *Eléments de Géologie et de Paléontologie.*)

A quel instant de cette longue période faut-il donc placer l'apparition de l'homme? Problème qui attend encore sa solution; car le fait d'avoir trouvé dans certaines cavernes quaternaires de Belgique et de France quelques rares ossements humains (les plus anciens jusqu'ici connus), mélangés à des silex taillés, ne peut sérieusement pas constituer la preuve que le berceau de l'humanité était, lui aussi, placé dans ces cavernes quaternaires.

Loin de supposer l'aurore de l'Humanité, au moment de soi-disant grandes inondations, et du plein épanouissement de carnassiers tels que le lion, la hyène et l'ours des cavernes, il est plus naturel de penser que c'était là, tout au contraire, une heure si non de déclin, tout au moins d'arrêt dans le développement de l'espèce humaine.

Nous savons aussi qu'à cette époque déjà, vivaient plusieurs races humaines distinctes.

Au lieu de placer l'apparition première de l'homme dans un milieu qui, d'après les doctrines en cours, devait présenter des conditions d'existence et de climat bien plus affreuses encore que celles où vivent de nos jours les habitants de la Terre-de-Feu qui, eux, ont du moins cet avantage fort appréciable, d'être exempts de la société de l'*ursus spelœus;* n'est-il pas plus sensé et plus logique de faire remonter cette apparition première aux temps tertiaires, pendant lesquels la nature était d'une fécondité si exubérante, qu'elle pouvait subvenir à l'alimentation de nombreux et gigantesques mammifères.

A cette époque d'abondance, succède plus tard une période moins favorable à la vie de tous les êtres, les conditions climatologiques restreignent la végétation; les espèces animales s'éclaircissent, émigrent, ou s'éteignent.

L'homme, le seul être capable de résister aux diverses transformations de la nature, sans que sa constitution en soit sensiblement modifiée, se maintient quand même, tout en voyant décroître autour de lui le nombre de ses semblables.

Puis, peu à peu se prépare une nouvelle transformation dans la nature, qui recouvre sa fécondité d'antan, et l'espèce humaine retrouve bientôt la densité de population qu'elle avait perdue.

Ces alternances dans les conditions vitales paraissent s'être renoulées à diverses reprises, avant que n'apparaisse enfin la période actuelle qui, de même que les diverses phases qui l'ont précédée, sera passagère et transitoire, quel que soit le temps qui lui reste encore à parcourir.

*
* *

Il est à remarquer que la plupart des anthropologistes qui se sont occupés plus particulièrement de l'homme préhistorique ont incliné à faire remonter son origine à l'époque tertiaire.

Dans son livre : *L'Homme pendant l'âge de pierre*, M. Dupont, le savant paléontologiste belge, écrit :

« Nous ne pouvons, avec vraisemblance, considérer les populations quaternaires des cavernes comme les plus anciennes de notre pays, et borner à l'exploration de ces abris, la suite de nos recherches.

« Nos dépôts tertiaires sont à scruter dans ce but, et qui sait ce qu'il sera donné à découvrir à ceux qui opéreront dans cette voie encore vierge d'investigations. »

« Constatons, écrit de Quatrefages dans son livre : *L'Espèce humaine*, que, dès les temps quaternaires, l'homme ne présente pas l'uniformité des caractères, qui supposerait une origine récente.

« L'espèce est déjà composée de plusieurs races distinctes; ces races

apparaissent successivement ou simultanément; elles vivent à côté les unes des autres. »

MM. Lartet et Christy écrivent : « Nous ne saurions voir dans les spéculations possibles sur les conditions de la vie pendant la période tertiaire, rien qui implique l'impossibilité physiologique de la coexistence de l'homme avec les mammifères, dont les analogues, et quelquefois les congénères, se sont continués jusqu'aux temps actuels. »

Les silex tertiaires que l'abbé Bourgeois a découverts dans le miocène, sont aujourd'hui presque universellement reconnus; il n'est cependant pas inutile de rappeler en quels termes leur inventeur s'exprime à leur égard :

« Dans cette question controversée des silex tertiaires, comme dans toutes les œuvres qui sont basées sur les faits, on doit conclure que les connaissances expérimentales sont absolument nécessaires.

« Certains bergers qui me recueillent depuis longtemps des silex, en gardant leurs troupeaux, sont, à mon avis, bien plus compétents dans la connaissance de ces objets, que n'importe quel membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

« Pourquoi les archéologues nient-ils à priori, sans se donner la peine d'étudier les faits?

« Boucher de Perthes leur disait avec raison : « Vous vous placez « comme des bornes devant la science, et vous lui dites : — Tu n'iras pas « plus loin; mais le flot marche et vous engloutira. »

« Élie de Beaumont, le maître en géologie, s'indigna quand on signala les ossements de l'homme et les traces de son industrie dans les dépôts quaternaires, et il ferma les yeux pour ne pas voir.

« J'avoue qu'il m'est difficile de voir une interruption dans les traditions de l'industrie préhistorique.

« Les types généraux sont les mêmes à toutes les époques.

« Je reste sur le terrain de fait.

« Je me borne à dire que j'ai trouvé des silex évidemment travaillés par l'homme dans un terrain que les géologues nomment terrains tertiaires, et je n'affirme rien de plus. »

Rappelons qu'en Sicile, dans la grotte de San-Theodoro, on à découvert il y a quelques années, avec l'*Elephas meridionalis*, caractéristique du pliocène supérieur, les débris de l'industrie humaine, débris grossiers qui n'étaient pas sans analogie, paraît-il, avec les silex de Saint-Prest. Mais ces silex des sables pliocènes de Saint-Prest, ne serait-il pas utile de les examiner à nouveau?

Dans l'Inde, l'homme miocène semble définitivement reconnu.

M. Ruppert Jones, membre de l'Institut anthropologique de Londres, écrit dans le journal *Natural Science* (Londres, 1894) que le Dr Noetling,

en collectionnant des restes d'animaux vertébrés dans le Burna, rencontra, empâtés dans un conglomérat ferrugineux, plusieurs silex intentionnellement taillés.

« Il n'y a pas de doute à garder, écrit-il, ces silex travaillés artificiellement ayant été réellement extraits, par un géologue expérimenté de l'*Indian Geological Survey*, du conglomérat ferrugineux appartenant à des terrains tertiaires du Yenangyoung de Burna, terrains qui peuvent être considérés comme couches soit du miocène supérieur, ou tout au moins des premiers âges du pliocène. »

M. le Dr Hamy fait remonter, sans hésitation, la présence de l'homme à l'époque des sables pliocènes de Saint-Prest.

*
* *

Je sais, Messieurs, qu'aux yeux de certains anthropologistes, les silex manifestement taillés, qu'on peut trouver dans le tertiaire, ne prouvent nullement que l'origine de l'homme doive remonter à cette époque lointaine.

Ils considèrent ces pierres comme travaillées par un précurseur de l'homme; ce qui ne résout pas la question de savoir à quel moment placer le berceau de l'humanité.

Ces anthropologistes ne craignent pas d'admettre pour l'apparition de l'homme sur la terre un milieu qui, d'après la description qu'ils en font eux-mêmes, auraient été le moins propice à l'éclosion, au développement de l'espèce humaine, le moins favorable à sa conservation. Il ne leur viendrait pourtant jamais à l'idée, de faire croître le premier roseau dans un terrain aride, de placer le premier nid de l'hirondelle dans une région glacée.

Ils trouvent tout naturel de faire vivre un précurseur, moins bien doué que l'homme sous tous les rapports, au sein de l'abondance, durant les siècles innombrables de la plantureuse et luxuriante époque tertiaire.

Ils reconnaissent à certaines espèces végétales et animales des âges tertiaires la faculté de s'être perpétuées jusqu'à nos jours, et ils dénient à l'homme la possibilité d'avoir fait de même.

Ils savent cependant que la moindre plante, que l'insecte le plus infime, ne peuvent naître, vivre et prospérer en dehors d'une aire relativement restreinte, limitée à quelques degrés de latitude, tandis que l'homme est au contraire le seul être capable, grâce à son intelligence et à son industrie, de résister aux vicissitudes de toute nature, de persister et de se propager sous les climats les plus divers, d'un pôle à l'autre.

Nous sommes bien obligés d'en convenir, le ou les précurseurs de l'homme (Darwin en attribue plusieurs aux chiens et aux chevaux) n'est, ou

ne sont encore qu'à l'état d'ingénieuse et séduisante hypothèse, et non de théorie scientifique, la science n'admettant que des faits démontrés. Or, tout le monde sait que si la sélection peut apporter chez une espèce végétale ou animale certaines modifications donnant naissance à des variétés et à des races, elle n'a jamais jusqu'ici, à notre connaissance, déterminé le passage d'une espèce à une autre : la fécondation et l'accouplement d'espèces les plus voisines entre elles n'ayant jamais produit, et encore exceptionnellement, que des hybrides ou des mulets inféconds.

La sélection modifie la longueur, la largeur, l'épaisseur, la couleur, le caractère, la qualité; mais l'espèce reste toujours la même. Jusqu'ici, il est un fait constant, c'est que les conditions vitales particulières à chaque espèce végétale ou animale peuvent osciller dans de certaines limites, entraînant, *ipso facto*, diverses modifications dans l'organisme des êtres; mais ces limites franchies, l'espèce meurt sans rémission.

Avons-nous la connaissance d'un seul précurseur authentique dans le règne végétal ou animal? Et combien serait grand notre embarras de décider, s'ils étaient fossiles, quel est, du martinet ou de l'hirondelle, le précurseur de l'autre. Nous voyons que ces oiseaux appartiennent à deux espèces, indépendantes quoique très voisines, qu'ils ne s'accouplent jamais, et ne sont par conséquent pas même les variétés d'une seule et unique espèce.

L'historique de la vie chez les madrépores, peu favorable à la théorie darwinienne du transformisme, semble éloigner toute idée de sélection.

Dans le cours si intéressant et si documenté qu'il vient de faire cette année au muséum, sur la géologie de la mer, M. Stanislas Meunier nous apprenait, ou nous rappelait, qu'antérieurement à la formation des continents l'eau recouvrait alors notre globe tout entier. Les premières manifestations biologiques sur notre planète se sont donc tout d'abord produites dans les profondeurs des eaux, puisque, dès cette époque lointaine, les madrépores formaient de puissantes assises dans les mers siluriennes qui s'étendaient jusqu'aux pôles, où nous retrouvons aujourd'hui ces roches coralliennes.

Par ce fait qu'aujourd'hui les polypiers sont cantonnés entre les tropiques, un milieu de 20° environ étant indispensable à leur existence, on peut conclure qu'autrefois les mers siluriennes avaient cette même température jusqu'aux pôles, et que depuis cette époque extraordinairement lointaine, antérieure à la formation des continents, les conditions générales des océans sont restées sensiblement les mêmes.

Apparus d'abord en quantité énorme, dès les mers siluriennes, les polypiers continuent à prospérer dans les mers dévonienne et carbonifère, puis disparaissent complètement, pour ainsi dire, dans les mers permienne et

triasique, pour reparaître en colonies innombrables dans les mers jurassique, crétacée et tertiaire.

Les conditions climatologiques du globe les ont aujourd'hui, comme nous le voyons, relégués dans les mers tropicales ; et si leurs formes ont varié, leur composition est toujours restée la même. Comme nous venons de le voir, polypiers ils étaient, dès l'aurore de la vie sur la planète, bien avant la formation et l'apparition des continents, et maintenant encore, polypiers ils sont.

L'étendue des mers va diminuant à mesure qu'augmente le volume de la croûte terrestre, l'eau est absorbée par les roches, devenues de plus en plus puissantes. Les sondages récents nous ont montré que les polypiers vivent jusqu'à une profondeur de 2000 mètres et plus, contrairement à ce que pensait Darwin qui, d'après ses observations, croyait pouvoir affirmer que leur existence cessait à partir de 50 mètres ; aussi la théorie qu'il avait établie sur cette donnée, est-elle abandonnée, aujourd'hui que la géologie de la mer est de mieux en mieux étudiée et connue.

Je ne sais si la foi nécessaire me fait défaut, mais je ne puis arriver à comprendre la valeur des preuves que donne comme péremptoires du transformisme, dont il est un des fervents apôtres, notre vénéré maître Gabriel de Mortillet dans son livre récemment publié : *Formation de la nation française*. Je dirai plus, ces preuves semblent aller à l'encontre du but qu'elles se proposent. « La sécurité, écrit-il, et par conséquent la conservation est acquise à l'animal qui est blanc l'hiver, et plus ou moins brun l'été. C'est ce qui s'est produit pour l'albine ou perdrix blanche des montagnes. Même chose s'observe chez le lièvre des Alpes ou lièvre variable, ainsi nommé parce qu'il est blanc l'hiver et grisâtre l'été. »

N'y a-t-il pas dans ces remarques favorables à une thèse préconçue, plus d'ingéniosité que de clairvoyance? N'a-t-on pas transformé inconsciemment ou non, une coïncidence fortuite en une loi de cause à effet, quand tout porte à croire qu'on se trouve là, simplement en présence de variétés de nuances, comme il en existe chez toutes les espèces, soit perdrix grises, perdrix rouges, cygnes blancs, cygnes noirs, ours blancs, ours bruns, etc. Ces alternances de couleurs ne se font-elles pas remarquer également chez d'autres animaux, comme chez diverses plantes et certaines fleurs ?

Voici une seconde preuve, que M. Gabriel de Mortillet présente comme décisive et devant entraîner l'acceptation de la théorie transformiste.

« Le manque de lumière dans les cavernes et les lieux souterrains tend « à modifier profondément les êtres qui s'y introduisent et y demeurent; « leur couleur pâlit et blanchit. J'ai habité rue de Vaugirard auprès d'un « soupirail des catacombes de Paris ; il y avait là une race de souris à poil « demi-décoloré.

« Les galeries du Creusot, commencées en 1780, ont déjà fourni des « modifications. Les plus curieuses de ces transformations sont celles qui « s'observent sur les souris. Le milieu obscur aurait dû décolorer le poil. « Pas du tout, le poil est devenu tout noir. C'est que l'influence du milieu « a été combattue et dominée par la lutte pour l'existence. Des souris « blanches dans des galeries obscures, toutes teintées de noir, seraient trop « visibles, et rapidement détruites par les mineurs. Il n'y a que les indi- « vidus noirs et bruns qui, n'ayant pas été aperçus, se sont maintenus. Dès « lors, malgré l'influence du milieu, la sélection s'est produite dans les « teintes noires. La vue n'a pas encore disparu chez ces souris ; mais les « yeux, organes de la vue ont diminué ; par contre l'ouïe étant appelée à « remplacer la vue, les oreilles se sont developpées. Telle est l'action d'une « centaine d'années. »

La grandeur des yeux et des oreilles est-elle vraiment en relation directe avec l'acuité des sens de la vue et de l'ouïe ? On peut en douter ; mais ce qui est tout à fait inadmissible, c'est que le transformisme puisse en aucun cas, supprimer cette influence de milieu, qui est sa principale raison d'être, faisant noir ce qui devrait être blanc, torturant les lois de la nature, et cela afin d'assurer la conservation de quelques souris, lorsqu'il se montre si indifférent envers ces êtres humains qui habitent depuis tant de centaines d'années les régions glacées du pôle, et sur le corps desquels il n'a encore fait pousser ni toison ni fourrure : modification bien plus simple à produire puisqu'elle ne nécessiterait le bouleversement d'aucune loi naturelle. Heureusement pour eux, ces pauvres humains, Lapons, Esquimaux et autres, ignorant le transformisme, n'ont rien attendu de lui, et se sont adressés directement aux ours blancs et aux phoques rarement blancs, pour se garantir du froid et de la neige.

*
* *

Deux systèmes, à cette heure, se partagent notre manière de voir sur la création.

D'après l'un, la création s'est effectuée instantanément et de toutes pièces.

D'après l'autre, elle est le résultat d'une sélection lente et indéfinie.

La vérité est-elle donc fatalement contenue dans l'une ou l'autre de ces deux formules ?

La nature n'a-t-elle pu procéder d'une tout autre façon qui demeure en dehors de notre compréhension, comme bien d'autres phénomènes dont les causes restent cachées pour nous, quoique chaque jour nous soyons les témoins de leurs manifestations éclatantes ?

Est-il besoin de citer la chaleur, l'électricité, les rayons X, et cette

force, jusqu'ici inconnue, que nous appelons fluide magnétique, et qui, abstraction faite des jongleries auxquelles elle donne lieu, produit des effets extraordinaires, reconnus aujourd'hui authentiques par les mêmes savants qui, hier encore, les contestaient?

Si, ni l'un ni l'autre de ces deux systèmes sur la création ne peuvent donner satisfaction à notre raison, ne serait-il pas alors naturel d'admettre l'hypothèse émise, je crois par Quinet, dans son admirable ouvrage : *La Création*, à savoir que la Nature, sous l'influence de conditions que nous ignorerons probablement toujours, a pu être douée, à de certains moments, de propriétés créatrices.

Buffon avait déjà parlé d'une force créatrice, dont la puissance s'était manifestée avec plus ou moins d'intensité à telle ou telle époque géologique.

Aujourd'hui M. Stanislas Meunier, après de savantes déductions, émet cette idée, que la faculté possédée par diverses substances minérales d'avoir pu, à la faveur de conditions particulières de milieu, se cristalliser à un instant donné, c'est-à-dire passer subitement de l'état liquide ou gazeux à l'état solide, semble, toute proportion gardée, procéder d'un phénomène de même ordre que le phénomène biologique de la création.

Cristallogénie et biogénie seraient deux lois, non spéciales à notre planète, mais générales et s'étendant à l'univers, de toute éternité.

Nous est-il permis de penser comme les sauvages et les enfants qui, par ignorance, font intervenir le surnaturel partout où ils ne peuvent trouver une explication à la portée de leur entendement?

D'un autre côté, est-ce déchoir que de reconnaître les bornes de notre cerveau, comme nous savons qu'est évidente l'infériorité de nos sens, par rapport à ceux de certains êtres qui nous entourent; l'ouïe moins fine, la vue moins perçante, l'odorat moins subtil, le toucher moins sensible, le goût moins délicat?

Dans ce problème si obscur de la création, on s'est demandé souvent si l'organe avait précédé la fonction; ou si, au contraire, la fonction avait créé l'organe. L'expérience nous apprend qu'un enfant choisi chez une race sauvage quelconque, même la plus inférieure, est susceptible de s'assimiler les connaissances du monde civilisé.

Darwin, dans son *Voyage d'un naturaliste* nous rapporte à cet égard un fait bien curieux et bien décisif.

Le *Beagle*, vaisseau sur lequel il était embarqué, arrive à la Terre-de-Feu, et par un heureux hasard, trois Fuégiens se trouvaient à bord.

Ces naturels avaient été amenés en Angleterre, deux ans auparavant, vers 1830, au retour d'une première expédition. L'un d'eux, d'âge moyen, avait une intelligence assez développée, les deux autres étaient : un petit garçon et une petite fille.

« Quand je me rappelle, écrit Darwin, toutes les bonnes qualités de Jemmy, le petit garçon, j'éprouve encore aujourd'hui, je dois l'avouer, le plus profond étonnement, à la pensée qu'il appartenait à la même race que les sauvages ignobles, infects que nous avons vus à la Terre-de-Feu.

« La jeune fille était gentille, modeste et réservée, aux traits assez agréables, elles apprenait tout fort vite et surtout les langues.

« Nous eûmes la preuve de cette étonnante facilité, par la quantité d'espagnol et de portugais qu'elle apprit en fort peu de temps à Rio de Janeiro et à Montevideo; et par ce qu'elle était arrivée à savoir d'anglais. »

Or, Darwin écrivait en même temps : « Le langage de ce peuple fuégien mérite à peine le nom de langage articulé. Le capitaine Cook l'a comparé au bruit que ferait un homme en se nettoyant la gorge ; mais certainement aucun Européen n'a jamais fait entendre bruits aussi durs, notes aussi gutturales, en se nettoyant la gorge. »

Il serait vraiment difficile au transformiste le plus déterminé, de découvrir, dans le passé ancestral de cette petite Fuégienne, la raison d'une prédisposition aussi anormale, aussi peu en rapport avec le milieu dégradé où elle avait été élevée.

*
* *

Ainsi que nous venons de le voir, toutes les probabilités sont pour que l'homme ait fait sa première apparition sur la terre bien avant les temps dits quaternaires.

Ses ossements ne sont pas arrivés jusqu'à nous, par cette raison bien simple, qu'ils n'ont pu échapper aux causes destructives, chimiques et mécaniques, auxquelles ils sont demeurés exposés, depuis une antiquité qui défie toute chronologie.

Ils ont été anéantis par vétusté, comme l'eussent été également ces ossements humains, relativement récents, que nous n'aurions pas retrouvés dans les cavernes, s'ils n'avaient été mis à l'abri et conservés, grâce à un concours de circonstances exceptionnelles.

En effet, lorsque l'homme ne prend pas soin de soustraire sa dépouille aux causes naturelles de destruction, rien de lui ne persiste longtemps.

Où sont les restes des populations néolithiques qui ont élevé les menhirs et les dolmens ?

Que sont devenus les ossements des habitants de Ninive et de Babylone ?

Et si le crâne d'Engis, la mâchoire de la Naulette, les ossements humains du trou du Frontal et des cavernes du midi de la France n'avaient été conservés, empâtés dans le limon durci et les stalagmites, que nous

resterait-il de ces hommes antiques, qui sont de date bien récente, en comparaison de leurs ancêtres lointains du tertiaire?

Puisque son squelette est entièrement dissous, l'homme tertiaire ne peut donc se révéler à nous que par ses œuvres, si tant est qu'elles aient été de nature à survivre au temps écoulé.

Mais pour avoir quelques chances de reconnaître ces œuvres, faut-il au moins que nous ayons connaissance, s'il est possible, de tout ce qui constituait l'outillage préhistorique.

Or, nous sommes tellement loin de connaître l'ensemble de cet outillage, que tout ce que je vous en montre aujourd'hui était jusqu'alors ignoré; de telle sorte que si des pièces analogues à celles que je vous présente avaient été rencontrées dans un terrain tertiaire, elles n'auraient en aucune façon éveillé notre attention, et seraient restées sans signification à nos yeux.

Cherchons donc à reconstituer cet outillage, et quand il sera en notre possession, peut-être serons-nous en mesure de discerner les traces du travail de l'homme là où nous aurions été auparavant incapables de les distinguer.

Alors nous pourrons, par le témoignage indiscutable de ses œuvres, reconnaître la présence certaine de l'homme aux temps tertiaires, époque durant laquelle, dès maintenant, aucune raison sérieuse ne paraît s'opposer à ce qu'il ait vécu.

Si cette constatation est faite un jour, il nous sera loisible d'admettre qu'à ces époques lointaines l'homme coexistait en compagnie d'espèces plus ou moins voisines de la sienne; comme le fait se présente toujours et partout dans la nature, qu'il s'agisse de végétaux, de coquilles, d'insectes, de poissons, d'oiseaux, de reptiles ou de mammifères.

Si nous arrivions à connaître le moment de l'apparition de l'homme sur la terre, il nous resterait encore à déterminer le lieu de son premier berceau, en supposant qu'il n'en ait eu qu'un seul.

*
* *

Il va sans dire, Messieurs, que je ne considère mes recherches que comme l'amorce d'investigations ultérieures indispensables, puisque je n'ai pas exploré les alluvions antérieures à celles des rivières, ni les terrains plus anciens, tels que ceux du pliocène et du miocène, où il est peut-être possible de rencontrer des pierres taillées de formes plus ou moins semblables à celles qui font partie de l'outillage que j'ai découvert dans les diluviums.

La méthode que j'ai suivie pourra, je crois, lorsqu'elle sera appliquée

plus largement, et avec plus de précision, donner des résultats d'un haut intérêt, comme renseignements, sur la civilisation préhistorique.

C'est là un champ d'études largement ouvert à la bonne volonté de jeunes gens fortunés qui, toujours présents sur le terrain, trouveraient à dépenser d'une façon intelligente, intéressante et utile, leur énergie, leurs loisirs et leur argent.

Boucher de Perthes, qui le premier a donné l'exemple, a été glorieusement récompensé par ses belles découvertes, d'une importance si capitale pour l'histoire de l'humanité.

Le temps n'est plus, où des membres de sociétés savantes discutaient et niaient l'authencité des tailles intentionnelles de pièces qu'ils n'avaient même jamais eues sous les yeux; temps où Boucher de Perthes pouvait écrire en 1840 :

Brongniart ne douta plus, mais les hommes pratiques dédaignèrent de voir, disons-le, il en avaient peur; ils craignaient de se rendre complices de ce qu'ils appelaient une hérésie, presque une mystification; ils ne soupçonnaient pas ma bonne foi, mais ils doutaient de mon bon sens. On m'opposa un obstacle plus grand que l'objection, que la critique, que la satire, que la persécution même..., le dédain. On ne discuta plus le fait, on ne prit pas la peine de le nier, on l'oublia.

Cette citation amènerait à penser que parfois l'obstacle principal, le plus rebelle au progrès d'une science, est précisément le spécialiste de cette science.

Quant à moi, je suis certain, Messieurs, que vous ne rejetterez pas, sans examen sérieux, ces tailles jusqu'alors inaperçues. Si je n'ai pas craint de vous les présenter, c'est que je me suis souvenu que dans les sciences d'observation, le plus modeste chercheur pouvait quelquefois concourir avec succès.

C'est ainsi que de simples guides des Alpes connaissaient les blocs erratiques et leur mode de transport bien avant que les géologues aient consenti à reconnaître l'exactitude de leurs observations.

Je dois cependant à la vérité d'avouer que, jusqu'ici, je n'ai pu convaincre de la taille intentionnelle de ces silex, aucune des rares personnes auxquelles je les ai montrés; ni un maître en la matière, ni un géologue, ni un collectionneur.

(J'en excepte mon *alter ego*, convaincu de la première heure, mon ami Albert Leroy.)

Je n'ai su chez aucun d'eux éveiller le moindre sentiment de curiosité, tous m'ont fait entendre la même appréciation, formulée soit en français soit en latin : Jeu de la nature, *Ludus naturæ*.

C'était probablement déjà la grande objection faite aux silex de Boucher de Perthes, car le maître écrivait :

Les jeux de la nature ne vous montreront jamais deux fois la même

forme, et dans ces milliards de silex qu'offrent nos bancs diluviens, si l'homme n'y a pas touché, vous n'en trouverez pas deux dont l'identité soit parfaite. Si vous les y trouvez, c'est qu'il les a faits tels, et vous en rencontrerez bientôt un troisième, un quatrième, plus encore. Examinez chacune de ces pierres qui, isolée, vous a paru un simple accident ; si vous y voyez que ces entailles, que vous avez prises pour des brisures, sont autant d'éclats enlevés de la même manière, et aux mêmes places, cette répétition ne peut être que la suite d'une combinaison, la main humaine a passé là.

J'ai eu toutefois, je suis heureux de le reconnaître, les encouragements précieux d'un savant qui, par la nature de ses travaux très personnels, notamment sur les volcans et sur la géologie comparée extra-planétaire, a toujours eu pour principe de ne jamais rien accepter ni rejeter à priori.

Après avoir examiné mes silex avec grande attention et à plusieurs reprises, il les trouvait troublants, tel était le terme dont il les caractérisait, sans vouloir conclure toutefois. Dans une lettre qu'il me faisait l'honneur de m'écrire, il m'engageait à persévérer dans mes recherches, ajoutant avec bienveillance que certainement j'arriverai un jour à dégager la philosophie de mes silex.

C'est ce savant géologue qui, dans ses cours au Muséum, dans ses excursions si intéressantes à travers la France et à l'étranger, nous initiait à l'étude des roches, à leur origine probable, nous recommandant surtout de ne rien accepter que sous bénéfice d'inventaire.

C'est ainsi que M. Stanislas Meunier aura été pour mes silex, ce que Brongniart a été pour ceux de Boucher de Perthes, le premier voyant.

*
* *

Depuis longtemps, Messieurs, j'avais l'intention de vous faire cette communication ; mais chaque jour m'apportait de nouveaux matériaux, de nouveaux documents, qui venaient fortifier et confirmer le bien fondé de mes appréciations.

C'est ainsi que je viens d'apprendre, à ma grande satisfaction, que les remarques qui m'avaient été suscitées par l'examen attentif des haches de Chelles, remarques que je croyais nouvelles, avaient déjà été présentées en termes précis par M. Florentino Ameghino, qui s'exprimait ainsi dans la séance du 11 février 1881 :

« Une circonstance qui mérite d'être mentionnée, c'est que les instruments les plus beaux ont été trouvés tout à fait à la base de la couche la plus profonde. Il faut en conclure que cette industrie remonte bien plus haut vers le passé que le quaternaire inférieur de Chelles, et la présence à la base du quartenaire d'instruments taillés avec tant de régularité, comme

ceux que je viens de vous montrer, constitue pour moi le plus sérieux des arguments théoriques que l'on puisse invoquer en faveur de l'existence de l'homme pendant les derniers temps tertiaires. »

Dans la séance suivante, 3 mars 1881, M. Ameghino ajoutait qu'à la base des dépôts de Chelles se rencontrent quelques objets qui ont un peu d'analogie avec les râcloirs moustériens; ce qui, soit dit en passant, semble bien naturel, puisqu'on ne peut tailler une pierre sans faire aussitôt des éclats moustériens.

Dans la même séance, M. Chouquet, qui, comme vous le savez, est le premier explorateur des ballastières de Chelles, confirmait en ces termes la remarque de M. Ameghino :

« J'ai toujours eu de la peine, à comprendre comment des hommes qui taillaient si habilement les haches de Saint-Acheul se seraient astreints à ne jamais employer aucune autre forme d'outil, à n'utiliser aucun éclat, se bornant seulement à varier leurs haches dans leurs dimensions, leur allongement ou quelque autre modification. Aussi n'ai-je pas été étonné de trouver à Chelles, dans et au-dessous du diluvium aggloméré, couche la plus inférieure, des éclats retaillés, des ébauches ou des outils dont la destination est à déterminer, et même des nucléi, dont je vous soumets quelques échantillons. Cet assemblage d'outils bien grossiers, mais variés, n'ayant même pas de types précis, joints aux haches finies, véritables objets typiques de perfection, comme sera plus tard la hache polie, me semble bien plus approprié à la vie et aux besoins d'un homme primitif, mais déjà avancé, qu'un outil unique et exclusif. Je soumets donc ces pièces à votre examen. »

Je viens d'avoir, il y a peu de jours, connaissance d'une plaquette, publiée il y a dix ans, par M. Delvaux, de la Société d'Anthropologie de Bruxelles : *Les Silex Mesviniens*, 1888.

J'y lis ce qui suit :

« Nous renouvelons ici la déclaration que nous avons faite, il y a vingt ans, à savoir que les haches en amande constituent des pièces trop achevées, d'une taille régulière trop perfectionnée pour représenter les essais, l'ébauche du travail de l'homme. Un quart de siècle s'est écoulé depuis que nous avons formulé notre objection, et celle-ci n'a rien perdu de son actualité; elle reste toujours debout, personne ne l'a encore réfutée. »

S'il est d'autres anthropologistes qui m'aient devancé dans la voie où je me suis engagé, je m'excuse d'avance de ne pas les connaître, je me serais fait un devoir et un plaisir de les citer.

Comme conclusion, je dis qu'en ce qui regarde le préhistorique, un problème se pose avant tout autre, puisque de sa solution dépend la nature des conséquences que nous aurons à tirer sur ce passé lointain.

Les silex que je vous montre en infinité de milliards dans le diluvium, sont-ils oui ou non taillés? Telle est, selon moi, je le répète, la question primordiale à résoudre et à laquelle je réponds sans hésitation avec la pleine certitude de ne pas me tromper. Ils sont manifestement taillés, intentionnellement taillés, ingénieusement taillés.

Si parmi les personnes que le fait intéresse, il s'en trouve encore qui conservent le moindre doute, je leur conseille de faire ce que j'ai fait moi-même. Qu'elles prennent la peine de chercher par elles-mêmes, de collectionner, de classer, de comparer, et la lumière brillera vite à leurs yeux. Elles deviendront alors les adeptes, les propagateurs de cette vérité qui, acceptée de tous, nous permettra, à la fois, de sortir du cercle restreint où s'exercent nos études, et de remplacer, par des aperçus plus exacts, les idées hypothétiques que nous avons sur l'outillage et la vie humaine aux temps préhistoriques.

J'espère que, persuadés maintenant qu'il est des pierres qui ont été taillées de tout autre façon que d'après les méthodes classiques, on renoncera enfin à l'habitude prise, de rejeter sans examen, comme éclats, déchets, ébauches, etc., des silex qui, ayant subi des tailles plus ou moins rudimentaires, sont le plus souvent, en nombre infini, les vrais instruments usuels des âges préhistoriques.

La méthode que j'ai apportée dans le classement de ces pierres aidera, je l'espère, à faire disparaître définitivement les préjugés qui, on ne sait pourquoi, limitaient le champ de nos explorations touchant l'industrie de la pierre taillée.

Or, ces divers résultats si importants au point de vue de l'Anthropologie préhistorique, seront dus, pour la plus grande part, à la théorie géologique des causes actuelles; ce qui montre que parfois les sciences peuvent se prêter entre elles un mutuel et fructueux concours.

Voici une preuve toute récente de ce que je disais en commençant : que chaque jour m'apporte des documents nouveaux. Ayant eu l'occasion, cette semaine, de traverser, à 5 kilomètres de Melun, au village de la Boissette, des champs dominant de 30 à 40 mètres et presque à pic, le cours actuel de la Seine, je remarquai que des silex de même nature que ceux du diluvium jonchaient en grand nombre ces terrains en terrasses. Comme le fait était à prévoir, ces silex se trouvaient taillés exactement de la même façon que ceux que j'avais ramassés dans les ballastières, depuis Draveil jusqu'à Poissy ; ils présentaient toutefois cette différence essentielle, qu'ils reposaient à la surface du sol, au lieu d'être enfouis dans le diluvium. A la hâte, j'en ramassai une vingtaine en dix minutes : les voici :

Leur patine blanche indique clairement qu'ils sont restés exposés sur le sol, depuis le moment où ils ont été taillés. Mais quel a été ce moment ? Était-ce lorsque le fleuve venait de les laisser à sec, sur un emplacement qu'il ne devait plus recouvrir de ses eaux, ou bien, beaucoup plus tard, la vallée étant alors complètement creusée ? Sont-ils paléolithiques ou néolithiques ? Quelques heures de recherches sur le terrain suffiraient probablement pour rencontrer un spécimen d'une ces formes particulières qui caractérisent les diverses époques ; car nous avons vu que la persistance des formes usuelles à travers les âges nous empêche de faire cette distinction avec certitude.

Dans le courant de ma communication, je vous ai dit, Messieurs, que ma collection était illimitée ; c'est qu'en effet je n'ai qu'à me baisser pour l'augmenter à volonté et instantanément, car elle présente cette originalité d'être composée en presque totalité de silex recueillis dans l'intérieur de Paris même ; voie publique, promenades, jardins, tranchées, quais, berges de la Seine, etc.

A titre d'exemple et comme preuve de ce que j'avance, je vous dirai qu'aujourd'hui même, un peu avant la séance, je suis descendu sur la berge du quai Malaquais ; et là, dans l'espace de deux heures environ, j'ai récolté, sur les tas de sable et de cailloux apportés de Draveil par bateaux, plus de soixante silex taillés, grands et petits. J'ai eu, comme vous pouvez en juger, la main particulièrement heureuse, presque toutes les formes se trouvent représentées : Pointe, double pointe en bicorne, bec à biseau, pierre plate, percuteur, croissant concave, etc.

Vous constaterez ainsi, vous-mêmes, que loin d'exagérer le nombre des silex taillés qui se trouvent dans le diluvium, je suis, au contraire, resté au-dessous de la vérité.

APPENDICE

Messieurs,

L'Exposition internationale de Bruxelles me fournissant une occasion favorable de connaître l'impression, qu'à première vue, mes silex produiraient sur un public spécial, et cela avant de les soumettre à votre examen réfléchi ; j'ai envoyé quatre types de formes bien définies et nettement caractérisées; la pointe, la double pointe en bicorne, le biseau à bec, le croissant concave.

Chacun de ces types était représenté par une centaine au moins d'exemplaires de toutes dimensions, et mi-partis paléolithiques, mi-partis néolithiques, afin que l'observateur puisse constater la persistance des mêmes formes à tous les âges de la pierre.

Je dois l'avouer, l'effet produit par ces pièces semble avoir été nul, si j'en juge par le silence qu'on a gardé à leur endroit.

C'est ainsi que M. Adrien de Mortillet, qui nous dirigeait avec l'obligeance et la compétence si appréciées de tous, et avec lequel j'ai voyagé côte à côte en chemin de fer, à l'aller et au retour, ne m'a pas dit un mot à leur égard.

Ce mutisme observé d'une façon générale partait-il d'un bon naturel?

Craignait-on de désobliger un collègue en lui enlevant ses illusions ; ou bien voulait-on émettre une opinion, non pas à la légère, mais après avoir pris connaissance de la communication de l'inventeur, et avoir fait un examen consciencieux et sans prévention, pièces en mains?

Dans ma naïveté d'inventeur, je me figure tout jugement pour ou contre la reconnaissance de mes silex, précédé de considérants de ce genre :

Considérant les préventions instinctives, à l'égard des silex prétendus taillés intentionnellement par M...

Considérant que le fait en question, déjà intéressant par lui-même, aurait une importance capitale, s'il était reconnu exact;

Déclarons après examen minutieux et impartial, etc. Suit l'appréciation.

Je pense en effet que plus de quinze années de recherches suivies, mille et mille fois contrôlées par un homme qui, n'ayant jamais passé pour un visionnaire, a lavé, classé plus de 50 000 pierres taillées, qu'il a ramas-

sées sur 100 emplacements différents, méritent autre chose, je ne dirai pas que le dédain, mais que le silence, l'oubli et la mort sans phrases ; ne serait-ce qu'une condamnation en règle, basée sur de sérieux considérants après étude approfondie et exempte de préjugés.

En procédant autrement, les juges s'exposeraient à des récriminations sans fin, à des suppositions injustes et désobligeantes.

On dirait, par exemple, qu'il est plus facile d'enterrer une question que de l'étudier, de la discuter et de la résoudre.

Que, de tout temps, la routine a cherché instinctivement à étouffer toute idée nouvelle.

Que celui-là est tenu pour un gêneur, sinon pour un halluciné, qui émet une nouveauté susceptible de froisser et peut-être de détruire les idées courantes.

Que celui qui n'est pas enrôlé sous la bannière de telle ou telle École, ou qui a l'audace de discuter les dogmes reconnus, est regardé comme un indépendant sans valeur, quantité négligeable, puisqu'il n'a ni parrain ni répondant, etc.

Dans tous les cas, a-t-on le droit, je me le demande, serait-on un Cuvier, un Élie de Beaumont (et vous savez s'ils ont été infaillibles), d'user de l'autorité attachée à son nom pour déclarer une question jugée sans appel, pour la condamner à l'oubli, quand l'expérience nous apprend que l'infaillibilité est chose rare, et que nos connaissances sont sujettes à une revision perpétuelle?

Un coup d'œil rapide à travers ma vitrine fermée, était insuffisant, il faut le reconnaître, pour permettre une opinion sérieuse et motivée sur des objets tout nouveaux, qui étaient aussi ignorés que le serait une langue qu'on entendrait pour la première fois, et qu'il est nécessaire d'étudier si l'on veut la comprendre.

Et cependant, je l'avoue, j'avais cru que la simple vue de ces longues séries dans chacune de ces quatre formes que j'avais exposées, suffirait sinon à entraîner la conviction immédiate, du moins à éveiller le désir d'étudier avec soin, et à bref délai, ces tailles innombrables, inaperçues jusqu'alors.

M'étant risqué à demander à un de nos collègues, non des moins qualifiés, si l'on avait émis quelque opinion sur mes silex, j'en reçus cette réponse magistrale et superbe autant que stupéfiante et laconique :

« Mais nous sommes tous d'accord, il n'y a rien. »

. . . . . .

Ces silex sont roulés, ai-je encore entendu dire et répéter autour de moi. Ignorant la portée de ce propos, je n'ai pas osé, par amour-propre, en demander la signification, mais si c'est une objection je ne la comprends pas. Ces silex que j'ai exposés sont roulés ni plus ni moins que les haches

et les couteaux avec lesquels ils se trouvent pêle-mêle dans le diluvium ; et encore, ne peut-il être question que de ceux travaillés à l'époque paléolithique, puisque les autres ne sont roulés ni peu ni beaucoup, ils ne le sont même pas du tout, ayant été ramassés sur les emplacements où les avaient taillés et abandonnés les hommes de l'époque néolithique.

J'ai pu aussi obtenir l'impression d'un savant paléontologiste belge, qui me disait : « Dans votre collection, quelques pièces ont la taille intentionnelle, les autres sont de simples éclats, et vous savez que parmi les éclats toutes les formes se rencontrent. »

Je suis certain qu'un examen moins hâtif eût modifié le jugement de ce savant de grande autorité.

Tout d'abord, il aurait remarqué que la plupart des pièces exposées ne sont pas des éclats, mais tout au contraire des cailloux entiers, sur lesquels ont été enlevés des éclats.

Vraie ou fausse, lorsqu'une idée a primitivement et longtemps hanté notre cerveau, il semble qu'elle y ait laissé une empreinte ineffaçable, quand bien même, par raisonnement, nous avons abandonné et remplacé cette idée par une autre que nous croyons plus juste et plus vraie.

C'est ainsi que tout en ayant définitivement renoncé à la croyance erronée de courants torrentueux entraînant, entre-choquant, ébréchant, brisant tout ce qu'ils rencontraient sur leur passage, l'on continue cependant à voir des traces de chocs sur les cailloux du diluvium.

Je ne saurais, à cet égard, ramener trop souvent votre attention sur ces petites pierres taillées qui se trouvent en quantité innombrable dans le sable du diluvium et dont les tailles intentionnelles reproduisent fidèlement en miniature les formes travaillées des plus gros instruments de pierre. Or, en raison de leur faible surface, qu'on peut qualifier d'insignifiante, ces petites pierres auraient certainement échappé aux conséquences des chocs, si l'on veut maintenir quand même qu'ils s'en soient produits; de plus, il ne faut pas oublier qu'avec elles se trouvent pêle-mêle des petits et des gros cailloux, qui sont restés intacts, quelle qu'en ait été la fragilité.

S'il est des personnes qui, malgré tout, conservent des doutes, je le répète, qu'elles fassent ce que j'ai fait, quelles cherchent par elles-mêmes, et bientôt, prévenues comme elles le sont maintenant, elles reconnaîtront bien vite et sans effort que ces silex soi-disant brisés, qu'elles n'avaient probablement jamais regardés avec attention, les tenant de confiance par ouï-dire, pour des éclats ou des pièces accidentelles, sont au contraire pour la plupart, des cailloux taillés intentionnellement avec plus ou moins d'ingéniosité.

Il va sans dire que plus simple est la taille intentionnelle d'un silex, plus facile en est la reproduction accidentelle, d'où nécessité pour nous de redoubler d'attention et de soin dans nos recherches.

Que certaines pièces restent douteuses à la détermination, il n'y a là rien que de très naturel, mais ne pouvant altérer en quoi que ce soit la constatation d'un fait, basé sur un ensemble d'observations précises et multipliées. Car il s'agit moins, dans la question qui nous occupe, de discuter sur la taille d'une pièce quelconque, que de reconnaître la réalité d'un fait général, après contrôle exercé minutieusement sans prévention d'aucune sorte.

Et si j'ai un mérite quelque peu personnel, c'est, je le répète, de ne pas m'être laissé détourner de ma route par les pièces accidentelles que je pouvais rencontrer, c'est d'avoir persévéré dans mes recherches, de ne pas m'en être fié à un premier examen superficiel pour rejeter aussitôt en bloc, le vrai avec le faux, sans chercher plus longtemps à faire la différence entre l'intention et l'accident, distinction facile dans la plupart des cas, avec un peu de pratique et d'attention.

Tel silex peut sembler banal à première vue, qui se change en pièce intéressante et démonstrative, lorsqu'une observation suivie a permis de remarquer que les éclats qui l'affectent se répètent aux mêmes endroits, sur des milliers d'autres pierres.

Il n'y a pas déshonneur à revenir sur une erreur ou une fausse interprétation, et je suis convaincu qu'à l'exemple donné autrefois par le Dr Rigollot, bon nombre des contradicteurs de mes trouvailles, en deviendront les défenseurs fervents, quand ils les auront contrôlées par leurs propres recherches, maintenant que leur esprit est prévenu, et que leur curiosité est attirée sur un fait qu'ils ne soupçonnaient pas.

Ils ne verront plus dans ces silex à tailles rudimentaires des jeux de la nature; locution très commode à employer pour tourner une difficulté, mais qui a déjà beaucoup servi, notamment pour expliquer jadis les fossiles dont on ne comprenait pas la présence sur certains terrains.

Chose curieuse, j'ai pu, en montrant à des ignorants de la pierre taillée, ces tailles jusqu'ici inobservées, arrêter leur attention, éveiller leur curiosité, provoquer leurs observations, tandis que chez des professionnels de vocation, je n'ai rencontré qu'indifférence, prévention, incrédulité.

J'aurais cru que la mésaventure arrivée à l'entière confusion des détracteurs des silex taillés de Boucher de Perthes aurait été d'un enseignement salutaire pour l'avenir, en obligeant à montrer plus de prudence et de méfiance de soi, devant la divulgation de faits nouveaux jusque-là ignorés.

Il faut dire que les collections préhistoriques belges, en grande partie néolithiques, accaparaient l'attention, étant presque toutes hors de pair, tant par la beauté que par le nombre et la variété des pièces exposées.

Elles ne donnaient aux visiteurs ni le temps, ni le désir d'étudier avec

un peu de soin les collections qui, comme la mienne, ne contenaient, avec intention du reste, que des formes rudimentaires, d'un travail non pas grossier, mais élémentaire et peu compliqué.

Ces stations néolithiques belges se découvrent si nombreuses chaque jour, qu'on est obligé de reconnaître qu'aux temps néolithiques, des agglomérations humaines occupaient par milliers le territoire actuel de la Belgique.

Devant cette multitude de pierres, à la fois si menues et si fragiles, à formes si diverses, façonnées avec tant d'art, je me demandais si la plupart de ces pièces intactes, le plus souvent sans trace d'usage, n'avaient pas été pour les populations préhistoriques, ce que les bijoux, les camées, les pierres gravées, les nombreuses amulettes si variées de forme, ont été et sont encore pour les peuples historiques.

Deux jours après notre visite en commun à l'Exposition, je me suis rendu seul à la section d'anthropologie, où j'ai pu à loisir examiner les collections.

C'est avec grande satisfaction que j'ai constaté que les formes exposées par centaines dans ma collection, se retrouvaient plus artistement travaillées, mais de facies identique, en petit nombre d'exemplaires, il est vrai, dans les diverses collections belges que j'avais sous les yeux, notamment dans celle de M. G. Cumont (station de Rhodes-Saint-Genèse), de M. Marcel de Puydt (station de Ghlin), de M. Louis Cavens (récolte Gilson, à Marche-les-Dames), du prince Paul Poutjatine (station de Boloë (Russie), et, plus particulièrement, dans celles de M. E. de Pierpont qui, indépendamment de deux très intéressantes collections des environs de Namur, a exposé, ce qui pour moi était du plus haut intérêt, plusieurs silex taillés provenant du plateau de craie du Kent, en Angleterre.

Ces silex, vous les connaissez, je viens précisément de vous en entretenir longuement dans ma communication présente. Je vous ai donné la traduction de plusieurs passages d'une brochure que Joseph Preswich a écrite en 1892 sur ces pierres d'un travail rudimentaire qu'il déclare être nettement intentionnel, quoique très différent de celui qu'ont reçu les pierres des vallées. Elles ont été récoltées par MM. B. Harrisson et Crashay, et l'illustre géologue anglais n'a pas trouvé indigne de lui, de les décrire minutieusement dans une brochure qui a pour titre : *Sur les caractères primitifs des instruments de pierre du plateau de craie du Kent et sur la question de leur âge glaciaire ou préglaciaire.*

La vue de ces pièces, que je ne connaissais que par leur description, est venue confirmer complètement ce que j'en pensais; intercalées au milieu des miennes, elles ne pourraient en être distinguées, si ce n'est par leur patine brune toute particulière; M. E. de Pierpont les assimile au mesvinien belge.

L'École d'Anthropologie de Paris a, elle aussi, exposé un carton de

pièces minuscules, reproduisant en miniature exactement la forme biseau à bec de ma collection ; mais je ne sais pourquoi elle présente ces petits silex sous la rubrique « époque tardenoise », puisque bien antérieurement à la trouvaille de ces silex à La Fère-en-Tardenois en 1885, il en avait été trouvé à plusieurs reprises dans l'Inde, de très similaires en 1867, 1882, 1885, par M. Carlyle. (Voir Observations de M. de Pierpont sur les très petits instruments de silex de la région de Namur, 1894, page 13.)

M. Piette en a collectionné de presque identiques de forme et de dimension au Mas-d'Azil, dans l'Ariège.

Dans l'intéressante collection de M. Thomas Wilson de Washington, j'ai reconnu également des types se rapprochant beaucoup de ceux que j'avais exposés.

Enfin il est une collection voisine de la mienne, et sur la valeur de laquelle je m'étais mépris tout d'abord, ne l'ayant entrevue qu'en passant. Elle a été exposée par M. E. Harroy, directeur de l'École normale de Verviers. Récoltée aux environs de cette ville, aux Hautes-Fagnes, cette collection m'a intéressé tout particulièrement, puisqu'elle confirme clairement ce que j'avance, à savoir que, partout sur la terre, l'homme préhistorique a taillé des pierres de façon plus ou moins grossière ou soignée ; mais de formes qui ont persisté les mêmes, à toutes les époques de la pierre taillée. Autant que j'ai pu en juger à travers la vitrine fermée, les pièces de cette collection pourraient être confondues avec les miennes, si elles étaient méthodiquement classées ; et nos deux collections faites isolément, sans concert préalable, sur des terrains tout différents, se prêtent ainsi une mutuelle confirmation ; mais pour les comprendre faut-il au moins se donner la peine de les étudier.

Bien d'autres collections belges sont d'un haut intérêt pour l'étude anthropologique, notamment celles de MM. Rutot, de Loë, du docteur Victor Jacques, etc.

Nous ne saurions remercier avec trop de reconnaissance, tout d'abord M. E. Dupont, le savant directeur du Musée Royal, qui a bien voulu nous faire lui-même les honneurs des pièces, uniques au monde, que contient ce musée ; puis les membres de la Société d'Anthropologie de Bruxelles, auxquels s'étaient joints les géologues bien connus, Rutot et Van den Brœck. Tous nous ont fait une réception non seulement très hospitalière, mais aussi très intéressante et instructive par les renseignements et les savants commentaires complaisamment donnés.

Dans une charmante excursion aux grottes de Han, dont M. de Pierpont nous faisait gracieusement et généreusement les honneurs ; comme l'on parlait de ces légendes qui, établies souvent à la légère, semblent avoir pour but de diminuer certaines personnalités, telle la légende qui tend à représenter cet admirable inventeur, Boucher de Perthes,

comme un bon naïf, acceptant sans défiance, sans contrôle, à tort et à travers, toutes les œuvres qu'il plaisait aux faussaires de lui apporter; un de nos compagnons, le prince Poutjatine, qui a fait opérer sous ses yeux de nombreuses fouilles en Russie, nous racontait ces deux anecdotes.

Il faisait cribler des sables d'alluvions, lorsqu'un ouvrier crut faire acte de finesse et de duperie en introduisant furtivement plusieurs pièces fausses dans le monticule que formait le sable criblé.

Un autre ouvrier, qui avait entendu dire qu'on pouvait rencontrer des couteaux, introduisit son propre couteau en plein diluvium. On peut juger de l'étonnement joyeux que provoqua la présence de cet instrument moderne; mais comment se trouvait-il en pleine masse du diluvium? Le rusé compère avait glissé l'objet dans un couloir fait à l'aide d'une longue tige, et partant de la surface du sol.

Ce sont souvent des histoires de cette valeur qui, dénaturées, se transforment bientôt en légendes accréditées.

Boucher de Perthes aurait-il été parfois victime de supercheries, que sa prétendue crédulité, même démontrée, n'infirmerait et ne diminuerait en rien la clairvoyance incomparable qu'il avait acquise pour distinguer la taille intentionnelle de la taille accidentelle, et c'est là l'important ; mais il avait de plus, bien d'autres qualités maîtresses.

Qui donc aurait eu au même degré que lui, l'énergie, la conviction, la tenacité, de lutter sans trève et sans défaillance, seul contre tous, pour faire accepter cette découverte géniale qui apportait la lumière dans les ténèbres profondes où semblait enseveli à jamais le passé de l'humanité, nous permettant de voir que l'homme, vieux de dix mille ans à peine, selon nos calculs, était dix fois, vingt fois peut-être plus âgé, et que de son existence prodigieusement longue nous n'avions gardé souvenance que des quarante ou cinquante derniers siècles au plus.

Quand on songe que sans l'aide de quelques scrupuleux observateurs anglais, la routine contesterait peut-être encore, à l'heure actuelle, cette lumineuse découverte !

Aujourd'hui, Messieurs, les pièces que je vous mets sous les yeux, au nombre de plusieurs mille, sont choisies parmi les plus probantes de ma collection. Vous en avez la première vue, je les avais réservées à l'honneur de votre examen.

Parmi ces vingt-cinq tiroirs, il en est un qui contient plus de quatre cents petites pointes alignées; un autre où j'ai rassemblé, pêle-mêle, plus de deux mille pierres, les unes taillées, les autres absolument intactes, comme elles se trouvent mélangées dans le diluvium. J'aurais pu en réunir davantage; mais j'ai pensé que c'était suffisant pour mettre en évidence le fait qu'elles doivent démontrer et que rend irréfutable cette présentation d'ensemble. Comme ces pièces ne sont pas sous verre, que vous avez toute

facilité de les mettre en main, que vous pouvez prendre le temps de les examiner, de les comparer attentivement et de constater que ces formes nettement déterminées se retrouvent toujours les mêmes dans les différentes fouilles opérées sur des emplacements divers et aux époques soit paléolithique, soit néolithique, vous ne leur appliquerez pas, j'en suis certain, le traitement expéditif, mais peu scientifique, de les rejeter à priori, sans en avoir fait préalablement une étude consciencieuse.

Je désire vivement, Messieurs, que ma longue communication ait eu le pouvoir de dissiper vos préventions, si tant est que vous en ayez eu, vis-à-vis de tailles nouvelles que vous ignoriez et sur lesquelles votre attention n'avait pas été appelée jusqu'à ce jour. S'il en était ainsi, peut-être à l'avenir partagerez-vous avec moi cette opinion nouvelle : c'est que jusqu'alors nous n'avions connaissance que de la partie artistique de l'âge de la pierre ; tandis que la partie industrielle, qui semble devoir être de beaucoup la plus fertile en enseignements, et dont je viens de vous présenter de nombreux éléments, nous était presque totalement inconnue. A-t-il jamais existé une agglomération humaine, si sauvage qu'on puisse la supposer, qui n'ait eu son art et son industrie? Je crois qu'il n'y a aucun doute à cet égard, et que l'accord, cette fois, est unanime.

Très précieuses pour marquer les étapes successives de l'industrie de la pierre taillée, les classifications adoptées par l'Ecole, et auxquelles elle a donné le nom d'époques, ne rappellent le plus souvent qu'un détail particulier à tel ou tel groupe humain, et non un fait général.

Regardons ce qui se passe sous nos yeux. Pour un homme qui dessine, grave ou sculpte, combien de milliers d'hommes sont incapables de pratiquer ces arts. De ce que quelques hommes préhistoriques ont su, à un certain moment, façonner un silex en amande, en feuille de laurier ou en lame fragile, s'ensuit-il que tous pouvaient en faire autant ? Il y aurait quelque naïveté à le penser. La vérité est que, du début à la fin de l'âge de la pierre, l'homme a, le plus ordinairement, taillé ses armes et ses outils d'une façon simple, peu compliquée, à la portée de tous, comme le fait se présenterait encore aujourd'hui, si chacun de nous devait fabriquer lui-même tout ce dont il se sert. Ce serait donc se tromper que de croire qu'aux temps préhistoriques un objet plus parfait une fois apparu a dû remplacer définitivement pour l'avenir, le même objet de fabrication plus grossière, plus rudimentaire ; nos recherches nous permettent d'affirmer qu'il en a été tout autrement, et que l'homme qui a poli la dernière hache néolithique, a certainement taillé aussi des instruments à facies chelléen et moustérien.

J'ai oublié de dire qu'en plus des silex taillés que j'avais exposés à Bruxelles, j'avais placé dans ma vitrine un plateau sur lequel se trouvaient alignés deux cents petits cailloux travaillés, choisis parmi plus de six cents ramassés par moi à la superficie d'un tas de sable, quai Malaquais, devant l'Institut.

Le travail intentionnel donné à ces petites pierres est tellement évident, qu'il a été reconnu à première vue par de simples terrassiers, et cependant, à Bruxelles comme au Muséum de Paris, où j'avais, deux mois auparavant, exposé ces mêmes pièces minuscules, ce travail était resté inaperçu. Comment pareille divergence de vision peut-elle s'expliquer? C'est que chez l'ignorant les sens n'étant pas préventivement influencés transmettent fidèlement au cerveau les impressions telles qu'ils les ont reçues. Il en est tout autrement chez l'homme cultivé, et plus particulièrement chez celui qui s'est spécialisé; les sens sont préalablement influencés par le cerveau qui les domine et les dirige ; aussi arrive-t-il fréquemment que les spectateurs d'un même fait, les auditeurs d'un même discours ont vu et entendu d'une façon quelquefois entièrement opposée. Chacun de nous a donc sa manière propre de voir, d'entendre, de comprendre, et c'est là l'obstacle capital à la propagation rapide d'une vérité, à l'appréciation commune des choses, des faits et des idées.

Vous constaterez que toutes les formes, sans exception, se retrouvent chez ces deux cents petites pierres taillées que je vous représente aujourd'hui, depuis le caillou indemne de toute taille, jusqu'à celui façonné avec le plus d'art, comme l'est cette mignonne lame recourbée d'un centimètre de large sur quatre de long, pièce si frêle, si mince qu'on la prendrait pour la pelure d'un fruit, et qui, de plus, possède toutes les qualités classiques, bulbe, etc.

Le sable sur lequel j'ai fait cette récolte, au lieu d'être jaunâtre et propre comme il est habituellement, avait un aspect gris sale. Je crus, à première vue, qu'il ne contenait pas de cailloux, quand, au contraire, il en était largement pourvu; mais ce qui m'avait empêché de les distinguer tout d'abord, c'est qu'ils étaient tous recouverts d'une légère couche de vase. Une fois lavés, ils apparaissent brillants et vernissés, comme s'ils étaient restés longtemps exposés dans une eau courante. Je les crois travaillés vers la fin de l'époque paléolithique. Ce sable venait, m'a-t-on dit, de Soisy-sous-Étiolles, près de Corbeil.

Je m'aperçois encore que j'ai omis de vous parler du diluvium de la Marne, dont je vous présente ici une quantité de silex taillés grands et petits et de tout point semblables, comme formes, à ceux du diluvium de la Seine. Vous remarquerez la dissemblance vraiment extraordinaire qui existe entre les facies des pierres contenues dans les alluvions de ces deux fleuves. Autant les silex taillés de la Seine sont nets, lisses, frais, autant ceux

de la Marne paraissent corrodés, archaïques, teintés de noir ou de rouge sombre ; aussi la patine en est-elle tout autre que celle des silex de la Seine, avec lesquels il est impossible de les confondre. Il serait intéressant de savoir si ce facies singulier est particulier au diluvium des environs de Chelles, ou s'il affecte l'ensemble de tout le diluvium de la Marne.

Enfin, je ne saurais trop le répéter, chaque jour m'apporte des documents nouveaux de plus en plus probants. J'ai ramassé hier, en plein cœur de Paris, place du Carrousel (je précise), sur le rond-point sablé faisant face à la statue de Gambetta, un silex taillé tel, pourrais-je dire, que je le rêvais et que je le cherchais depuis quinze ans. Sa présence supprime toute controverse, détruit le parti pris le plus invétéré, rend superflue toute démonstration ; à lui seul il déchire et arrache complètement le voile que je tentais de soulever. La forme naturelle du caillou a déterminé la nature de l'instrument fabriqué : le travail en est à la fois rustique et ingénieux, artistique même ; il a reçu le minimum des tailles nécessaires à sa destination ; il est de forme symétrique et harmonieuse ; la croûte originelle du caillou a été conservée sur une des faces, en un mot il résume en lui tous les procédés du travail paléolithique ; c'est une flèche ou une pointe de lance avec pédoncule nettement accusé et indiscutable. Quand vous l'aurez examiné, vous partagerez, je n'en doute pas, la grande satisfaction que j'éprouve à son égard, pour la lumière éclatante qu'il projette sur ces milliards de pierres taillées que je viens de vous révéler, et qui sont toutes de facture absolument la même, taille à facettes d'un côté, unie et plane de l'autre, système de fabrication que j'avais déjà antérieurement reconnu comme usité à tous les âges de la pierre, et que pour cette raison j'ai assimilé à une véritable marque de fabrique.

Ayons donc le courage d'en convenir ; l'abus des classifications, qui tend à dénaturer les faits, en présentant comme une généralité ce qui n'est souvent qu'un accident exceptionnel ou local, cet abus, joint à la théorie arbitraire érigée en dogme que toute pierre qui ne porte pas certains signes décrétés, est non taillée intentionnellement, a considérablement nui jusqu'ici à l'avancement de nos connaissances préhistoriques, en restreignant singulièrement nos horizons, nous faisant délaisser comme inutiles ou dérobant à nos yeux ces masses prodigieuses de matériaux travaillés qui pouvaient nous éclairer et nous instruire.

Dans son scepticisme pour toute nouveauté, Thiers, qui avait autrefois qualifié l'avenir des chemins de fer d'utopie irréalisable, parlait à M. Gabriel de Mortillet de ce qu'il appelait *le roman préhistorisque*.

Eh bien, la vérité nous oblige à dire que certaines théories professées sur le préhistorique semblent, en effet, procéder bien plus de l'imagination et du parti pris que de la réalité et de l'observation des faits. Ainsi, l'homme, dès sa venue sur la terre, n'aurait eu à sa disposition, affirme-t-on, qu'un instrument unique, dit hache de Chelles ou de Saint-Acheul, outil à tout faire ; quand, au contraire, comme nous venons de le voir, tout dément cette assertion.

La pierre façonnée, dite hache de Chelles, étant déclarée le produit initial et unique du travail primordial humain, l'homme doit être en conséquence le contemporain de tout animal dont les ossements se trouvent associés à cette forme exclusive de pierre taillée; et, comme l'instrument en question ne se rencontre pas au delà des terrains d'alluvion, on en a conclu que l'apparition de l'homme n'est pas antérieure à l'époque quaternaire.

Si donc, dans un terrain plus ancien, comme le pliocène ou le miocène, par exemple, se découvrent des silex manifestement taillés, mais n'ayant pas la forme obligatoire de la hache de Chelles, on prétend sans hésitation que ces silex n'ont pas été façonnés par l'homme, mais par son précurseur. On pourrait, certainement, avec tout aussi peu de vraisemblance, soutenir que le premier et unique abri de l'homme primitif a été une construction à plusieurs étages, et que la hutte a été l'ouvrage d'un précurseur.

La preuve que l'homme est quaternaire, ajoute-t-on, c'est que les lois qui régissent la paléontologie s'opposent à ce qu'il soit plus ancien, par cette raison que les êtres varient et changent d'étage en étage. On veut bien reconnaître toutefois que l'homme, tout d'abord considéré comme le contemporain du seul Mammouth, l'est aussi de l'*Elephas antiquus*, puis encore du *Meridionalis*, et pourtant ces trois espèces sont aujourd'hui éteintes, le *Meridionalis* passait même récemment encore pour exclusivement tertiaire.

« Ce qui ne change rien au principe, écrit M. Gabriel de Mortillet, le « résultat est de vieillir l'homme, d'agrandir son domaine, et de tout ce « qui précède, il reste bien établi, d'une part, que l'homme n'existait pas « au delà du quaternaire, d'autre part que pendant le tertiaire un être savait « exécuter le travail humain rudimentaire. »

Mais non, ces faits ne restent pas bien établis, et j'en demande pardon au maître que j'aime, *sed magis amica veritas,* ses assertions me semblent être du domaine de l'imagination pure, ou émises pour les besoins d'une idée préconçue, le transformisme par exemple. S'il est en effet une chose qui soit encore vague et indécise, pour le moment du moins, c'est la limite exacte du milieu dans lequel l'homme a fait ses premiers pas ; s'il est une

science où les questions doivent pour ainsi dire rester toujours ouvertes, c'est bien certainement celle qui a trait au passé de l'homme. Le seul fait précis, avéré, c'est l'antiquité prodigieuse de l'Humanité, vérité que nous a révélée Boucher de Perthes; et cependant l'on ne craint pas d'apporter des solutions qu'on présente comme absolues. La hache de Chelles devient un article de foi, on en fait un outil à main, et pour forcer la démonstration, on la baptise coup de poing. « Jamais, m'a dit un boucher de la Villette, auquel j'avais donné cette pierre à manier, cet outil n'a occis un animal quelconque, j'en donne ma parole d'honneur, et de plus mon bras à couper; si quelqu'un s'en est servi pour cet usage, il a dû s'estropier la main. »

Enfin, on ne saurait trop le redire : l'industrie de la pierre s'est maintenue et continuée la même, à travers tous les âges de la pierre, sans modifications sensibles dans ses procédés rudimentaires de fabrication pour ses instruments usuels. Les quelques variations qui se sont produites dans cette industrie sont pour la plupart demeurées locales, et quelquefois tellement exclusives à certains groupes humains disséminés, qu'elles ont disparu avec eux, sans s'être transmises.

A insérer page 50, à la fin du paragraphe.

« L'homme de la Madeleine, grâce à sa pilosité qui lui servait de fourrure, résista assez longtemps à « l'envahissement du froid, etc. »

Cette affirmation catégorique, que M. G. de Mortillet avance ainsi, comme un fait acquis, est basée par lui sur deux gravures paléolithiques, une femme et un homme, le chasseur d'aurochs, dont les corps nus portent des hachures. Comment d'après des indices aussi légers, déduire une conclusion d'une telle importance? Les artistes de cette époque étaient-ils capables de représenter les vêtements, et ces hachures ne sont-elles pas là pour simuler les poils d'une peau de bête? Eh bien, c'est précisément ce qui est : car, en examinant ces dessins avec plus d'attention, je n'ai pas été peu surpris de constater qu'en effet le chasseur, dont le menton est imberbe, a certainement, dans l'intention de l'artiste, été représenté le corps nu recouvert d'une peau de bête, dont une oreille, la queue et très vraisemblablement une des pattes, sont très distinctement gravées. M. de Mortillet en conviendra lui-même, après un nouvel examen du dessin qu'il a fait imprimer dans son livre. La pilosité de l'homme magdalénien est donc une croyance à, laquelle il faut renoncer, pour le moment du moins.

REPRODUCTION COMPARÉE

DE QUELQUES FORMES DE SILEX

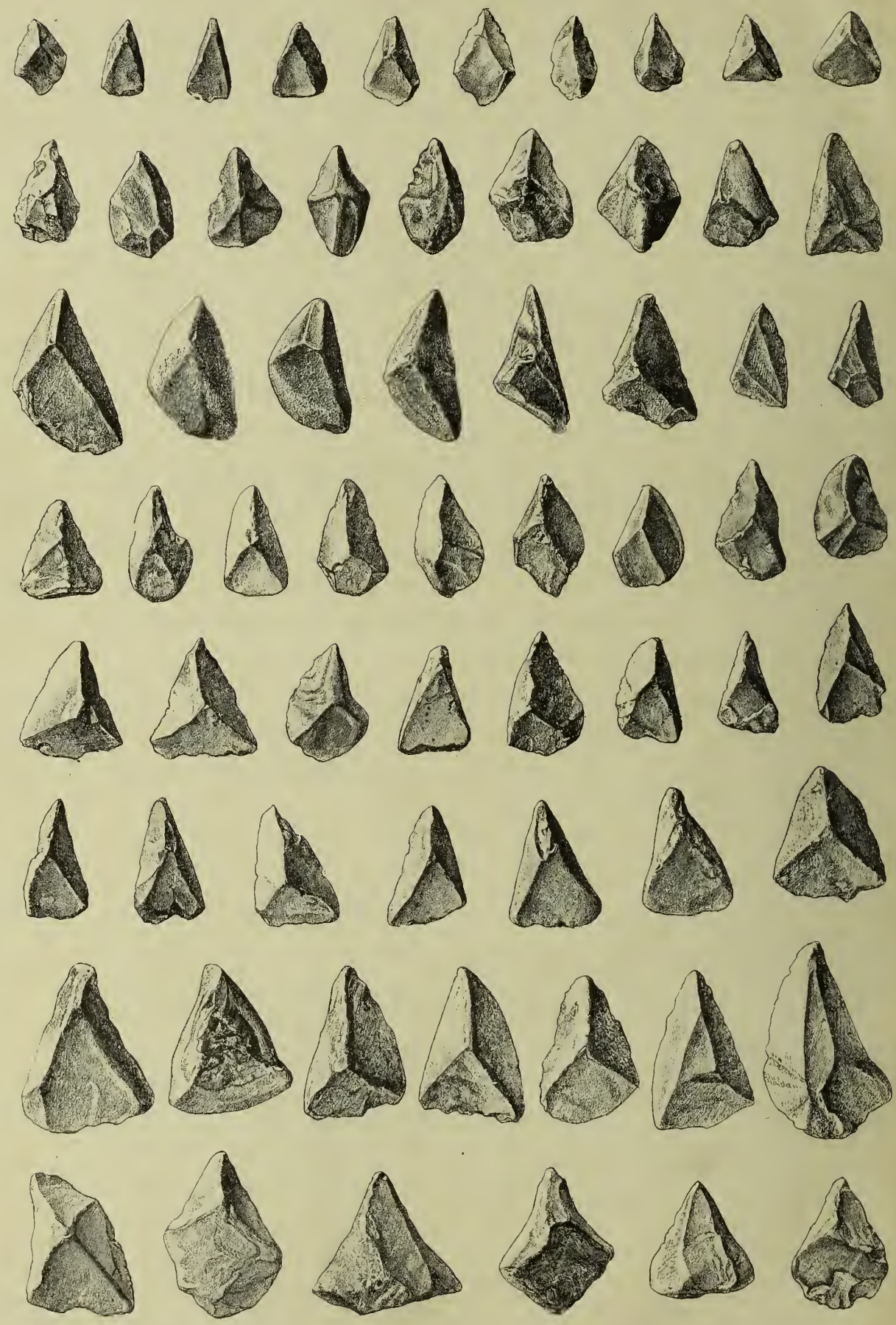
AYANT ÉTÉ TAILLÉS

AUX ÉPOQUES PALÉOLITHIQUE ET NÉOLITHIQUE

Grandeur naturelle.

DILUVIUM DE LA SEINE (PALÉOLITHIQUE)

BASSIN DE PARIS



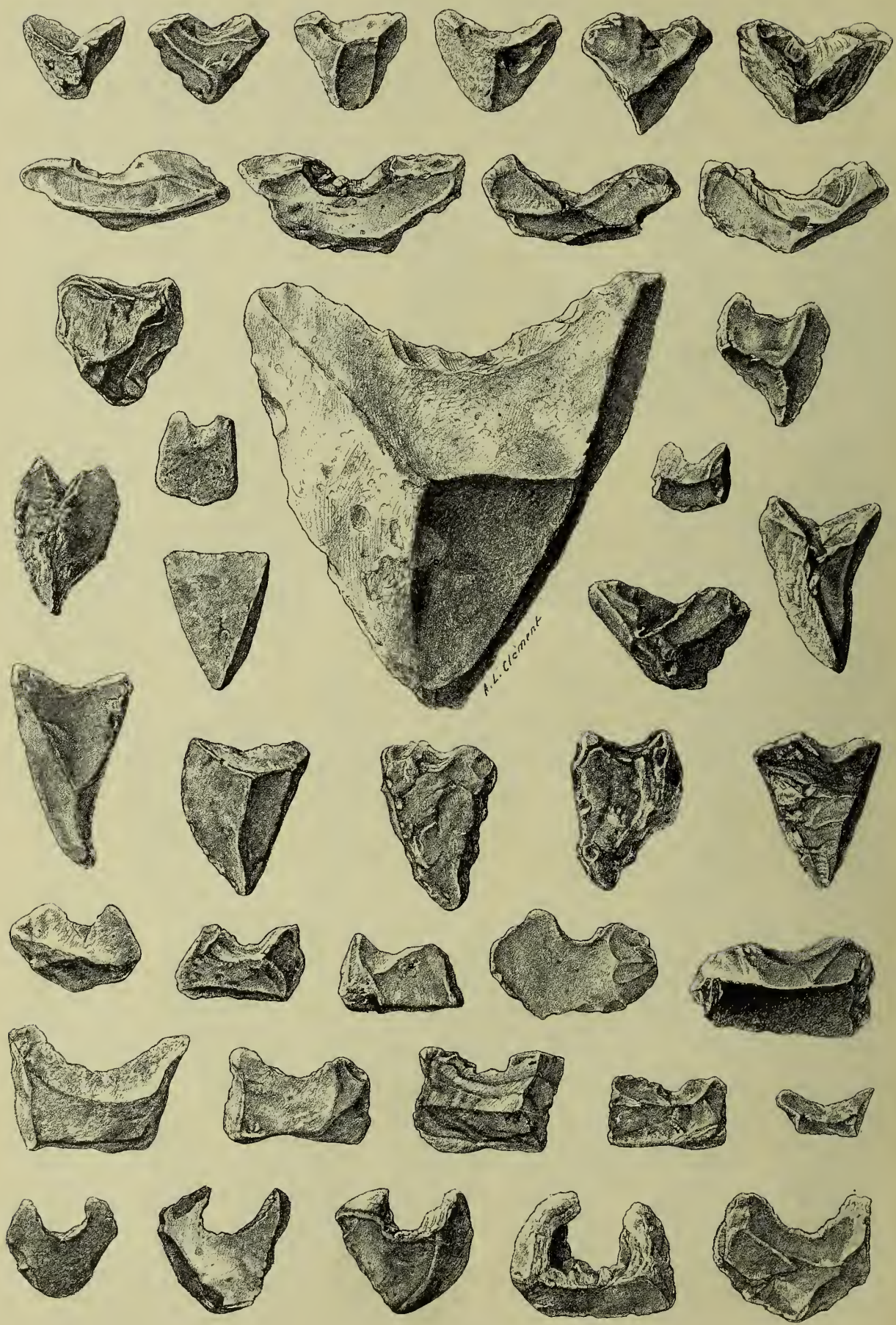
Quelques spécimens (grandeur nature) de petits silex taillés en pointe, afin de rappeler la profusion avec laquelle on les rencontre dans le diluvium de la Seine.

BASSIN DE PARIS

Quelques spécimens (grandeur nature) de petits silex taillés en pointe, afin de rappeler la profusion avec laquelle on les rencontre dans le diluvium de la Seine.

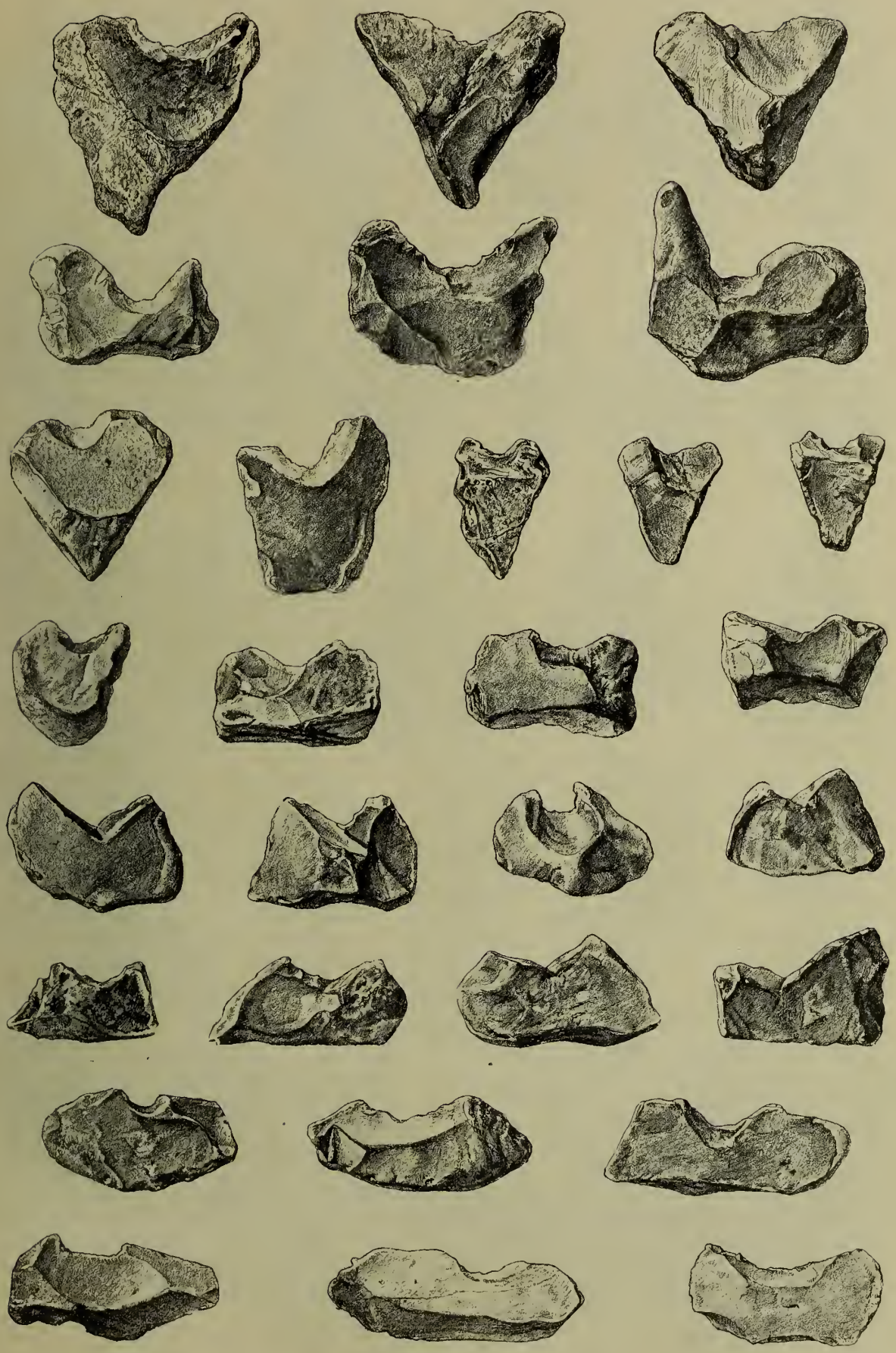
DILUVIUM DE LA SEINE (PALÉOLITHIQUE)

BASSIN DE PARIS



Quelques spécimens (grandeur nature) de petits silex taillés en croissant concave, afin de rappeler la profusion avec laquelle on les rencontre dans le diluvium de la Seine.

BASSIN DE PARIS



Quelques spécimens (grandeur nature) de petits silex taillés en croissant concave, afin de rappeler la profusion avec laquelle on les rencontre dans le diluvium de la Seine.

DILUVIUM DE LA SEINE (PALÉOLITHIQUE)

BASSIN DE PARIS (Pointes et tranchets)

Grandeur nature.

Ces deux planches V et VI, mises en comparaison, démontrent la persistance des mêmes formes à tous les âges de la pierre.

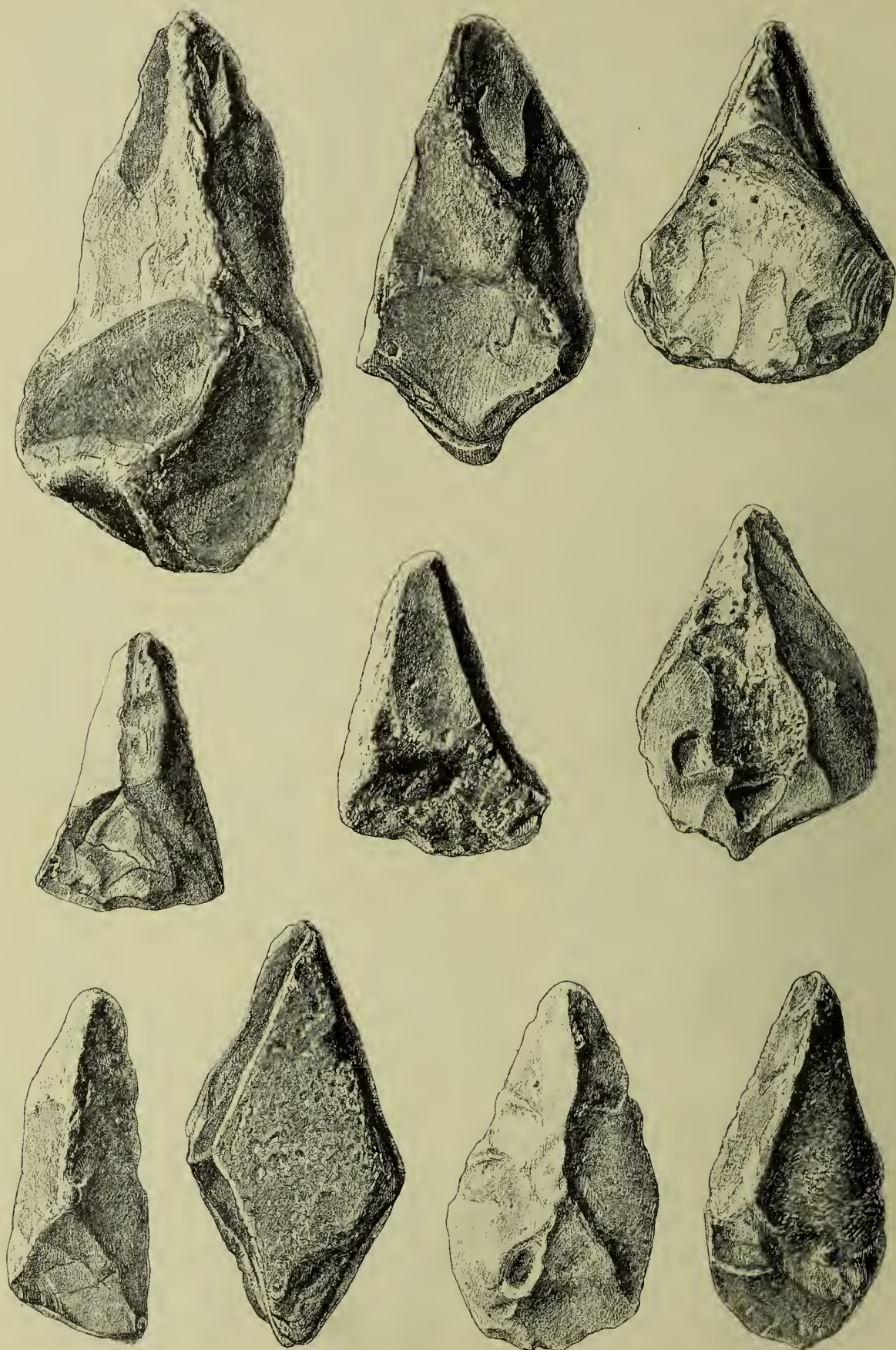
(**Pointes**)

Grandeur nature.

Ces deux planches V et VI, mises en comparaison, démontrent la persistance des mêmes formes à tous les âges de la pierre.

DILUVIUM DE LA SEINE (PALÉOLITHIQUE)

BASSIN DE PARIS (Pointes)



Grandeur nature.

Ces deux planches VII et VIII, mises en comparaison, démontrent la persistance des mêmes formes à tous les âges de la pierre.

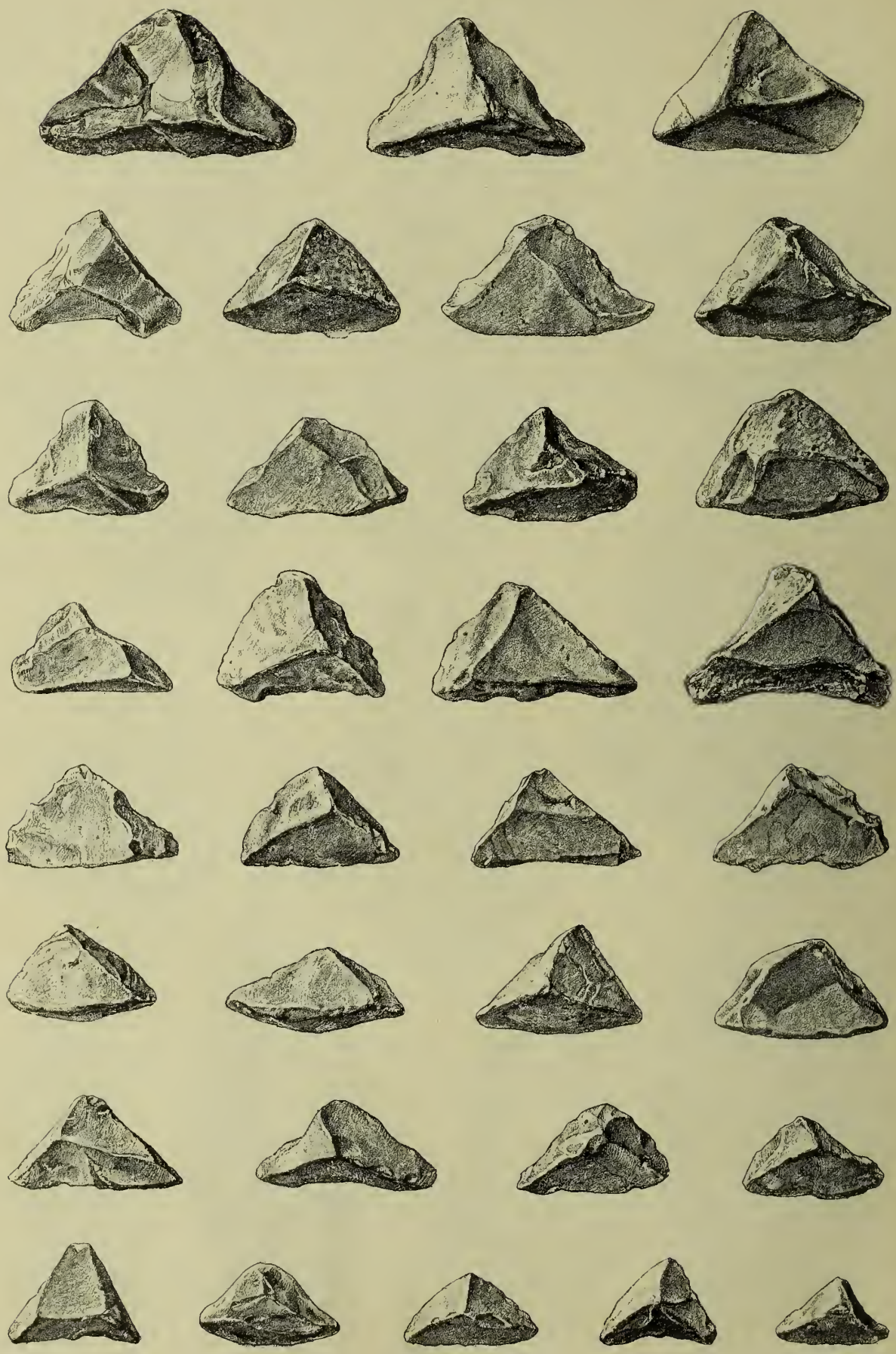
(Pointes)

Grandeur nature.

Ces deux planches VII et VIII, mises en comparaison, démontrent la persistance des mêmes formes à tous les âges de la pierre.

DILUVIUM DE LA SEINE (PALÉOLITHIQUE)

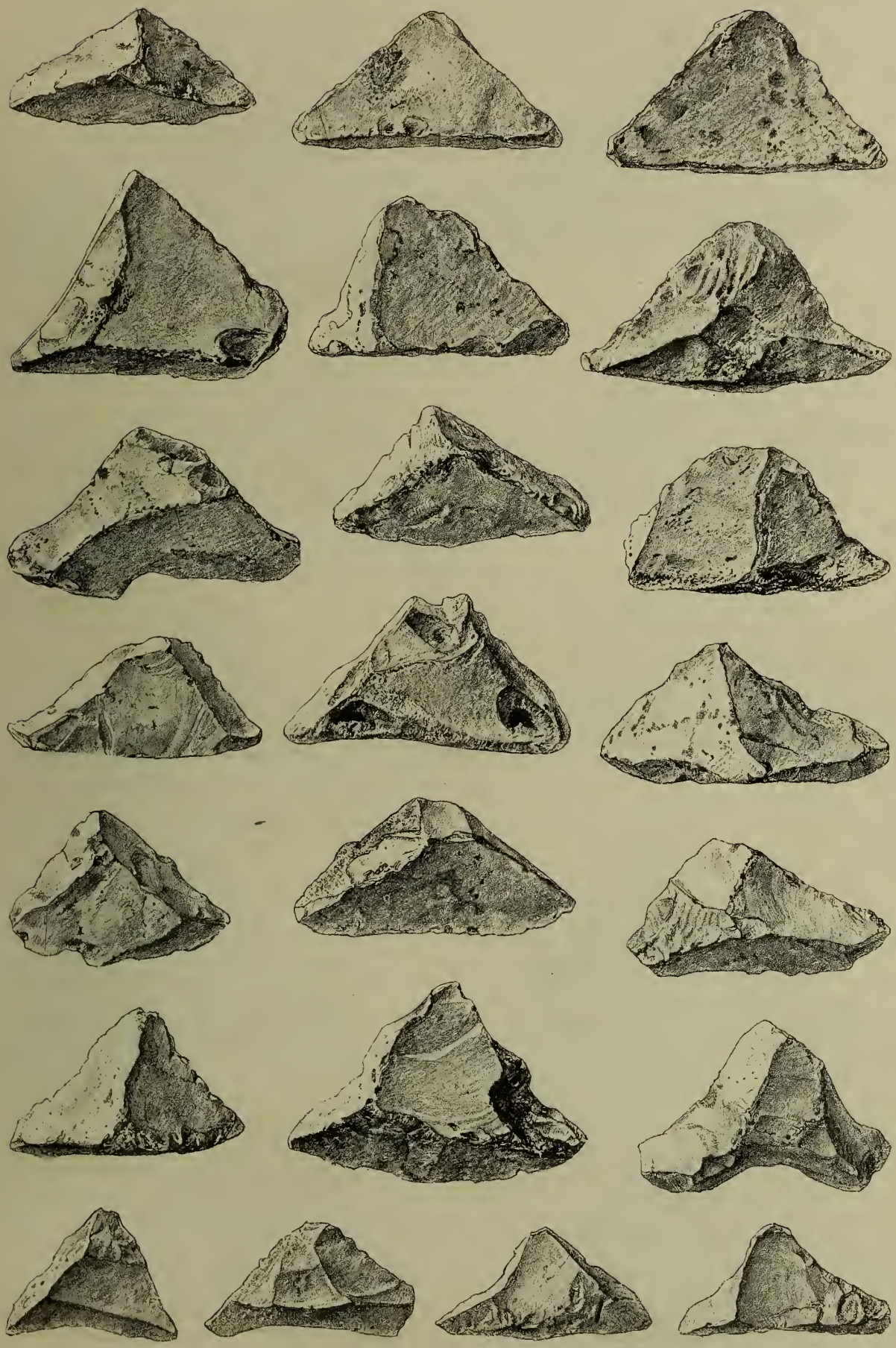
BASSIN DE PARIS (Bicorne)



Grandeur nature.

Ces deux planches IX et X, mises en comparaison, démontrent la persistance des mêmes formes à tous les âges de la pierre.

(Bicorne)

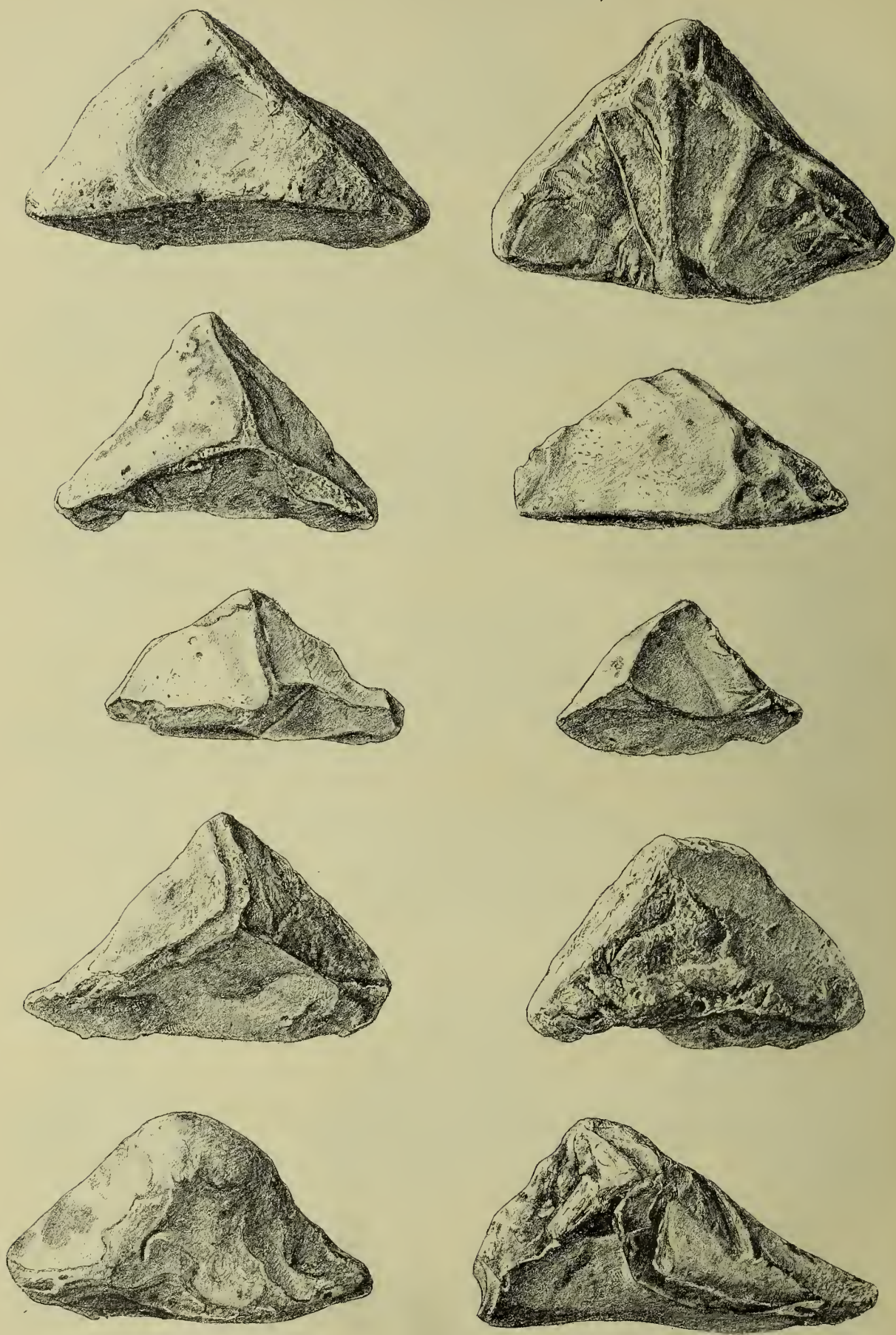


Grandeur nature.

Ces deux planches IX et X, mises en comparaison, démontrent la persistance des mêmes formes à tous les âges de la pierre.

DILUVIUM DE LA SEINE (PALÉOLITHIQUE)

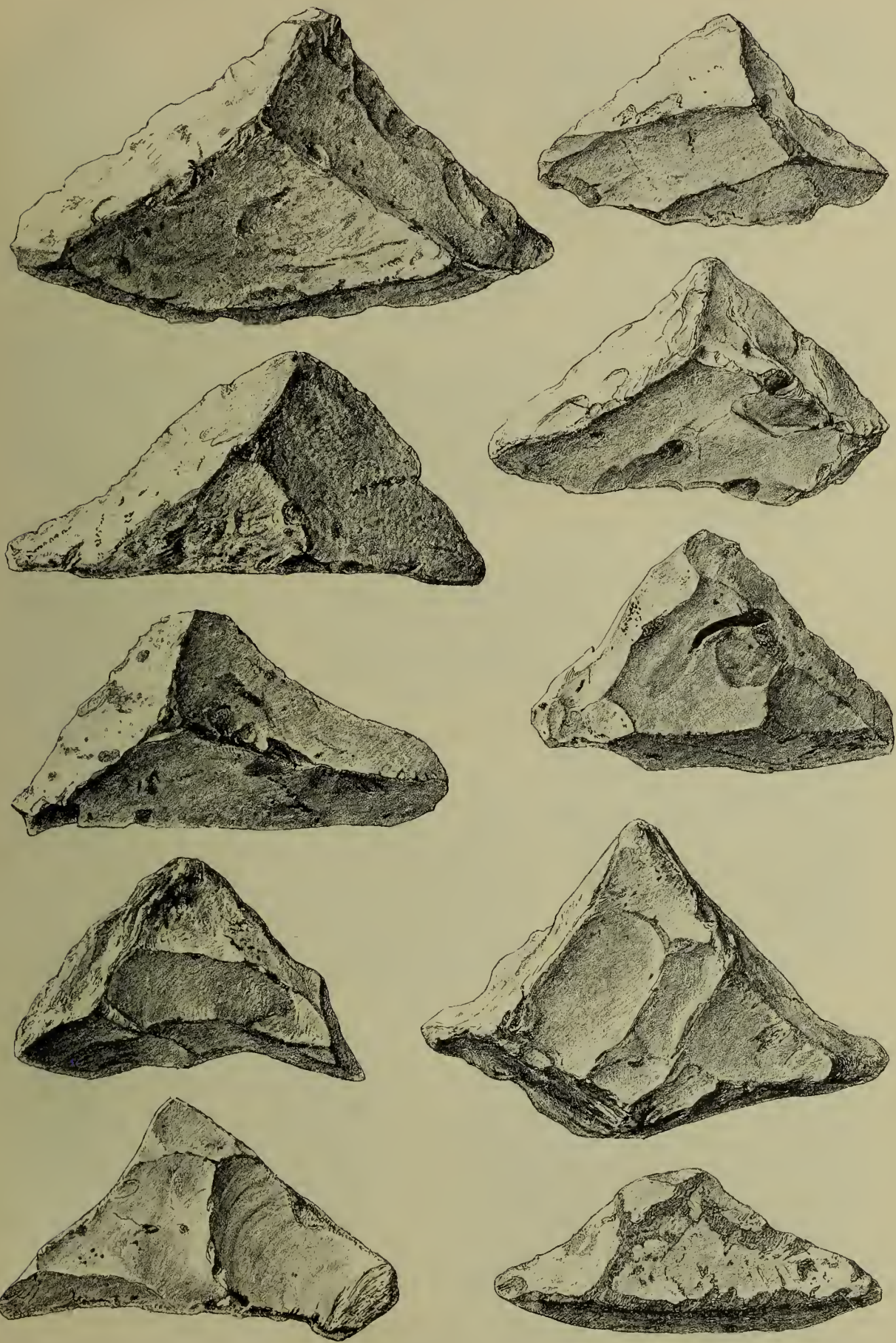
BASSIN DE PARIS (Bicorne)



Grandeur nature.

Ces deux planches XI et XII, mises en comparaison, démontrent la persistance des mêmes formes à tous les âges de la pierre.

(Bicorne)

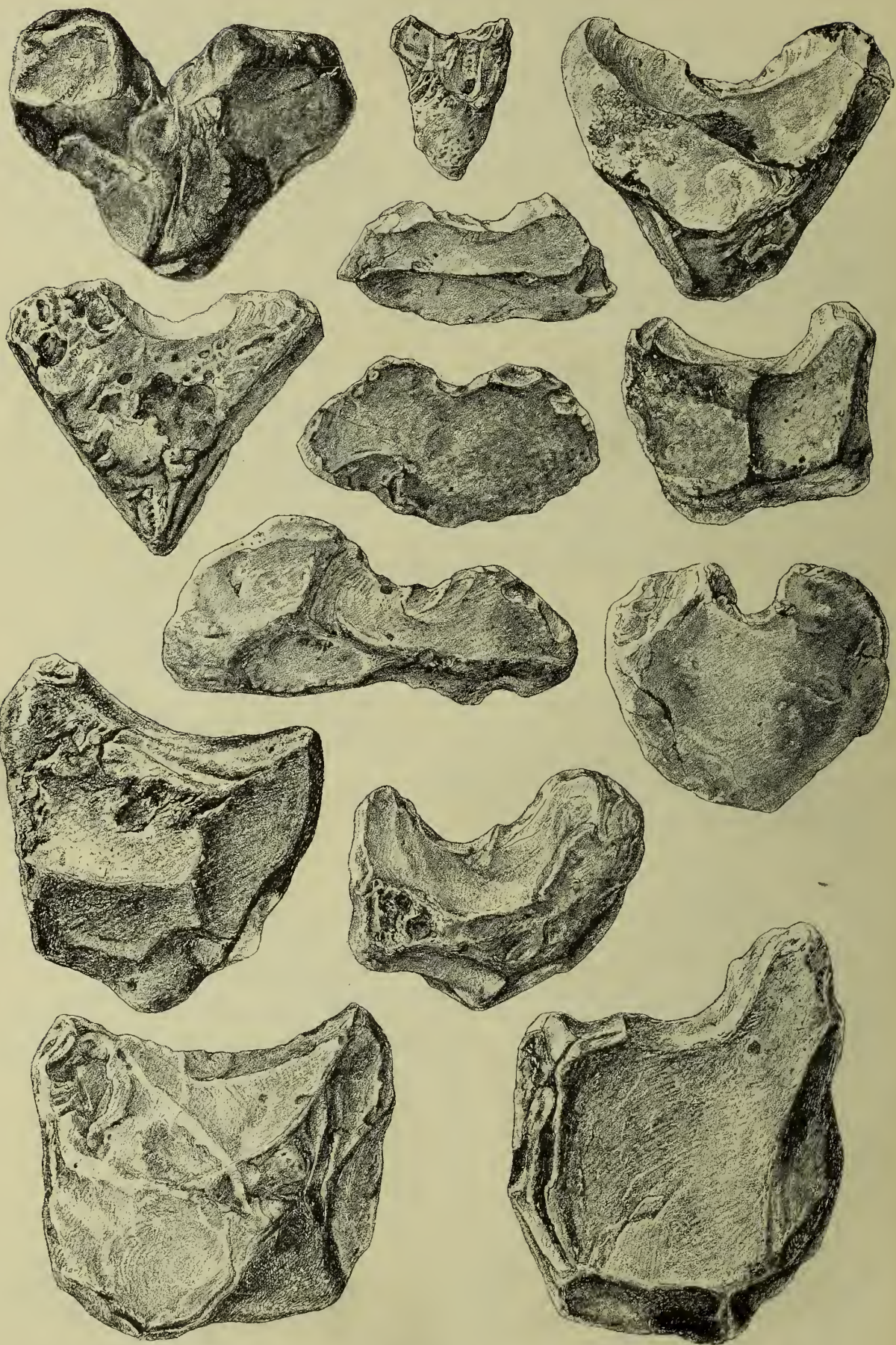


Grandeur nature.

Ces deux planches XI et XII, mises en comparaison, démontrent la persistance des mêmes formes à tous les âges de la pierre.

DILUVIUM DE LA SEINE (PALÉOLITHIQUE)

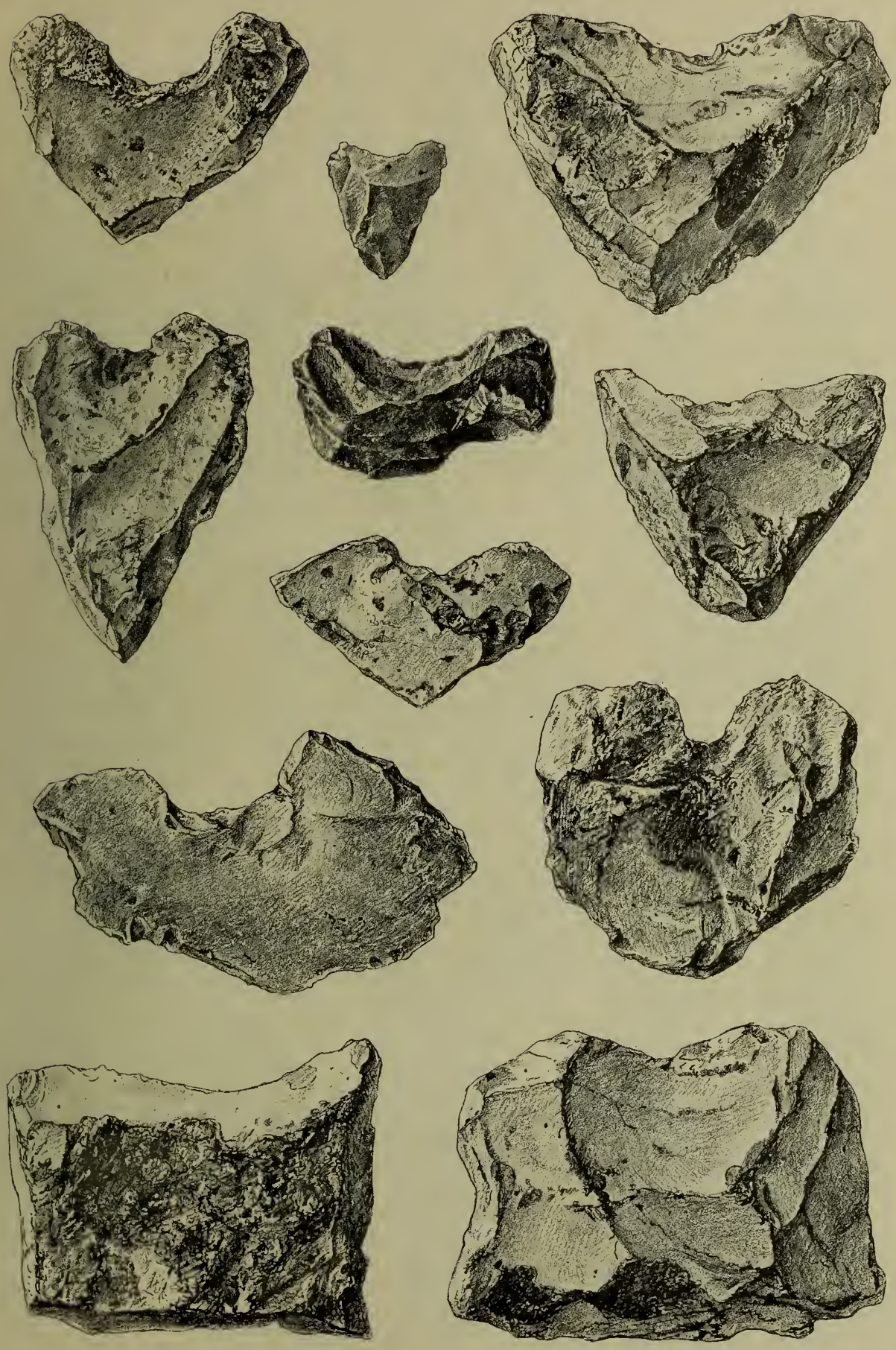
BASSIN DE PARIS (Croissants concaves)



Grandeur nature.

Ces deux planches XIII et XIV, mises en comparaison, démontrent la persistance des mêmes formes à tous les âges de la pierre.

(Croissants concaves)

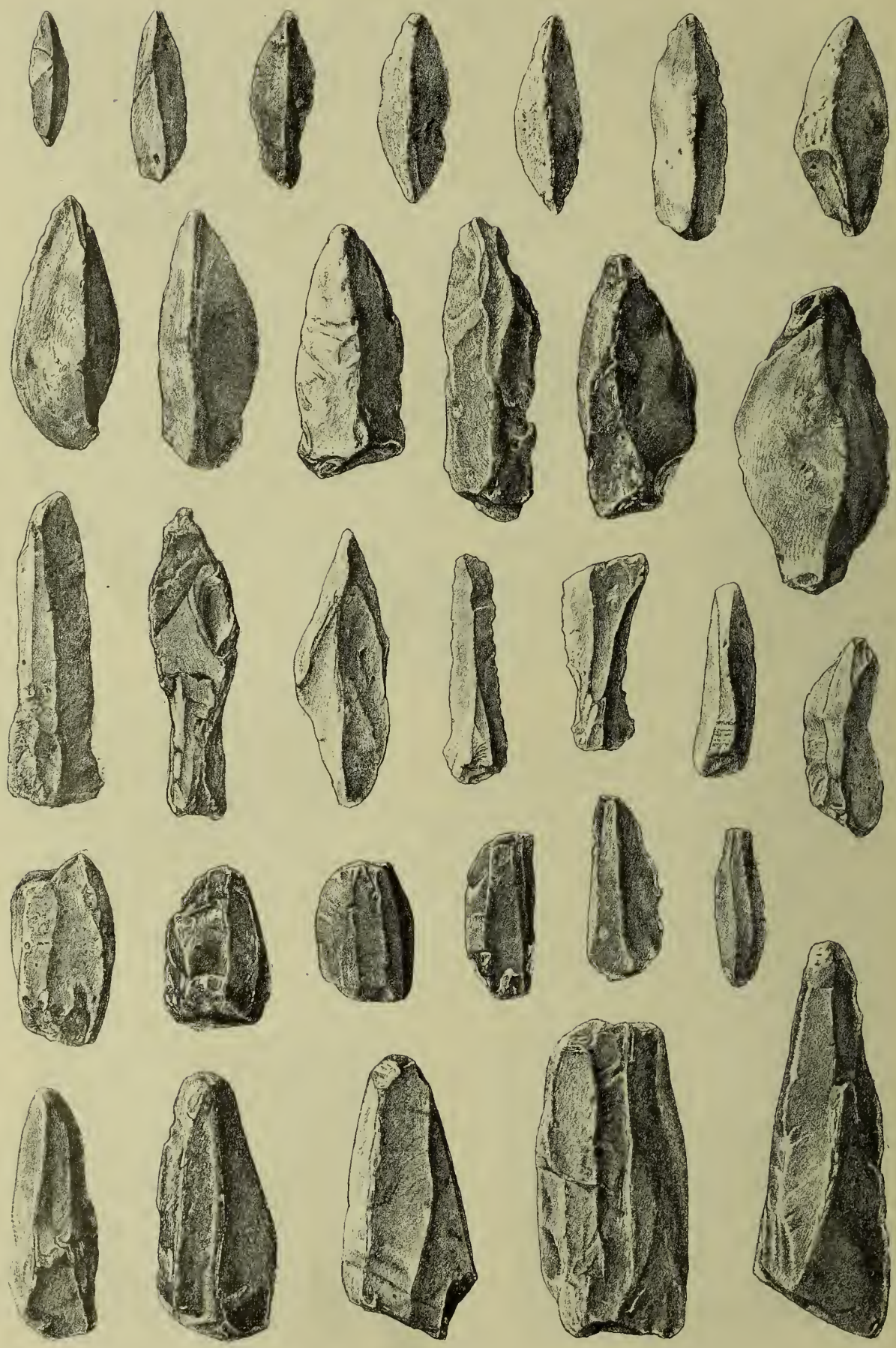


Grandeur nature.

Ces deux planches XIII et XIV, mises en comparaison, démontrent la persistance des mêmes formes à tous les âges de la pierre.

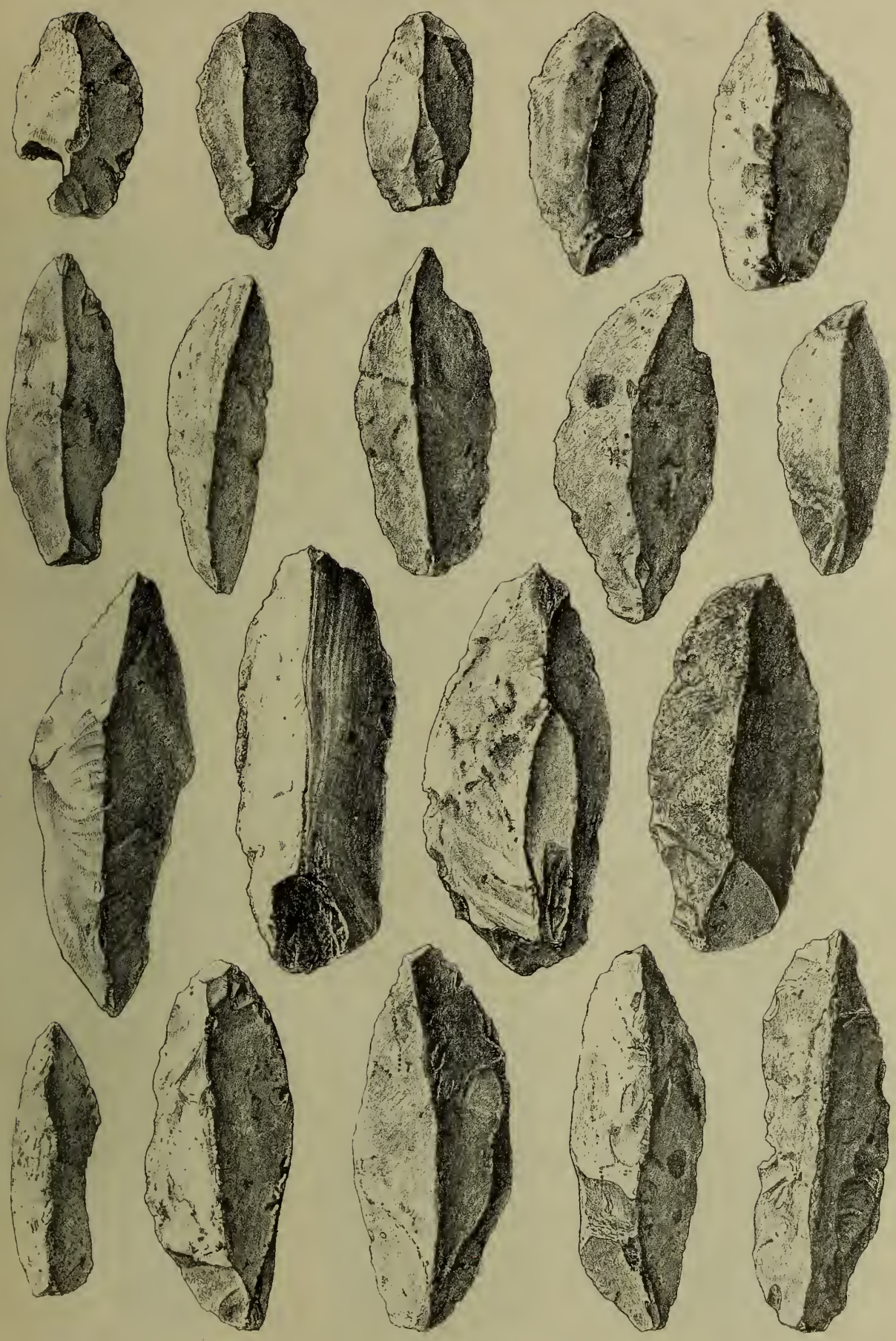
DILUVIUM DE LA SEINE (PALÉOLITHIQUE)

BASSIN DE PARIS



Grandeur nature.

Ces deux planches XV et XVI, mises en comparaison, démontrent la persistance des mêmes formes à tous les âges de la pierre.

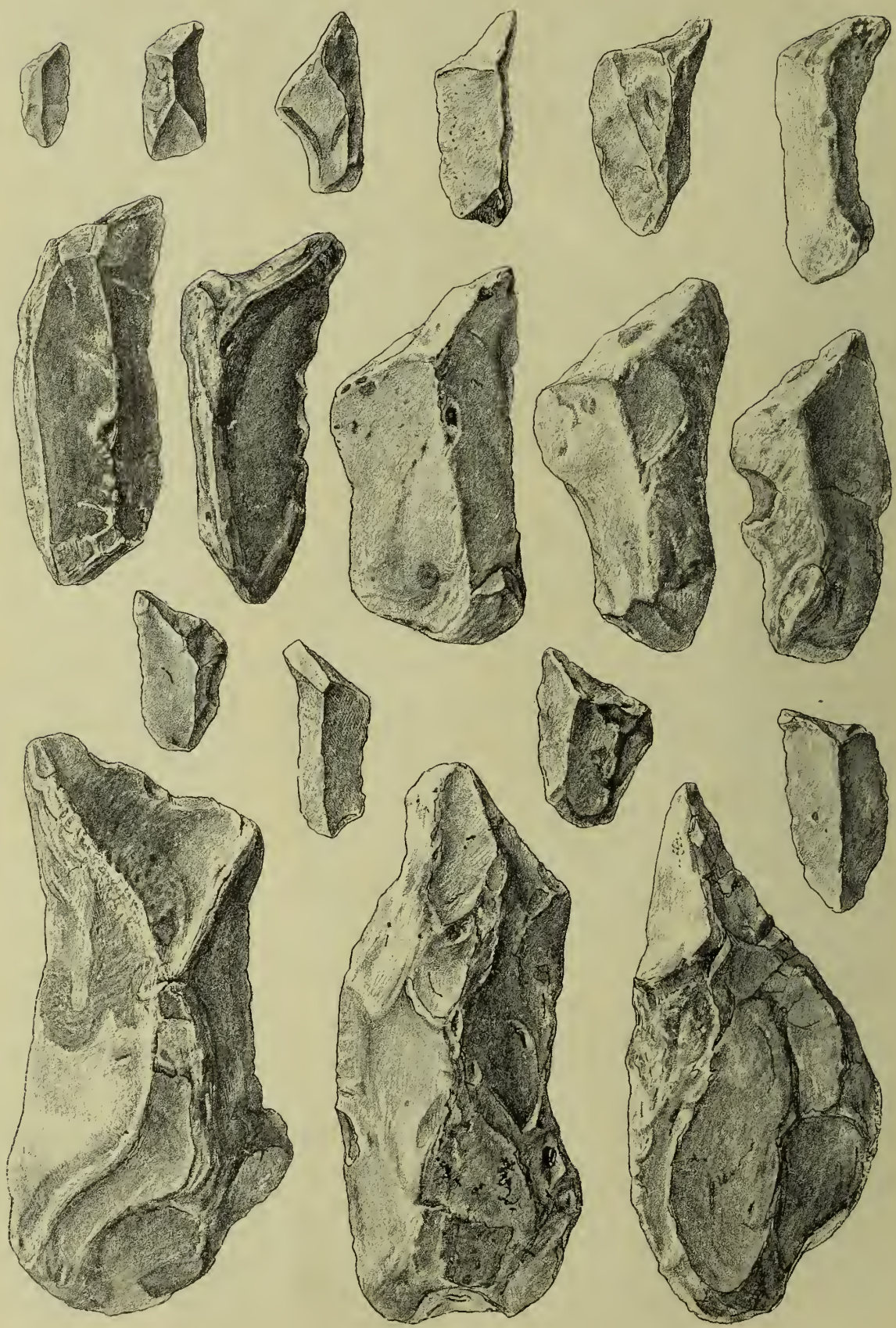


Grandeur nature.

Ces deux planches XV et XVI, mises en comparaison, démontrent la persistance des mêmes formes à tous les âges de la pierre.

DILUVIUM DE LA SEINE (PALÉOLITHIQUE)

BASSIN DE PARIS (Biseau à bec)



Grandeur nature.

Ces deux planches XVII et XVIII, mises en comparaison, démontrent la persistance des mêmes formes à tous les âges de la pierre.

(Biseau à bec)

Grandeur nature.

Ces deux planches XVII et XVIII, mises en comparaison, démontrent la persistance des mêmes formes à tous les âges de la pierre.

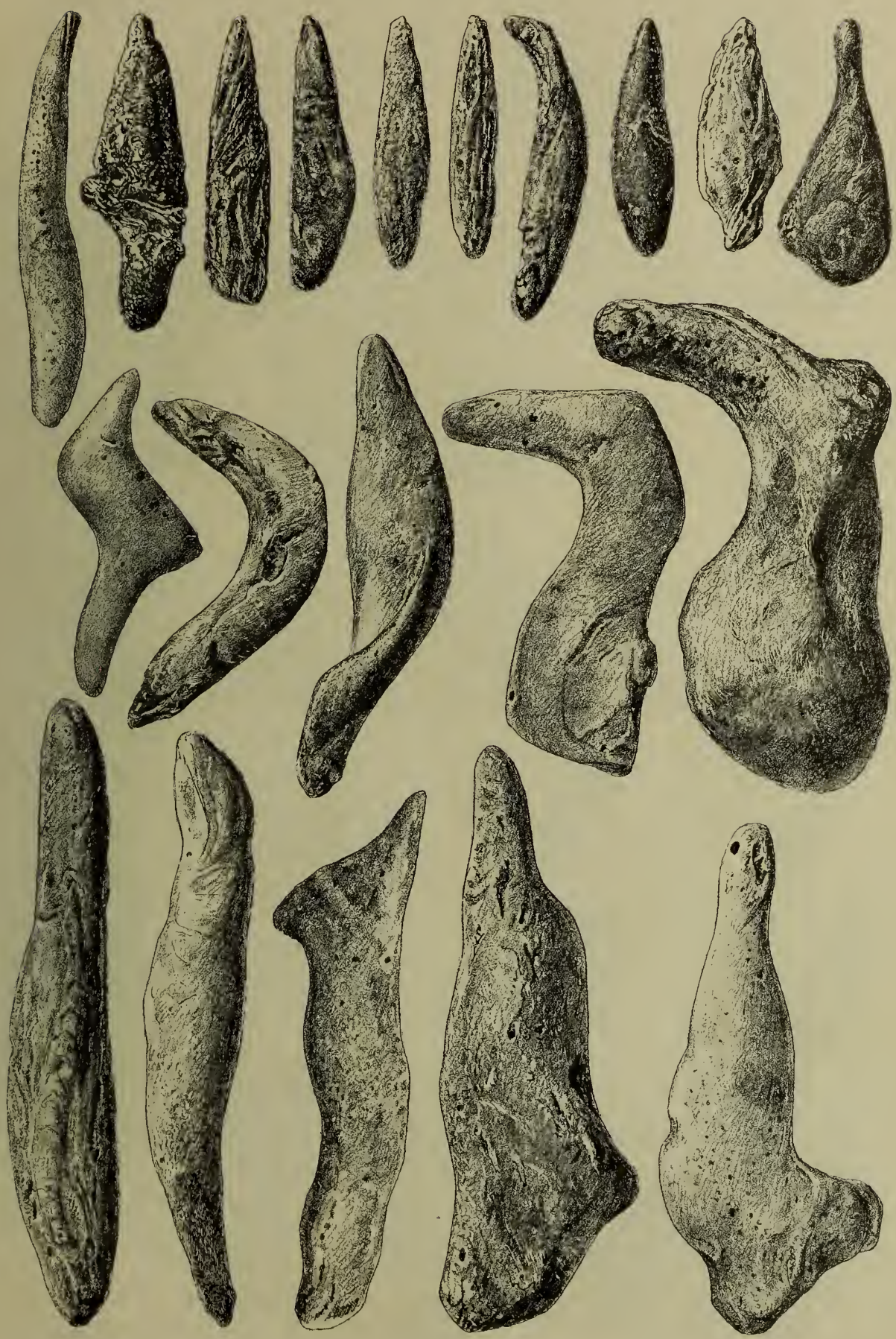
DILUVIUM DE LA SEINE (PALÉOLITHIQUE)

BASSIN DE PARIS

Grandeur nature.

Silex tranchés dans la partie la plus résistante et ayant conservé intacte leur extrémité la plus fragile.

BASSIN DE PARIS



Grandeur nature.

Silex restés indemnes de toute cassure, dans le diluvium, malgré leur fragilité.

DILUVIUM DE LA SEINE (PALÉOLITHIQUE)

Fouilles, rue Lecourbe, 186, Paris (M. A. LEROY.)

Grandeur nature.

Quelques spécimens de formes diverses, afin de prouver que les mêmes formes de silex taillés se retrouvent partout, dans le diluvium de la Seine.

* * *

Voici comment j'ai terminé ma communication :

Messieurs, si je suis entré dans de longs détails, c'est que, voulant donner connaissance d'un fait nouveau et capital à tous ceux qui s'intéressent aux problèmes de l'anthropologie préhistorique, j'ai cru indispensable d'exposer, pour le personnes qui n'ont pas eu les pièces sous les yeux, les raisons d'ordre spéculatif qui m'avaient amené à diriger mes recherches dans le sens où je les ai faites, recherches qui ont abouti à la preuve matérielle qui est venue confirmer les idées théoriques que j'avais conçues.

Je suis, Messieurs, d'autant plus reconnaissant de la liberté que vous m'avez laissée entière que, si j'en croyais ce que l'on dit, aucun de mes collègues ne serait disposé à accepter mes vues...

Quelle que soit votre opinion en ce moment sur ce que je viens de vous exposer , j'espère que vous n'aurez ni perdu votre temps, ni compromis votre dignité en consentant à m'écouter; car, soucieux de la valeur de vos instants, je ne suis pas venu ici vous entretenir d'un songe creux ou d'une hypothèse née à l'improviste dans mon imagination, mais d'un fait précis, longuement étudié, résultant de recherches méthodiques et suivies, mille et mille fois contrôlées pendant de nombreuses années.

. . . . . .

Vous pourrez alors vous convaincre, par cette étude, que les silex en question ont été ramassés par moi non au hasard et sans discernement, mais d'après une sélection raisonnée et châtiée, et que, de plus, les cassures que vous pensiez pouvoir attribuer à des accidents sont bien réellement le résultat de percussions données par l'homme préhistorique.

Vous voudrez bien remarquer, Messieurs, que, sur ces silex taillés que je soumets à votre examen, les cassures sont disposées de telle façon qu'elles ne peuvent être attribuées à une autre cause qu'à l'intervention de la main de l'homme; ni les chocs, ni les accidents atmosphériques ne sauraient, en effet, produire ces brisures aux endroits où elles sont placées sur ces silex. De plus, n'oublions pas qu'avec ces cailloux, dont beaucoup sont comme épluchés, il en d'autres absolument intacts, sans la moindre ébréchure, et tous ensemble reposent côte à côte dans les diluviums.

J'ai cru nécessaire, à la dernière séance, de mettre sous vos yeux des pierres taillées en grand nombre et de toutes dimensions, cinq à six mille

environ, afin de vous donner l'impression de la quantité véritablement extraordinaire avec laquelle on les rencontre dans les diluviums, et de vous montrer aussi que des fouilles opérées sur vingt emplacements différents, tant paléolithiques que néolithiques, m'avaient invariablement donné les mêmes formes d'instruments.

Aujourd'hui, désireux de serrer de près la question, je viens concentrer votre attention sur un choix limité de deux ou trois cents silex au plus. Leur examen, rapide et facile à faire, vous permettra de constater qu'avec ou sans bulbe ces silex ont été travaillés intentionnellement. Le bulbe et le plan de frappe ne sont du reste pas à vos yeux les signes rigoureusement indispensables de l'intention, puisque bien des outils de pierre, que vous reconnaissez comme taillés, n'ont pas ces indices; tels sont les tranchets, les écrasoirs et bien d'autres outils.

J'ai eu soin de choisir ces pierres taillées, de manière à ce que chaque forme particulière soit représentée par un ou plusieurs spécimens ayant le bulbe, tandis que les autres spécimens, identiquement de même facies, en sont privés. Il semble donc de toute impossibilité, devant ces pièces mises en comparaison, d'affirmer les tailles intentionnelles des unes, et de nier en même temps celles des autres; vous partagerez certainement cette opinion.

. . . . . .

Il fut un temps où les savants, se considérant comme les seuls détenteurs de toute vérité, s'efforçaient de faire le silence et la nuit sur tout ce qui pouvait troubler la quiétude de leurs théories érigées en dogmes. Écoutons ce qu'en ce temps-là, vers 1840, écrivait à cet égard Boucher de Perthes, qu'on ne saurait jamais trop citer quand on parle de silex taillés :

« *Brongniart ne douta plus, mais les hommes pratiques dédaignèrent de voir,*
« *disons-le, ils en avaient peur, ils craignaient de se rendre complices de ce*
« *qu'ils appelaient une hérésie, presque une mystification; ils ne soupçonnaient*
« *pas ma bonne foi, mais ils doutaient de mon bon sens.*

« *On m'opposa un obstacle plus grand que l'objection, que la critique, que*
« *la satire, que la persécution même... le dédain. On ne discuta plus le fait,*
« *on ne prit pas la peine de le nier, on l'oublia.* »

Les savants ont-ils beaucoup changé de tactique depuis lors ? Certainement oui, heureusement pour l'essor de la pensée humaine. Aujourd'hui, on procède tout autrement, on est devenu plus prudent, moins absolu, on ne rejette rien à priori, sachant par expérience qu'une découverte inattendue peut modifier, parfois, profondément les idées jusque-là admises; on regarde, on s'informe, on compare, on apporte des arguments consciencieusement étudiés, avant de conclure dans un sens ou un autre; en un mot, les sociétés savantes ne sont plus des chapelles, ce qui me donne, Messieurs, pleine confiance pour la discussion à intervenir.

(Séance du 17 février 1898. — A propos du procès-verbal.)

Messieurs,

Je ne voudrais pas laisser s'accréditer une légende basée sur une erreur ou un malentendu, pouvant donner un semblant de raison au silence gardé jusqu'ici sur les milliers de silex taillés que je vous ai présentés et qui n'ont encore donné lieu à aucune discussion approfondie, Ayant une foi absolue dans la réalité des faits que vous ai soumis, j'ai pu m'exprimer avec plus ou moins de vigueur et de conviction, mais jamais je n'ai outrepassé les convenances que je devais à mon auditoire.

Or, j'ai de bonnes raisons de savoir, je suis même certain que, par confusion probablement, on m'a attribué des paroles qui n'étaient pas miennes, mais bien des citations que je faisais soit de Boucher de Perthes, soit de l'abbé Bourgeois. Je ne me serais pas permis des phrases aussi amères à votre égard.

Comme vous le savez, si ces éminents anthropologistes se sont montrés un peu acerbes dans l'expression de leurs sentiments, c'est qu'ils avaient été froissés dans leurs convictions les plus intimes, bafoués dans leurs découvertes les plus chères; tandis que moi je n'ai encore aucun motif de me montrer mécontent, puisque jusqu'à présent mes pierres n'ont été ni discutées, ni contestées.

Ma communication a déterminé l'intervention généreuse et convaincue de M. le Dr Letourneau, auquel j'adresse ici mes remerciements émus. Avec l'autorité incontestée qu'il doit à la nature spéciale des études auxquelles il s'est toujours consacré, l'éminent secrétaire général de notre Société est venu confirmer par ses propres observations et sans restriction aucune, les idées théoriques que j'avais émises sur ce qu'avaient dû être les faits et gestes des hommes, aux temps préhistoriques, laissant aux spécialistes de la pierre, le soin de dire ce qu'ils pensaient du plus ou moins d'authenticité des milliers d'instruments que je soumettais.

M. Zaborowski, relevant avec à propos l'expression employée par Boucher de Perthes et que je venais de rappeler, m'a dit que mon mémoire n'avait pas été écouté avec dédain; il a, de plus, ajouté certaines considérations et sur la densité de la population humaine qu'il suppose avoir été faible aux temps préhistoriques, et sur l'analogie qu'il croit difficile à établir entre mes silex taillés et ceux des sauvages.

Comme toute science ne progresse que par une critique sincère et non par des congratulations complaisantes, qu'elle ne se développe qu'en pleine lumière et non dans l'obscurité, qu'elle ne vit que de recherches constantes et d'échange perpétuel d'idées, j'espère que vous aborderez bientôt, Messieurs, une discussion que réclame de votre expérience notre distingué secrétaire, dont chacun de nous apprécie le savoir et l'impartialité; car grâce à cette intervention décisive, il n'est plus permis désormais de tenir ce propos « on ne discute pas une insanité ». La pensée d'un parti pris ou d'un mot d'ordre devant être écartée comme indigne du monde où l'on raisonne, un silence trop prolongé ne saurait être interprété que comme l'aveu de l'embarras, de l'impuissance où l'on se trouve d'apporter des objections tant soit peu plausibles à l'encontre d'un fait précis, basé sur des observations et des documents réunis pendant quinze années de patientes recherches. J'espère, Messieurs, qu'aucun

malentendu ne subsiste maintenant entre nous, après ces explications, et que tout motif de mauvaise humeur n'a plus de raison d'être.

Quoi qu'il advienne, mes idées font leur chemin, modestement, mais sûrement. Un libraire de Londres me fait demander pour le British Museum, dit-il, un exemplaire de ma communication.

Un chimiste aussi distingué qu'il est bon géologue m'écrit :

« Les échantillons que vous avez exposés, il y a six mois au Muséum, m'ont donné le plus vif désir de connaître votre communication; si, comme je le désire, vous faites un tirage à part de votre travail, je prends la liberté de m'inscrire pour un exemplaire. »

Depuis dix ans, rue Lecourbe, à Grenelle, sans sortir de son usine, mon ami Albert Leroy a récolté une collection qui ne le cède en rien à la mienne, mêmes formes, même profusion.

M. Clément, l'artiste habile qui, mieux que personne, connaît mes silex, puisque pendant plus de deux mois il les a maniés pour les dessiner, a ramassé sur la voie publique une collection curieuse, où se retrouvent les séries des mêmes formes qu'on rencontre invariablement partout. Je pourrais vous citer encore quelques collections isolées, mais à toutes, je le reconnais, il manque le sceau officiel, la consécration pour ainsi dire, que seuls vous pouvez donner, et que sûrement vous auriez accordée sans hésitation, si vous aviez pris le temps de regarder un à un, comme l'a fait M. Clément, les milliers de silex taillés que je vous ai mis sous les yeux.

Sans vouloir être importun, si mes collègues jugent la chose utile, je me tiens à leur disposition pour apporter à chacune de nos réunions de l'année un maximum d'une douzaine de pierres taillées choisies parmi celles ramassées par moi dans l'intervalle de deux séances.

Sans plus tarder, je commence aujourd'hui cette petite exhibition. J'engage tous mes collègues, sans distinction, à examiner cette première douzaine de pierres; les tailles qu'elles portent sont si manifestement intentionnelles, que pas n'est besoin d'être spécialiste pour se faire une opinion à leur endroit.

Nota. — On a cru bon de dire qu'à mes yeux toute pierre était travaillée; la vérité est que, si j'étais obligé de présenter quand même une évaluation impossible à faire, je dirais que dans les diluviums que j'ai fouillés et où les pierres sont en quantité innombrable, j'en ai reconnu de un à deux pour cent; tandis que sur les stations néolithiques, où les pierres sont en nombre infiniment moindre, la proportion en pierres taillées est beaucoup, *beaucoup* plus grande.

Wellcome Library
for the History
and Understanding
of Medicine

EXTRAIT DE LA « NOUVELLE REVUE »

(Livraison du 1er mars 1898)

SCIENCES

Qui ne se souvient des objections sans nombre faites naguère à Boucher de Perthes annonçant qu'il existe en plein diluvium des pierres taillées de main d'hommes ? Que n'a-t-on pas dit et imprimé pour le convaincre d'erreur ! Et les maîtres de la science eux-mêmes, Elie de Beaumont en tête, n'ont pas craint de se jeter à la traverse du novateur et de se livrer à une dépense toujours renouvelée d'ingéniosité pour trouver de mauvaises raisons contre ses logiques affirmations. A la fin, et comme toujours, le dernier mot est resté à la vérité et maintenant personne ne conteste plus que l'homme ait vécu déjà au moment où se déposaient les pierrailles les plus anciennes qui entrent dans la constitution des nappes caillouteuses adjacentes aux rivières. Il y a là pour l'esprit, une acquisition de première importance et l'on pourrait croire qu'elle ne se borne pas à la connaissance d'un fait capital nouveau et qu'elle comprend également une méthode de recherche et de contrôle aussi courageuse que prudente, aussi soucieuse de ne pas méconnaître la vérité que déterminée à repousser l'erreur. A ce dernier égard, toutefois, il n'en est rien et c'est un spectacle à la fois bien intéressant et bien attristant que la répétition de toutes les résistances dont a souffert jadis Boucher de Perthes, opposées cette fois encore à un novateur qui ne demande lui aussi qu'à être écouté et à fournir les éléments d'une discussion.

Il s'agit aujourd'hui de M. Adrien Thieullen membre de la société anthropologique qui, depuis de longues années, étudie avec une constance admirable et sans reculer devant aucun sacrifice, l'origine

des cailloux du diluvium et prétend constater que la forme d'un très grand nombre d'entre eux, considérée par tous les spécialistes comme purement accidentelle, est au contraire le résultat d'un travail humain parfaitement réfléchi. Que ces pierres, en d'autres termes, où l'on voit des éclats spontanés, sont en réalité des outils et réprésentent sous l'un de ses aspects les plus tangibles, l'énorme activité des générations humaines qui ont précédé les temps historiques.

Il y a là une assertion qui, semble-t-il, devrait éveiller l'attention bienveillante de tous les amis des Sciences : l'auteur ne peut être soupçonné d'agir dans un intérêt mercantile, au contraire, il se dépense de toutes façons ; s'il a raison, l'intérêt de l'histoire de l'humanité s'est considérablement accru ; s'il se trompe, il n'aura fait de mal à personne et il y aura sans doute profit encore à déterminer la cause de son erreur. Pourtant dans la pratique, les choses ne se passent pas ainsi : on dirait à leur allure que beaucoup de gens ont à souffrir et peuvent légitimement se plaindre des procédés du novateur : ils lèvent les épaules, se regardent mutuellement avec un air très entendu où se mêlent la fatigue et la commisération ; ils feignent de ne pas entendre, ou affectent de ne pas écouter ; refusent de regarder. Bref, ces savants se comportent comme vis-à-vis d'un ennemi. Il y a là un phénomène psychologique auquel malgré son incessante répétition il est difficile de s'habituer. Tâchons d'y échapper et pour un moment jetons un coup d'œil sur les belles planches qui accompagnent le luxueux ouvrage où M. Thieullen expose ses découvertes et développe ses conclusions. Nous y voyons des centaines de figures reproduisant des cailloux que chacun de nous a vus mille fois dans les allées de nos jardins, dans les grévières du bord de la Seine, dans les tas de matériaux apportés pour les constructions. Nous n'y avons guère attaché d'attention, mais leur rapprochement mutuel et leur classification donnent à ces figures un sens que nous ne soupçonnions pas : les mêmes formes, en nombre peu considérable, se reproduisent indéfiniment. Il y a des tranchants, des croissants, des pointes, le tout à cassure vive et nette.

Si la forme générale peut rappeler celle des « silex taillés » il faut reconnaître qu'on ne voit pas ici les signes classiques connus sous le nom de *bulbe de percussion* et de *plan de frappe;* et bien des personnes en concluent que la forme de ces pierres est accidentelle. Mais que signifie ce mot accidentel? Et y a-t-on réfléchi ? Quand on se reporte à l'histoire naturelle des cailloux diluviens, on ne voit nulle part des causes de chocs pouvant amener la production de semblables éclats. Ni la progression des cours d'eau, ni les écroulements des berges, ni la gelée ne sauraient les expliquer, d'autant que ces débris sont associés souvent à une foule d'objets très fragiles et qui ont été respectés.

Une autre objection c'est le nombre prodigieux que M. Thieullen,

rencontre de ces pierres dans la masse diluvienne. De ses études il conclut qu'il y en a, en moyenne, dans toute l'épaisseur de ce terrain un millier de pierres taillées par mètre superficiel, c'est-à-dire un milliard par kilomètre carré. Mais une semblable abondance effraye moins après réflexion. Suivant l'auteur, ces silex méprisés jusqu'ici, sont les *véritables instruments usuels de l'âge de la pierre ;* ceux qu'on a collectionnés depuis Boucher de Perthes ne sont que des objets de luxe, merveilles, souvent, d'un art véritable et parfois d'une telle fragilité que le moindre choc les détruirait. Les objets usuels, comparables à nos aiguilles, à nos clous, à nos épingles, servant à chaque instant, perdent vite leur tranchant, devaient être à chaque instant renouvelés, et chaque habitant devait en consommer beaucoup. Ici laissons parler l'auteur : « Un homme préhistorique, dit-il, qui aurait taillé une seule pierre par jour pendant trente ans en aurait fabriqué environ onze mille : un million d'hommes travaillant dans les mêmes conditions en auraient fabriqué onze milliards dans le même temps.... Or ce n'est pas un million d'hommes, mais dix fois, cent fois plus, qui étaient répandus à la surface de la terre, et ils se sont succédés non par mille ans, mais dix fois, cent fois davantage et peut-être plus encore. » N'oublions pas d'ailleurs que ces cailloux une fois faits, sont pratiquement indestructibles.

La vraie objection à faire à M. Thieullen serait, je le répète, de lui montrer que sous l'influence des agents purement naturels, les silex prennent les formes qu'il signale et qui méritaient bien d'être signalé. On n'en prend pas la peine et je crois qu'on peut affirmer qu'à l'heure actuelle personne ne sait au juste comment les silex se cassent tout seuls. Pour ce qui me concerne je me propose de me livrer à cet égard à des études particulières et je suis sûr d'avance qu'elles auront un résultat intéressant.

Pour finir gaîment on peut noter parmi les opposants à l'opinion nouvelle, un grave savant indigné qui s'écrie : « Mais Monsieur, des formes comme celles que vous signalez, je vous en montrerai à la centaine dans le premier tas de macadam ! » Mettons que les cailloux qui nous occupent sont le fait de cantonniers préhistoriques : M. Thieullen n'en demande pas davantage.

Stanislas **MEUNIER**.

AUXERRE. — IMPRIMERIE ALBERT LANIER, RUE DE PARIS, 43.

A Monsieur STANISLAS MEUNIER

Cher Maître,

Je n'ose vous adresser mes remerciements à l'occasion de votre article paru dans le numéro de la Nouvelle Revue *du 1er mars. Chacun sait, en effet, qu'exempt de tout préjugé, quand il s'agit de science, vous n'avez d'autre préoccupation que de rechercher la vérité pour la vérité ; tant mieux pour vos amis, si d'aventure, leurs idées trouvent à bénéficier de l'indépendance de votre opinion.*

J'ai la bonne fortune d'être dans ce cas, car, je dois l'avouer, sans l'article sévèrement étudié que vous avez publié, sans la parole autorisée du Dr Letourneau, mes découvertes, si importantes fussent-elles pour la connaissance du passé de l'Humanité, auraient risqué fort de se perdre dans le désert, sans éveiller d'écho.

Jugez de ma candeur; je pensais que la vue seule de mes trouvailles exciterait le plus vif intérêt chez les anthropologues; je les voyais tous fouillant sans retard les terrains d'alluvions pour y chercher des pierres de plus en plus probantes, qui viendraient confirmer, étendre, compléter mes indications. Pure chimère de mon imagination! Nous restons toujours, mon ami Leroy et moi, chercheurs solitaires, scrutant les ballastières pour leur arracher leur secret.

Comment définir pareille insouciance; il ne s'agit pas ici de reconstituer une civilisation de cinq ou six mille ans de durée, et localisée sur un petit coin de la terre; mais de retrouver les vestiges innombrables de tout un monde ayant occupé notre planète entière pendant plus de milliers d'années que ne comptent de siècles toutes les civilisations historiques réunies.

J'avais, dans ma communication, donné les plus minutieux détails sur le procédé employé pour ces tailles ignorées jusqu'ici; j'étais

allé au-devant de toutes les objections imaginables, j'avais dit combien il m'avait fallu d'années pour en arriver à cette idée bien simple, ramasser et classer les pierres que nous foulons aux pieds. J'entassais arguments sur arguments, et, ce qui me semblait plus éloquent, plus démonstratif que tous les discours, j'exposais une centaine de spécimens au moins, dans chacune des formes que j'avais trouvées ; et voilà que dans un compte rendu de la séance, on me reproche de n'avoir même pas tenté d'expliquer les tailles inconnues que je présentais.

Ce serait à désespérer de triompher jamais de la routine et des préjugés, si l'on ne se souvenait qu'il en a toujours été ainsi des inventions, même de celles qui pouvaient intéresser plus directement le bien-être de l'Humanité. Il nous faut pourtant briser le cercle où nous sommes enfermés, si nous voulons voir au delà, autrement dans mille ans, on aura peut-être enregistré cent mille stations préhistoriques de plus, mais il n'aura pas été fait un pas en avant dans la connaissance de cette période de la vie humaine, qui a été si longue, qu'on ne peut en mesurer la durée qu'à l'aide des phénomènes géologiques qui se sont passés dans le même temps.

Certes, il est juste, utile même, de discuter, de combattre les idées nouvelles; mais il serait ridicule de prétendre poser des bornes immuables à une science quelconque, sous le prétexte qu'en dehors de ce que l'on sait, il n'y a rien autre d'intéressant.

On a dit que mes idées ne se discutaient pas, qu'elles étaient bouffonnerie pure; mais le bouffon avait seul le privilège de dire la vérité au Maître, quand tous fléchissaient les genoux devant lui; ce qui n'est pas bouffon, mais triste, c'est de lutter inconsciemment ou non contre la manifestation d'une vérité.

J'ai rappelé que le préhistorique n'avait pu échapper à cette loi constante qui fait qu'une peuplade, si inférieure soit-elle, possède toujours à la fois son art et son industrie ; cette simple constatation pourrait être bien grosse de conséquences à venir.

Où commence, où finit l'art préhistorique, en quoi consiste-t-il? Voilà le champ ouvert aux suppositions.

Laissez-moi pour un moment admettre qu'un troglodyte rencontre un caillou qui, par sa forme originelle, rappelle à ses yeux un objet de sa connaissance, ou un animal par exemple. Des cavités naturelles simulent les yeux et la bouche, une protubérance le nez, notre homme tombe en extase, et par des percussions discrètement

données aux bons endroits, il s'efforce d'augmenter, de compléter, de parfaire l'effet naturel du caillou. Si donc, nous rencontrons des cailloux possédant ces signes naturels et artificiels que je viens de signaler, devrons-nous, sous peine d'excommunication majeure, fermer les yeux pour ne pas voir. Je le demande, y a-t-il une loi au monde qui s'oppose à ce que les choses aient pu se passer ainsi? surtout quand on songe que, dès les temps paléolithiques, des hommes savaient graver, sur des bois de renne, les traits d'animaux avec tant de réalisme que beaucoup d'hommes pourraient de nos jours envier le coup d'œil de leurs aïeux préhistoriques. Du reste le fait est tellement naturel et inhérent à l'espèce humaine, que tous les voyageurs l'ont constaté chez les nègres et les tribus sauvages qui utilisent pour leurs représentations grossières : noix de coco, excroissances végétales et tout objet naturel pouvant rappeler à leurs yeux certaines figures.

Mais alors les silex que Boucher de Perthes avait réunis, sous l'empire de cette idée, seraient donc à examiner à nouveau.

M. Harroy, directeur de l'École normale de Verviers, m'écrit qu'il a récolté par milliers, sur le plateau des Hautes-Fagnes, des silex travaillés représentant homme, chien, cervidé, etc.; n'ayant pas vu encore ces pièces, je ne puis en discuter.

Tout ceci entre nous, car si mon hypothèse était connue, on m'accuserait de vouloir contaminer par cette débauche d'imagination les lobes cérébraux de mes contemporains, c'est alors qu'on ne regarderait plus mes silex, la question serait enterrée à jamais.

Boucher de Perthes a mis vingt ans pour faire accepter les magnifiques pierres taillées de Saint-Acheul, qui, soit dit en passant, ne portent ni bulbe ni plan de frappe; ces signes n'avaient pas encore été reconnus comme marques exclusives du travail intentionnel. Docteurs, géologues, tout le monde, à cette époque, avait voix au chapitre; il est même à croire que, sans l'intervention des géologues et docteurs anglais, les découvertes du Fondateur de l'Anthropologie préhistorique seraient, à l'heure actuelle, contestées encore.

Aujourd'hui il n'en est plus de même; autour de la science nouvelle, un personnel spécial s'est formé, qui est considéré comme seul compétent. Si, comme je l'ai tenté à diverses reprises, je demande l'avis d'un géologue ou d'un docteur, en montrant mes silex alignés : « C'est très curieux, cela paraît très intéressant, me dit-il invariablement, mais je n'y connais rien en pierres taillées. »

Je me trouve dans la situation d'un hérétique qui, pour appuyer ses doctrines, n'aurait d'autre ressource que de s'adresser au tribunal de l'Inquisition.

Chaque science, comme chaque religion, a ses pontifes qui, jaloux de leur autorité, dirigent et commandent la masse de leurs fidèles.

Comment, vous, géologue, vous osez donner votre avis sur un sujet du domaine préhistorique, vous l'écrivez, vous le signez, vous le publiez, mais c'est d'un exemple désastreux, et puis du coup, vous voilà brouillé avec le protocole. S'il n'est pas chevaleresque, le silence est du moins commode, il dit peu, beaucoup ou rien, à volonté; les écrits sont une preuve de courage, mais ils sont dangereux.

Vous dites que le dernier mot reste toujours à la vérité. Si mon âge me fait craindre de n'être pas présent ce jour-là, vous y serez du moins, vous, cher Maître, et ce sera l'espoir que j'emporterai chez les préhistoriques, quand le moment sera venu pour moi d'aller les retrouver, bon gré mal gré, et pour de vrai cette fois.

Croyez, je vous prie, à mon entier dévouement et à la sincérité de mes sentiments de reconnaissance.

A. THIEULLEN.

Paris, 10 mars 1898.

Paris. — Imp. LAROUSSE, 17, rue Montparnasse.

EXTRAIT DE LA *REVUE ENCYCLOPÉDIQUE*
(NUMÉRO DU 12 MARS 1898)

FAITS ET DOCUMENTS

Instruments usuels de l'âge de pierre. — Nous tenons à signaler ici une intéressante communication faite récemment par M. A. Thieullen, à la *Société d'anthropologie* de Paris (1). En présentant à ses collègues un nombre très considérable de silex sommairement taillés, l'auteur base l'authenticité de ses trouvailles sur la théorie suivante : Les silex taillés de Chelles et de Saint-Acheul, considérés jusqu'à présent comme les premiers travaux de l'homme préhistorique, et les haches polies néolithiques représentent, au contraire, une industrie très avancée, très perfectionnée et résultant des essais successifs de nombreuses générations. Ces silex étaient des objets d'art, des objets de luxe, d'apparat ou de superstition. Le temps et la patience qu'il fallait consacrer à la taille et au polissage de ces pierres n'étaient évidemment pas proportionnés à la rapidité de leur dégradation au moindre usage. Les silex taillés *usuels* ne pouvaient donc être travaillés que d'une façon très sommaire, car ils demandaient à être fréquemment renouvelés; de là leur nombre énorme dans les formations diluviennes.

Cette théorie, d'une implacable logique, a été émise déjà par Boucher de Perthes et par le savant géologue anglais Joseph Prestwich. Boucher de Perthes, faisant allusion à certaines formes grossières qui l'avaient frappé, disait : « Les jeux de la nature ne vous montreront jamais la même forme; si vous en trouvez deux dont l'identité soit parfaite, c'est que l'homme les a faits tels, et vous en rencontrerez bientôt trois, quatre et plus encore. » Et Joseph Prestwich, mis en présence de silex à tailles rudimentaires, trouvés sur le plateau de Kent, disait : « Il est manifeste qu'ils sont taillés, puisqu'on peut les classer selon certains types qui sont très grossiers, mais qui répondent aux besoins d'un peuple très primitif. » C'est la réflexion que l'on est porté à se faire si on veut bien considérer les silex de M. A. Thicullen avec impartialité. Malgré leur quantité très considérable, ils répondent tous à un nombre très restreint de formes qui se sont perpétuées à travers les âges paléolithique et néolithique, formes dont il est certainement impossible de fixer l'usage, mais dont il est bien difficile de nier la taille intentionnelle. Ils viennent malheureusement « bousculer » des convictions très honorables, mais un peu hostiles aux idées nouvelles, comme le sont presque toutes les convictions.

Cependant, comment attribuer à des accidents, à des chocs, au hasard, en un mot, des formes répétées à l'infini? Et d'ailleurs, n'abandonne-t-on pas de plus en plus la théorie des courants impétueux à l'action desquels on attribuait autrefois le creusement des vallées? Ne sait-on pas maintenant que de tout temps le dépôt des alluvions s'est produit, comme de nos jours, avec un calme et une continuité qui ne se sont jamais démentis ? N'est-il pas reconnu que le transport des gros blocs est dû aux glaces? N'a-t-on pas trouvé dans ces formations les objets les plus fragiles parfaitement conservés?

Ce qui ressort de la communication qui nous intéresse, c'est que nous avons pris l'*art* préhistorique pour l'*industrie*. Nous avons considéré comme usuels des objets de luxe, comme une fabrication à la portée de tous ce qui n'était qu'à la portée de quelques-uns. Peut-on considérer comme outils les haches polies des sépultures, les haches en roche tendre ou en pierre précieuse, les pièces avec trou de suspension, celles qui sont toutes minuscules ou bien si fragiles qu'on ose à peine les toucher? On y reconnaît, au contraire, la préoccupation du beau et du culte. Le silex taillé *usuel*, c'est celui que chacun fabriquait sans effort pour son usage personnel, c'est celui que l'on renouvelait continuellement et dont les tailles ne pouvaient être que sommaires, c'est celui qui est innombrable et partout.

Les tailles que nous reproduisons ici ne donnent qu'une très faible idée de l'ensemble; elles résultent d'une fouille de peu d'importance faite, par M. Alb. Leroy

(1) Séances des 20 janv. et 3 fév. 1898.

dans un coin de Paris, et, cependant, là comme partout, abondent les formes en *bicorne* (1er et 2e rangs), en *pointe* (3e et 4e rangs), en *croissant concave* (5e rang), etc.

En appuyant sur le caractère artistique des silex taillés ou polis qui, seuls jusqu'à présent, ont été reconnus authentiques, en les présentant comme des pièces

résultant d'un long perfectionnement à travers les siècles, et en signalant le nombre prodigieux des outils rudimentaires qui les ont précédés et accompagnés, M. A. Thieullen vient apporter de nouveaux éléments en faveur de la grande antiquité de l'homme et de son existence aux temps tertiaires. Sa communication jette aussi un jour nouveau sur la distribution de l'humanité durant la période quaternaire: il ne s'agit plus de groupes misérables, isolés, perdus, mais d'une expansion large, dense, persistante, au sein de toutes les régions bien arrosées.

Il est à désirer que les types accumulés par l'auteur, durant quinze années d'infatigables recherches, soient examinés avec toute l'impartialité que mérite un semblable effort.

Aug. Robin.

Wellcome Library
for the History
and Understanding
of Medicine